



**PIERRE
BOULLE**

**LE
PHOTOGRAPHE**

Pierre Boulle

Le Photographe

Roman



JULLIARD

© René Julliard, 1967

ISBN : 2-253-00188-0

PREMIÈRE PARTIE

I

LA starlette se renversa en arrière, les reins arqués sûr un coussin du divan, le seul meuble qui pût donner une illusion de luxe dans une chambre d'aspect misérable. Elle croisa très haut les jambes et bomba le torse avec une application visible, comme si elle s'efforçait de faire jaillir tout son corps hors de son déshabillé. Puis, elle interrogea le photographe avec le regard d'un élève obséquieux qui quête une approbation de son maître.

« Comme ça ? ou un peu plus haut ? »

Il haussa les épaules sans répondre, d'un geste excédé. Elle parut inquiète et ajouta vivement :

« Si vous croyez que c'est mieux, je peux enlever mon soutien-gorge. »

Martial Gaur, qui l'observait depuis un moment, avec une impatience mal contenue, à travers le viseur, entra soudain dans une colère rageuse et jeta son appareil sur le divan avec une telle violence qu'elle sursauta et se recroquevilla sur ses coussins.

« Ton slip, peut-être ? Tu te fiches de moi ? Tu t'imagines que je travaille dans le porno ou tu te prends pour une vraie star qui peut tout se permettre ?

— C'est mon agent qui m'a recommandé...

— Ton agent est un Jean foutre. C'est lui qui prend les photos ou c'est moi ? Des photos suggestives, tu m'entends ? Suggestives, on t'a appris ce que ça veut dire ? Ça ne signifie pas que tu dois te mettre à poil. »

Les lèvres de la jeune fille s'étaient gonflées en une moue enfantine. Le voyant s'approcher d'elle en grommelant encore des injures, elle eut un geste du bras comme pour parer une gifle. La colère de Martial Gaur ne résista pas à ce réflexe attendrissant. Sans transition, il changea de ton.

« La voilà qui pleure, maintenant ! Malheur ! Veux-tu te calmer. Tu vas être chouette. Je ne suis pas un ogre. Simplement, je connais mon métier, un métier que je pratique depuis bien avant ta naissance, tu comprends ? Fais ce que je te dis et tu auras une belle photo, la plus belle que tu puisses imaginer, je te le promets, une photo qui t'attirera des millions d'admirateurs, qui sera reproduite dans tous les magazines du monde et qui alléchera les producteurs de trois ou quatre continents, là. C'est la première fois que tu poses ainsi, n'est-ce pas ? Alors, fais-moi confiance. Réserve-en un peu pour plus tard. Laisse-moi t'arranger. »

Il rabattit un peu son déshabillé, la força à baisser une jambe, puis se recula pour l'examiner, le sourcil froncé.

« Ça pourra aller. Mais maintenant, il faut attendre que la fontaine soit tarie. Mouche-toi et refais ton maquillage... sans exagération. Il faut suggérer, je te dis. Vous êtes toutes les mêmes.

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Ça vaudra mieux. »

Elle esquissa un sourire à travers ses larmes et s'assit au fond de la pièce, devant une table branlante qui lui servait de coiffeuse. Il la regarda un instant, passa machinalement son doigt sur un meuble, le retira noir de poussière, haussa encore les épaules et se mit à arpenter la chambre les mains derrière le dos, tandis qu'elle lui lançait des coups d'œil craintifs. Intimidée maintenant par son silence, elle tenta de renouer la conversation et, remarquant sa démarche mal assurée, lui demanda.

« Vous boitez ? Vous vous êtes fait mal à la jambe ? »

Elle n'en ratait pas une ! Il faillit céder à un nouvel accès de colère, mais il se contint et eut simplement un petit rire amer.

« Assez mal. Regarde. »

Il releva le bas de son pantalon et lui montra l'amorce de la jambe artificielle, au-dessus de la chaussette. Elle rougit de confusion.

« Oh ! Pardon. Excusez-moi. Je suis désolée.

— Il n'y a pas de quoi. Ne recommence pas à chialer tout de même. Cela ne date pas d'hier.

— Vous avez eu un accident ?

— Un accident, si tu veux, à une époque où je ne me contentais pas de photographier des bébés comme toi et où mon métier m'entraînait dans des coins dangereux. »

Il resta un long moment assombri et muet, tandis qu'elle clignait des yeux devant son miroir. Il parut enfin se réveiller.

« Tu es prête ? Fais-toi voir. Ça pourra aller. Fais-moi un sourire... pas un sourire de vache, un sourire humain, si tu peux. »

Elle lui obéit. Elle acceptait sans regimber sa brutalité et le tutoiement, qu'il employait, lui, d'une manière tout à fait naturelle, avec seulement une très légère nuance de mépris, comme s'il avait eu affaire à un enfant en bas âge, ou plutôt à un animal, un jeune animal qu'il devait dresser pour lui faire jouer un certain rôle, en lui interdisant toute initiative déplacée.

Il s'agissait entre eux d'une relation d'artiste à sujet, qui devint encore plus évidente dans la scène qui suivit, où il déploya toutes les ressources de son expérience pour lui faire adopter la pose qu'il désirait obtenir d'elle. Il la prit par la main, la fit coucher sur le divan, releva lui-même ses jambes, fixant la limite à ne pas dépasser d'une tape autoritaire et, en s'y reprenant à plusieurs fois, régla l'angle de son corsage à l'ouverture voulue. Pendant toute la durée de cette préparation, il avait des gestes d'une douceur presque maternelle, parfois interrompus par de brusques sursauts d'impatience quand l'effet recherché se refusait à naître.

Ce cliché, destiné sans doute à une revue cinématographique, était certes d'une écoeurante banalité, mais il ne doit pas y avoir de sujet trivial pour le véritable artiste. Le vieux Tournette, qui avait été le maître de Martial Gaur en matière de photographie, lui enseignait autrefois ce précepte et le lui répétait encore bien souvent. Celui-ci l'avait adopté, et s'y accrochait même avec une sorte de ferveur désespérée, comme à un dogme religieux, depuis que son infirmité l'obligeait à se limiter à de tels sujets.

Sous la critique de son œil pointilleux et la direction de ses doigts agiles, la starlette jouait pour lui un rôle important, certes, mais guère plus que l'éclairage, le divan et le vase de fleurs qu'elle avait jugé bon de placer à son côté. Pas une seule

rois il ne se laissa distraire du but à atteindre (une pose satisfaisante) par le tableau à la fois attendrissant et affriolant qu'offrait la jeune fille demi-nue, étendue sur les coussins, les joues marquées par l'émoi de sa récente algarade et visiblement soumise à toutes ses volontés.

Il allait et venait, le sourcil froncé, les muscles tendus par le souci constant de ne négliger aucun détail pouvant contribuer à la valeur de l'image, pris par son métier jusqu'à en oublier sa jambe artificielle, qui le faisait parfois trébucher sur le méchant tapis. Une cuisse rebelle lui donna beaucoup de tracas et mit sa patience à l'épreuve. Elle ne parvenait pas à s'inscrire dans l'ensemble d'une manière naturelle, s'obstinant à accaparer tous les rayons de lumière ou, au contraire, à se noyer dans la pénombre, projetant une note incongrue dans l'harmonie qu'il cherchait à créer. Il passa un temps infini à lui trouver une position satisfaisante, la manipulant d'abord avec douceur, puis la tordant sans ménagement jusqu'à faire sourdre de nouvelles larmes dans les yeux de la fille. Il ne la lâcha que pour saisir un sein indocile d'une main exaspérée et en limiter brutalement le relief, qui tendait à échapper aux impératifs d'un art rigoureux.

Il abandonnait parfois le corps étendu, croyant avoir atteint la composition idéale, et bondissait vers son appareil, maintenant fixé sur son support, aussi vite que le lui permettait sa malheureuse jambe. Il observait le tableau à travers le viseur, laissait échapper une exclamation de dépit et revenait avec la même précipitation vers le sujet, pour rectifier un détail qui lui paraissait soudain inadmissible.

« Tu peux parler, tu sais, dit-il sur un ton bourru, comme elle observait son manège sans oser ouvrir la bouche... cela te donnera peut-être l'air plus naturel, ajouta-t-il entre ses dents. Pose-moi des questions. Vas-y, n'aie pas peur. Tu as envie de savoir comment j'ai perdu ma jambe, je le sais. »

Il était exaspéré depuis quelques instants par le manque d'expression de son regard et se torturait l'esprit à chercher pour elle un sujet d'intérêt propre à dissiper cet abominable vide. Ayant cru discerner un reflet dans sa prunelle quand il lui avait parlé de sa blessure, il songeait à utiliser cet artifice.

« Vous faisiez un métier dangereux ? »

Une nouvelle lueur anima le regard. Elle mordait à l'hameçon. Il tenta d'exploiter cette veine. « Assez. Photographie comme aujourd'hui, ma belle, mais pas dans le même secteur.

— À la guerre ?

— Tu es futée. On ne peut rien te cacher... »

Elle était maintenant intéressée au point d'oublier qu'elle était la cible d'un objectif, but toujours recherché par lui dans ces circonstances.

« ... À la guerre, en effet. J'ai même fait plusieurs guerres, si tu veux le savoir. Ceci – il montra sa jambe – ceci est un souvenir de ma dernière, celle d'Algérie... Voilà le regard que je souhaitais. Continue à me parler. Essaie de penser, tu m'entends, de penser, je t'en supplie. Tu commences à avoir une physionomie presque humaine. »

Il sautilla pour retourner à son appareil et fit une longue visée minutieuse en manipulant des boutons.

« Une blessure ? Une balle ?

— Quelques balles, ma mignonne, ce qu'on appelle une rafale en termes techniques. Les fellaghas nous attendaient à l'atterrissage.

— Vous étiez en avion ?

— N'ouvre pas la bouche comme si tu bâillais... Pas exactement en avion, en parachute... Bon ! Ce n'est pas mal. Parle encore. »

Il avait pris un premier cliché. Il tourna une manette et la visa de nouveau, son attention centrée sur une légère accentuation de la courbure de sa lèvre, qui lui paraissait pleine de promesses.

« Il y avait beaucoup de fellaghas ?

— Non. On avait sauté sur un hameau en ruine. Un exploit à peu près inutile. Il ne restait que trois types. Tous les autres avaient fui.

— Vous étiez parachutiste ? »

Clic ! Cette deuxième photo devait être bonne. La lèvre prenait une courbe de plus en plus expressive.

« Photographe, je t'ai dit. Mais mon métier m'obligeait d'aller dans tous les coins chauds et parfois à sauter... Clic ! Très bien. Tu peux tout de même relever un peu ton genou gauche.

Tu tombes dans l'excès contraire. Maintenant, tu as l'air d'une pensionnaire qui a mis des jarretelles pour la première fois de sa vie. Ne te raidis pas et regarde-moi sans t'occuper de l'objectif... Oui, il en restait trois et c'est un de ceux-là qui m'a poivré la jambe. Mais je me suis vengé. Je l'ai eu. »

Clic !... Cette soudaine lueur dans sa prunelle, qu'il guettait depuis un moment sans trop oser l'espérer, cela n'avait été qu'un éclair furtif, mais il était sûr de l'avoir saisie. Il en fut si heureux qu'il lui permit quelques instants de détente.

« Parfait. Tu es une brave fille. C'était ce que j'attendais de toi. Tâche d'avoir d'autres illuminations de ce genre. Tu peux te reposer un peu sur ton coude.

— Vous l'avez tué ? »

Le visage du photographe exprima l'étonnement le plus ingénu.

« Tué ? Moi ? Pour quoi faire ? Et avec quoi, Grand Dieu ! Je n'avais pas d'arme.

— Je ne sais pas, moi. Vous auriez pu l'assommer. »

Martial éclata de rire.

« Alors que j'étais allongé sur le sol, avec ma jambe qui pissait le sang, ayant tout juste la force de tenir mon appareil ?... et puis, rater un des meilleurs clichés de ma carrière ? Ne dis pas de sottises. Je te répète que je l'ai eu. Je l'ai eu. Tu comprends ? Je l'ai pris une première fois au moment où il descendait un autre para qui touchait le sol. J'ai même eu la chance de les avoir tous les deux sur la même pellicule... Ne bouge plus !... Et je l'ai eu une autre fois alors qu'il venait lui-même de se faire abattre par un troisième larron. Nous ne sommes pas tellement nombreux dans la corporation à avoir réussi des photos de ce genre... Oh ! Celles-là n'ont pas fait le tour du monde, mais on en a parlé. Nous étions quittes, le fellagha et moi... Clic ! C'est fini. Tu as été sage. Tu peux te lever. Je t'enverrai les épreuves. »

II

MARTIAL GAUR descendit avec peine les quatre étages du meublé où logeait la starlette, pestant contre l'absence d'ascenseur. Sa jambe artificielle ne lui avait jamais paru aussi pesante et son matériel tirait sur son épaule d'une manière inaccoutumée.

« Petite dinde ! »

Il émit à voix basse quelques autres compliments semblables, sans aucune intention péjorative, d'ailleurs, à l'égard de la fille. En fait, c'était à lui-même qu'il en avait, à lui et à cette sorte de spécialité qu'il avait été obligé d'adopter après sa blessure. Photographe de pin-up ! Lui, qui avait été un des plus audacieux chasseurs d'images rares. Le récit fait à cette gamine d'un épisode de sa vie aventureuse tendait à déclencher un train de réflexions mélancoliques.

Pourtant, ce n'était pas faiblesse de sa part, ni puéril désir de se faire valoir, s'il avait évoqué ce passé. Martial Gaur était par nature remarquablement bien immunisé contre les basses séductions de la faiblesse et, s'apitoyant rarement sur le sort des autres, il ne le faisait pas davantage sur le sien. Quant à mettre en valeur ses exploits d'antan et à s'en parer comme d'une auréole, il était bien trop orgueilleux et méprisait beaucoup trop l'opinion de ses frères humains en général, des femmes en particulier et, surtout, du genre de bécasses que sa profession l'obligeait d'approcher chaque jour. En vérité, ce récit n'était qu'une manœuvre subtile pour mettre le sujet en condition et faire naître une expression vivante dans son regard. De même, son emportement et sa rudesse n'étaient pas le fait d'un courroux sincère. Tout cela était raisonnement et calcul. Avec certaines de ces filles, un grand nombre même, les injures réussissaient. Quand cela ratait, il essayait autre chose. Il eût

tenté n'importe quoi (il lui était arrivé d'avoir recours à des gifles) pour animer leur œil d'un éclat insolite.

Il s'était trouvé par hasard que celle-là était sensible aux épisodes guerriers (comme si elle pouvait comprendre quelque chose à l'histoire du fellagha ! Elle avait été séduite comme par un roman-feuilleton.) Encore heureux qu'il pût être utile à quelque chose, ce passé dont les images brillantes défilaient encore devant ses yeux, tandis qu'il ahanait dans l'escalier obscur. Cependant, la comédie était terminée. Aucune obligation professionnelle ne justifiait ces réminiscences, qui s'obstinaient à encombrer son esprit, comme cela lui arrivait souvent depuis quelque temps. Trop souvent : un signe certain de vieillesse. Pourtant, il n'avait que cinquante-cinq ans et il aurait été encore solide, sans cette maudite infirmité !

Il sortit avec soulagement du vestibule crasseux et se dirigea à pied vers le boulevard Saint-Michel. Comme il s'en approchait, un tumulte confus frappa ses oreilles, le rappelant pour un court instant aux réalités de l'heure présente. Certains secteurs de Paris étaient en effervescence depuis quelques jours et le Quartier latin, en particulier, baignait dans une atmosphère d'émeute.

La raison de cette agitation était la personne du président de la République, Pierre Malarche, élu depuis quelques mois. Les partis de la droite traditionnelle reprochaient au nouveau chef de l'État quelques innovations libérales et, surtout, son âge relativement jeune. Il n'avait guère plus de quarante ans et les passions, les mêmes sans doute qui s'étaient autrefois soulevées contre la vieillesse, se déchaînaient aujourd'hui contre la jeunesse et l'inexpérience. Comme cette tare lui attirait également, en France, la méfiance instinctive de tous les autres partis, y compris ceux qui approuvaient sa politique, le jeune président Malarche avait beaucoup d'ennemis. Il est vrai qu'il ne faisait rien pour apaiser ses adversaires et semblait même prendre plaisir à les provoquer. Elu de fraîche date, ne venait-il pas de faire annoncer son prochain mariage avec une actrice de cinéma, beaucoup plus jeune encore que lui. Ce défi suscitait une recrudescence de hargne et de rage parmi ses opposants. Des manifestations hostiles, parfois violentes, éclataient chaque

jour, orchestrées par des groupements nationalistes, réorganisés depuis peu d'une manière qui rappelait le temps des ligues.

Les motifs de cette fièvre paraissaient parfaitement futiles à Martial Gaur, qui nourrissait depuis longtemps un mépris souverain à l'égard des événements politiques. Autrefois, l'agitation de la rue représentait pour lui l'espoir de quelques clichés intéressants, mais aujourd'hui, alors que son infirmité lui interdisait de se mêler aux bagarres, elle n'était pour lui qu'une nouvelle occasion d'évoquer des souvenirs anciens.

C'était en effet dans une période de trouble comme celle-ci que sa vocation s'était révélée. Il se revit en 1936, sans aucun plaisir. Il n'éprouvait guère que du mépris pour le jeune imbécile qu'il était alors, d'après son jugement présent.

À peine sorti de l'enfance, il avait abandonné à peu près complètement ses études pour se lancer dans la politique, ou du moins ce qu'il appelait ainsi. Cela consistait à participer à toutes les manifestations séditeuses, à faire le coup de poing et parfois le coup de matraque en compagnie de quelques excités, membres actifs comme lui d'une ligue d'extrême droite. Laquelle ? Il ne se le rappelait même plus très bien aujourd'hui, tant ce passé était dépourvu de réalité. Orphelin de mère, son père, journaliste réactionnaire, fermait les yeux sur ses égarements, lui donnait tout l'argent qu'il réclamait et souriait avec indulgence quand son fils rentrait avec une bosse sur le front, ou quand il était obligé d'aller le chercher dans un commissariat où il avait passé la nuit à la suite d'une échauffourée. Le jeune Martial se glorifiait de l'auréole que ces incidents tressaient pour lui aux yeux de ses camarades.

Cette période ne dura pas et il s'en félicitait aujourd'hui. Elle se termina soudainement à la mort de son père, qui le laissa à peu près seul au monde, sans ressources, avec une instruction médiocre. Il s'en fallut de peu, cependant, à cette époque, qu'il ne s'engageât plus à fond dans les organisations séditeuses et ne devint une sorte de professionnel à gages de l'émeute. Des propositions lui étant faites dans ce sens, sa paresse naturelle, sa constitution athlétique et son humeur batailleuse faillirent

l'entraîner dans cette voie. C'est l'intérêt que lui portait le vieux Tournette qui l'en détourna.

Le vieux Tournette ! À plus de quatre-vingts ans, il méritait sans doute cette épithète aujourd'hui, mais Martial l'avait toujours appelé ainsi, non par moquerie, mais au contraire avec une nuance de respect. Tournette lui en avait toujours imposé. C'était un ami de son père, quoiqu'il ne partageât pas ses opinions. De fait, l'idée que le vieux Tournette pût avoir des opinions politiques paraissait à Martial Gaur parfaitement saugrenue, encore plus extravagante que s'il avait été soupçonné lui-même de cette folie. Tournette était photographe, et rien de plus. C'est à ce titre qu'il lui arrivait d'accompagner son père au cours d'un reportage. Ce travail en commun donnait lieu presque toujours à des discussions et, parfois, à de violentes querelles. Gaur, le père, toujours porté à orienter un événement dans le sens de ses opinions et de celles de son journal, tentait d'exiger de Tournette que les vues illustrant son texte fussent prises dans le même esprit tendancieux, ce que celui-ci refusait toujours avec obstination. Le photographe doit être un témoin impartial, opposait-il à toutes les remontrances. Enoncer des adages de cette sorte sur un ton sentencieux avait, toujours été une de ses manies.

Les deux hommes s'appréciaient malgré ces divergences de vues et, à la mort du journaliste, Tournette fut le seul à penser à son fils, ce qui était en soi un événement extraordinaire, car il n'avait guère coutume de se soucier des êtres humains. Il avait remarqué depuis longtemps ce garçon dissipé, qu'il jugeait en train de mal tourner. Quand Martial était encore enfant, il lui montrait parfois sa collection d'appareils, qui comprenait à peu près tous les modèles existant alors et lui en expliquait le fonctionnement, remarquant que ce gamin, qui ne paraissait s'intéresser à rien de sérieux, suivait son exposé avec une attention insolite. Il lui avait même permis de prendre quelques photos, qui témoignaient d'une certaine habileté instinctive. Par la suite, entrant dans sa turbulente adolescence, Martial avait oublié ces leçons.

Tournette vint le voir quelques jours après la mort du père. Il le trouva vautré sur un lit, fumant cigarette après cigarette, en

train de méditer sur l'offre qui lui était faite de devenir un agitateur professionnel. Le photographe lui fit une autre proposition.

« Il faut tout de même te décider à adopter un métier. Tu ne sais pas faire grand-chose, mais tu n'es pas maladroit et tu as du coup d'œil. Écoute-moi : à l'heure actuelle, le service photographique de tous les journaux, de tous les magazines est en train de se développer d'une manière vertigineuse. Tous manquent de personnel, je le sais. Ils cherchent surtout des garçons alertes et débrouillards pour faire du reportage. Je crois que tu pourrais trouver une voie là-dedans.

— Je n'ai aucune connaissance.

— Je me charge de t'apprendre l'essentiel, si tu fais preuve de bonne volonté. C'est un métier pénible, mais je crois que tu n'es pas mal doué. »

Le jeune homme resta longtemps songeur. La perspective de se livrer chaque jour à un travail régulier ne le séduisait guère. Tournette n'insista pas outre mesure.

« Si le cœur t'en dit, tu peux toujours essayer. Je t'ai apporté un appareil, assez usagé, mais en bon état. Prends-le sur toi quand tu vas te promener. Je crois que tu passes le plus clair de ton temps dans la rue. La rue offre parfois des sujets intéressants.

— Quels sujets ?

— À toi de juger. Il s'agit justement de savoir si tu as du flair et des réflexes. Ce sont les premières qualités du reporter photographe. Il faut deviner l'image qui fera sensation, qui méritera une première page, et ne pas être en retard pour la saisir. C'est parfois une question de secondes ou même de fractions de seconde... Sentir aussi d'instinct où est la meilleure place et sauter sur le détail pittoresque, insolite, qui donnera une valeur particulière au document et qu'il ne faut pas laisser échapper... Oh non ! Ne crois pas que ce soit facile, mais essaie. »

Martial prit l'appareil sans aucun enthousiasme, murmurant quelques remerciements polis. Pourtant, le lendemain, comme il se rendait à une réunion qui s'annonçait houleuse, il le glissa

machinalement dans la poche d'une vieille gabardine qu'il revêtait pour ce genre de manifestations.

La réunion fut encore plus agitée qu'il n'était prévu. Des bagarres éclatèrent à la sortie entre les ligueurs et un groupe de contre-manifestants. Au premier rang des troupes de choc, suivant son habitude, Martial Gaur se trouva bientôt au cœur de la mêlée. Comme il venait de se débarrasser d'un adversaire, il reprit son souffle en regardant autour de lui, cherchant le point où son action serait la plus utile. Son parti semblait vainqueur. Non loin de lui, cinq ou six de ses compagnons avaient isolé deux ennemis et les rouaient de coups. L'un de ceux-ci avait glissé sur le sol et tentait de se protéger la tête de ses bras repliés.

Martial s'approcha pour prendre part à l'hallali, glissant la main dans la poche de sa gabardine où il avait l'habitude de dissimuler sa matraque. Il y trouva l'appareil de Tournette et le sortit sans trop songer à ce qu'il faisait. Il le contempla un instant avec une expression de surprise, puis se recula de quelques pas et l'approcha de son œil, cherchant à viser la scène, ce qu'il parvint à faire après quelques secondes de tâtonnements. Il suivit alors son déroulement avec un intérêt croissant.

Un instinct lui inspira de retenir un moment son doigt, déjà crispé sur la détente. Un de ses amis, penché sur le corps, brandissait un coup de poing américain. Il n'actionna le déclic qu'au moment précis où l'arme écrasait la figure de la victime. Il éprouva alors une certaine satisfaction, comme un sentiment de réussite. Puis il rechargea l'appareil, toujours sans réfléchir, et prit un autre cliché montrant le sang qui maculait le trottoir.

Son geste était passé inaperçu dans le désordre. Il resta un long moment songeur, comme indifférent au tourbillon des émeutiers, qui s'éloignaient de lui. Un nouveau brouhaha lui fit relever la tête. La fortune du combat semblait avoir tourné. Il était maintenant entouré d'ennemis et ceux-ci malmenaient trois de ses camarades, qui pliaient sous le nombre. L'un de ceux-ci surtout était en mauvaise posture. C'était un garçon que Martial connaissait bien, un nommé Verveuil, qui se signalait en général dans les réunions par son fanatisme et sa brutalité.

Gaur n'éprouvait que peu de sympathie pour lui, mais il avait souvent fait le coup de poing à ses côtés et un sentiment élémentaire de solidarité lui commandait de se porter à son aide, comme cela était de règle parmi les ligueurs et comme il le faisait toujours un des premiers. Verveuil l'avait aperçu et son regard, entre deux horizons, l'appelait à son secours.

Martial Gaur ne réagit pas à cet appel muet. Il fit au contraire trois pas en arrière et braqua son appareil sur le tableau. Alors, il eut une hésitation, puis, soudain, bondit en avant. Mais ce n'était pas pour secourir son compagnon, c'était seulement pour traverser la rue et gagner l'abri d'une porte cochère. Il venait de s'apercevoir que son précédent poste présentait un grave inconvénient : il avait le soleil en face de lui.

Il prit plusieurs photos, sans même entendre les injures que lui lançait le malheureux Verveuil. Ensuite, comme la bataille tendait de nouveau à s'éloigner, il se déplaça pour se rapprocher du centre de l'action, non plus comme autrefois avec des mines de défi, mais furtivement, prenant garde de ne pas se trouver lui-même engagé et de conserver la liberté de ses mouvements, regardant autour de lui d'un œil nouveau, un œil indifférent aux passions en cause dans cette bagarre, peu soucieux de distinguer les amis des ennemis, mais allumé par le seul désir de découvrir des images pittoresques « un œil impartial » comme disait le vieux Tournette.

III

TOURNETTE examina avec attention ces premiers clichés, qu'il lui avait apportés. Il ne fallait pas attendre de lui des louanges excessives. Il commença même par critiquer sévèrement la distance, l'angle de prise de vues et bien d'autres détails, pour conclure enfin :

« Cela pourrait être plus mal. Tu as du coup d'œil et des réflexes, comme je le pensais. C'est déjà quelque chose. »

Martial Gaur sourit en se rappelant la fierté que lui avaient causée cette appréciation, et aussi sa joie, quand une des photos fut publiée dans un journal du soir.

« Il te reste à apprendre le métier », avait ajouté Tournette.

C'est ce qu'il avait fait. Il apprit le métier avec une application et une ardeur dont personne ne l'aurait cru capable, ce métier de chasseur d'images insolites qu'il avait exercé dans toutes les parties du monde, qui distillait pour lui une odeur enivrante d'aventure et qui lui avait procuré les plus grandes joies de son existence. Il décida de remonter à pied une partie du boulevard Saint-Michel. Il accomplissait rarement d'aussi longues marches, que sa jambe rendait pénibles, mais aujourd'hui, l'agitation de la rue l'attirait. Il éprouvait la tentation de plonger dans la foule, comme il le faisait autrefois, l'appareil à la main, tous les sens en alerte à la poursuite du cliché hors-série que suscite parfois l'effervescence populaire. Cette chasse avait été le but de sa vie pendant près d'un quart de siècle. Sans doute n'avait-il jamais rencontré la perle unique, l'image sensationnelle, celle qui arrache des larmes de regret à tous les confrères et fait trembler d'émotion les directeurs de magazine, au point de les inciter à se ruiner pour la publier les premiers. Deux ou trois fois, pourtant, il était passé très près et l'espoir de la conquérir un jour l'avait fait vivre dans un état de surexcitation permanente pendant des années.

La fièvre était tombée aujourd'hui. L'odeur d'aventure avait cédé la place à un fade parfum d'alcôve. Il n'était plus qu'un photographe en chambre, presque spécialisé dans les jeunes beautés déshabillées. Malheur !... Jamais il ne capturerait l'oiseau rare. Tout de même, il avait à son tableau de chasse deux ou trois documents qui auraient fait la fierté de bien des confrères.

Le spectacle de la rue le tentait décidément aujourd'hui. Place de la Sorbonne, il aperçut un grand diable dégingandé, juché sur le toit d'une voiture, qui haranguait la foule massée autour de lui. Le rictus et les gestes désordonnés de l'orateur lui parurent curieux. Il s'approcha avec imprudence et porta l'appareil à son œil. Une bousculade lui fit perdre l'équilibre. Il rattrapa l'instrument de justesse et dut se cramponner à l'épaule d'un voisin pour ne pas tomber. Maudite jambe ! Il fut contraint de regarder où il mettait le pied pour gagner un endroit plus calme. Quand il put enfin lever les yeux, une colonne d'agents surgissait et la plupart des agitateurs avaient disparu. Trop tard. Il haussa les épaules. Quand se résignerait-il donc à admettre que ce genre d'instantanés n'était plus pour lui ? Il était condamné à la photographie en chambre jusqu'à la fin de ses jours. Il rengaina l'appareil inutile et allait se mettre en quête d'un taxi, quand quelqu'un le toucha légèrement à l'épaule.

« Les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas grand-chose dans le ventre, fit une voix grinçante. De notre temps, deux douzaines de flics ne nous auraient pas fait fuir. »

C'était Verveuil. Martial Gaur ne fut pas surpris de le rencontrer, car il savait que son ancien compagnon habitait le quartier, qu'il n'avait pas cessé, lui, de militer parmi les factieux et qu'il était attiré par ce genre de manifestation comme un moucheron par la lumière.

Ils s'étaient retrouvés quelque temps auparavant, après s'être perdus de vue pendant des années, à la suite d'une longue brouille. Martial lui serra la main sans aucune chaleur. Il avait accepté du bout des lèvres une réconciliation à laquelle il ne voyait, lui, aucune utilité.

« Pourquoi ne prends-tu pas ça en photo ? Cela illustrerait les mœurs de cette époque. »

Il s'agissait de trois ou quatre étudiants malchanceux, que les agents embarquaient dans un car de police.

« Aucun intérêt, dit Gaur agacé. Inutile de gaspiller une pellicule.

— Et puis, tu pourrais peut-être avoir des ennuis avec le pouvoir, continua Verveuil sur le même ton sarcastique. « Il » ne serait sans doute pas ravi de voir publier un document illustrant les façons de ses sbires. Il s'en prend à des enfants, maintenant, le fumier !

— Qui donc ? demanda Martial, distrait, avec un accent de complète indifférence.

— Tu te moques de moi ? »

Il fallut cette remarque pour rappeler au photographe que la manifestation était dirigée contre le chef de l'État. Verveuil, militant d'extrême droite, se devait d'être un farouche opposant de Pierre Malarche. Avec le caractère haineux que Martial lui connaissait, il était probablement de ceux que la simple pensée du mariage présidentiel empêchait de dormir. Sa remarque suivante confirma ce soupçon.

« Le salaud ! Épouser une garce de vingt ans, et qui a déjà un passé. Cela pose le prestige de notre pays, tu ne trouves pas ? Et tu crois que ces petits gars n'ont pas raison de protester ? »

Martial Gaur, qui se souciait comme d'une guigne du président et de sa fiancée, émit un vague grognement en guise de réponse, ce qui entraîna une nouvelle vague de récriminations hargneuses de la part de l'autre.

« Enfin, fit Gaur de plus en plus agacé, tu conviendras peut-être que les flics ne peuvent pas encourager des cris comme « Malarche au poteau » quand il s'agit du président de la République.

— Il ne mérite pas d'autre traitement.

— Après tout, si tu y tiens ; moi, tu sais... » Ces propos, murmurés sur un ton désabusé, étaient assez caractéristiques de Martial Gaur. Les discussions de cette sorte lui paraissaient futiles et le fanatisme de Verveuil était pour lui pure stupidité. Cet être rancunier, borné, lui était maintenant franchement antipathique et il maudissait les occasions qui lui faisaient croiser son chemin. Quand ils s'étaient rencontrés, deux ou trois

mois auparavant, il eût volontiers prolongé, pour sa part, la brouille de leur adolescence. Verveuil, en effet, l'avait longtemps poursuivi de sa haine, après son abandon de la ligue, prenant la tête d'un groupe qui l'accusait de lâcheté et de trahison. Il ne pouvait évidemment lui pardonner la photo que Martial avait prise de lui, alors qu'il était accablé par ses adversaires, au lieu de se porter à son secours. Pendant plusieurs mois, il chercha à lui nuire. Puis, après de violentes querelles et même des échanges de coups, la carrure et la force physique de Gaur avaient fini par les faire tenir tranquilles, lui et quelques énergumènes de son genre.

C'était pourtant Verveuil qui lui avait tendu la main et fait les premiers pas de la réconciliation, au grand étonnement de Martial, qui connaissait son caractère. Il regarda du coin de l'œil son ancien compagnon, qui ne cessait de proférer à mi-voix des injures à l'adresse des agents. Avec ses yeux égarés, enfoncés dans un visage blême et anguleux, perpétuellement déformé par un rictus, celui-ci lui apparut comme le type même du fanatique borné, un être pour lequel il n'éprouvait que du mépris et de la répulsion. Pourquoi diable cet imbécile avait-il tenu à renouer des liens qui n'avaient jamais été de véritables liens d'amitié ? Pourquoi lui avait-il fait des avances, évoquant une jeunesse que Martial détestait ? Gaur était prêt à parier qu'il n'avait pas agi ainsi poussé par un sentiment sincère. Assez sceptique en général au sujet de ces sortes de sentiments, le photographe l'était encore davantage quand il s'agissait de Verveuil. Celui-ci, pourtant, s'était apitoyé sur son infirmité, ce dont il se serait bien passé. Il lui avait même offert ses services, pour le cas où il eût été dans le besoin. Après un sec refus, il avait insisté pour connaître le domicile de Martial, déclarant que de vieux frères d'armes comme eux devraient se voir plus souvent. C'était inimaginable.

Le hasard, qui les faisait presque voisins, aurait pu faciliter leurs relations. Le Luxembourg seulement les séparait. Le photographe habitait un hôtel de Montparnasse et Verveuil, dans le haut du Quartier latin. De fait, Verveuil était venu lui rendre visite deux ou trois fois, puis il y avait renoncé, sans doute rebuté par la froideur de son ami.

Aujourd'hui encore, il cherchait pourtant à être aimable. Malgré l'exaspération visible que lui avait causée l'indifférence de Martial à l'égard des sujets qui excitaient son indignation, il finit par se calmer et enchaîna, avec un sourire forcé, sur un ton indulgent :

« C'est vrai. Tu as changé, je l'oublie toujours. Tu ne te passionnes plus pour aucune cause, toi.

— Je travaille, moi, je n'ai pas de temps à perdre. »

Après deux ou trois rebuffades de ce genre, Martial Gaur se calma à son tour et se reprocha sa grossièreté.

« Il faut m'excuser. Je suis infirme et je me sens parfois très las. Je ne suis plus bon à grand-chose. Mais ce qui m'étonne, ajouta-t-il avec une certaine ironie, en montrant un nouveau groupe qui défilait en scandant des slogans, ce qui m'étonne, c'est que toi, avec toutes tes forces intactes et le même enthousiasme qu'autrefois, tu ne sois pas au premier rang de ceux-ci.

— Accuse-moi de me dégonfler, pendant que tu y es. Je peux t'assurer que tu te trompes. »

Verveuil craignait plus que tout au monde de passer pour un couard et cette dernière remarque le touchait comme une insulte. Il étreignit l'épaule de Martial et le força à s'arrêter.

« Si je ne suis pas là, avec eux, c'est que j'ai mes raisons. Ceux qui crient le plus fort ne sont pas toujours les plus utiles à une cause.

— J'ai toujours été de cet avis. Ne te fâche pas. Ce que j'en disais... »

Mais l'autre ne le tenait pas quitte à si bon compte et voulait à toute force se disculper.

« Tu ne me crois pas ? Je te jure que si tu connaissais l'importance de l'action que je mène, tu ne m'infligerais pas des remarques de cette sorte. »

Il s'aperçut qu'il avait élevé la voix au point que des passants se retournaient. Il s'arrêta soudain ; son visage se rembrunit et il reprit sa marche.

— Je n'ai pas le droit de t'en dire davantage. Trop d'intérêts sont en jeu et tu ne peux pas comprendre. »

C'était le tour de Martial Gaur d'être exaspéré et il ne put réprimer un haussement d'épaules. C'était bien de Verveuil, encore, ces grands airs mystérieux, tendant à suggérer qu'il était un personnage considérable en possession de secrets d'État.

« Je te crois, bon Dieu, s'écria-t-il ! Et je t'en demande pas davantage. Je te répète une fois encore que tout cela ne m'intéresse plus. »

Il le quitta quelques instants plus tard, après que l'autre lui eut prodigué de nouveau toutes sortes d'amabilités, comme s'il avait oublié leur discussion. Verveuil l'aida à monter dans un taxi et ne le laissa aller qu'après s'être encore inquiété de son sort, de l'existence qu'il menait, de savoir s'il ne se sentait pas trop seul, s'il avait des amis, une sollicitude que Gaur ne pouvait s'empêcher de taxer d'hypocrisie.

IV

TOUTE trace d'agitation disparut dès qu'il eut contourné le Luxembourg. Le vieux Montparnasse semblait mépriser les folles exubérances et Martial Gaur se sentait en parfaite communion d'esprit avec son quartier.

À son hôtel, il passa au bar pour voir si Herst, qui devait le rejoindre ce soir, était arrivé. Herst n'était pas encore là. Sans doute, l'atmosphère d'émeute qui régnait dans Paris compliquait-elle son service. Il hésita à l'attendre au bar, puis se ravisa et monta dans sa chambre, après avoir laissé un message pour son ami.

L'hôtel, situé dans une rue peu passante, non loin de Notre-Dame-des-Champs, était silencieux et assez confortable. Le photographe y avait ses habitudes depuis longtemps. C'était là qu'il descendait toujours autrefois entre deux expéditions et il en avait fait sa résidence permanente après avoir renoncé aux voyages.

Parvenu à son palier, il s'arrêta devant la chambre voisine de la sienne. C'était la chambre d'Olga. Depuis plus d'une heure qu'il remuait des souvenirs poussiéreux, il ferait sans doute bien de chercher d'autres distractions. Il resta un instant immobile devant la porte, hésitant à frapper, l'image d'Olga devant les yeux l'entraînant loin des fantômes du passé.

Une curieuse fille, cette Olga, Olga... Poulain, il n'était pas sûr d'avoir bien retenu son nom – agréable, sans doute, mais d'un comportement bizarre. Il songea à la façon dont elle s'était jetée dans ses bras quelques jours auparavant, ce qui lui avait causé une stupéfaction dont il n'était pas encore revenu.

Il se demanda pour la centième fois ce qu'elle avait bien pu trouver d'attirant en lui, Martial Gaur, un ours assez misanthrope, aux façons bourrues, plus jeune et estropié par-dessus le marché. Quelques starlettes de sa clientèle lui faisaient

parfois des avances et il lui était arrivé d'en profiter, mais alors, il y avait un motif évident, il ne se faisait aucune illusion à ce sujet : leur espoir d'obtenir de lui une série de photos où elles seraient particulièrement avantagées. Dans cette spécialité, qu'il maudissait souvent, mais à laquelle il apportait toutes ses qualités professionnelles, il avait en effet acquis une réputation égalant celle des meilleurs studios.

Ce n'était certes pas ce genre d'intérêt qui avait guidé Olga. Elle ne lui demandait aucun service. Elle n'était ni actrice ni covergirl. Elle exerçait un métier qui n'avait rien à voir avec la photographie : gérante dans une boutique d'antiquaire. Du moins, c'est ce qu'il croyait se rappeler qu'elle lui avait dit. Il se fichait complètement de ces détails.

Elle habitait l'hôtel depuis un mois environ. Ils avaient fait connaissance au bar, où ils venaient parfois faire leur correspondance, après s'être rencontrés deux ou trois fois par hasard dans l'ascenseur. Il avait remarqué chez elle un certain air de gravité, par moment même de dureté, qui contrastait avec une silhouette très jeune (elle ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans), un visage un peu ingrat, bizarrement éclairé à l'occasion par une flamme intermittente, qui passait dans des yeux singulièrement profonds. Cela le changeait des pimbêches qu'il voyait chaque jour. En outre, un élément piquant excitait sa curiosité au sujet de cette fille, lui donnant un peu le caractère d'une énigme : il était sûr d'avoir déjà vu ce visage quelque part, et presque certain que c'était sur une photographie. Son œil professionnel avait une mémoire infailible en cette matière. Mais où avait-il enregistré les traits de cette physionomie ! (alors qu'elle était plus jeune sans doute ; il gardait le souvenir d'une expression enfantine) il était bien incapable de se le rappeler et sentait que tous ses efforts dans cette voie seraient vains.

Ils avaient pris un verre ensemble. En souriant, elle lui apprit alors (ce fut pour lui un autre sujet d'étonnement) qu'elle le connaissait de nom et de réputation. Elle se souvenait fort bien, lui déclara-t-elle, d'une certaine photo, prise par lui pendant la

guerre d'Indochine, quelle avait remarquée dans un magazine à grand tirage.

Il se rappelait cette photo, lui, bien sûr, un des plus beaux fleurons de sa couronne. Son amour-propre avait été flatté et il s'était laissé aller à lui faire d'autres confidences. Dans l'isolement et l'obscurité où il vivait actuellement, il lui était difficile de rester insensible à une telle marque d'intérêt. Tout de même, réfléchissant par la suite à cet incident, il n'avait pu s'empêcher de le trouver étrange. Qu'on se souvienne d'une image insolite (celle-là l'était) passe encore, (et pourtant ? Quel âge pouvait-elle avoir pendant la guerre d'Indochine ? À peine une enfant !) mais se rappeler le nom du photographe, cela paraissait à peine vraisemblable. Un photographe n'atteint jamais la notoriété d'un peintre, hélas ! Même pour les clichés les plus sensationnels, ce nom ne restait guère que dans la mémoire de quelques spécialistes, des gens du métier, et encore, pour peu de temps. Cependant, elle lui avait mentionné des détails exacts et la date approximative de la publication... Un véritable phénomène de femme ! Et ce souvenir ne pouvait même pas être attribué à un intérêt marqué pour l'art de la photographie en général. Il s'était vite aperçu qu'elle n'y entendait rien et ignorait les deux ou trois documents qui faisaient vraiment autorité dans le monde des chasseurs d'images.

Après tout, peut-être mon physique lui a-t-il inspiré une passion violente ; alors, elle se sera documentée sur mon compte pour m'amener à partager sa flamme en flattant ma vanité, se dit-il, réfléchissant encore à cette anomalie. Malgré l'invraisemblance de cette explication, c'était encore la plus raisonnable qu'il pût trouver. De toute façon, c'était assez agréable pour son amour-propre.

Il fut amené à mentionner par hasard une certaine collection de ses meilleurs clichés, à son propre jugement, parmi lesquels beaucoup n'avaient jamais été publiés pour des raisons diverses. Elle le pria de les lui montrer. Il les gardait dans un tiroir, ne les faisant jamais voir à personne et ne les regardant que rarement lui-même. Elle manifesta une insistance si amicale qu'il ne pouvait se dérober. Il l'amena dans sa chambre qui, par hasard,

était voisine de la sienne et, après avoir sorti son album, se laissa encore aller à évoquer d'autres souvenirs, avec un peu de l'enthousiasme d'autrefois, ressuscité par cette sympathie.

Il parla longtemps, presque sans la regarder, chaque image donnant naissance à une anecdote nouvelle. Comme il parvenait au dernier cliché (c'était celui du fellagha responsable de son infirmité) le regard d'Olga rencontra le sien et il lui sembla y lire une émotion proche de la sienne. Cela lui avait paru ainsi sur le moment, peut-être parce qu'il avait perdu l'habitude des situations de ce genre. En y réfléchissant par la suite, et aujourd'hui encore – il avait la manie de revivre par la pensée certaines manifestations qui l'avaient troublé et de les analyser pour leur découvrir un mobile – cet émoi lui paraissait difficilement explicable. Il se prenait à la soupçonner d'avoir joué la comédie et feint des sentiments qu'elle n'éprouvait pas avec une habileté presque diabolique. L'instant d'après, il s'en voulait de ces suppositions.

Quels que fussent ses sentiments ou ses raisons, elle était tout naturellement tombée dans ses bras et devenue sa maîtresse. Cela n'avait pas été autrement compliqué. Il aimait la simplicité par-dessus tout et elle semblait l'apprécier aussi... Bizarre, tout de même, répéta-t-il en songeant à cette aventure. Mais sans doute était-ce son propre caractère qui l'incitait à trouver étrange une attitude parfaitement normale. Cela devenait chez lui une manie. Un moment auparavant, il était enclin à juger hypocrites et presque suspectes les amabilités de Verveuil. Voilà maintenant qu'il considérait avec réticence l'élan d'une femme éprise. Il fallait être lui, Martial Gaur, pour se tenir ainsi en permanence sur ses gardes.

Il eut un haussement d'épaules familier et, après une nouvelle hésitation gagna sa chambre sans bruit, renonçant à frapper à la porte de son amie. Après tout, il avait bien le temps de la voir, ce soir, ou demain peut-être, si Herst le quittait trop tard. Il devait lui rendre justice sur ce point : elle ne compliquait pas sa vie de vieux célibataire, assez bohème, farouchement épris de son indépendance et il lui en était reconnaissant. Il aimait la solitude à ses heures et n'aurait pu supporter qu'une femme s'incrût dans sa vie à chaque instant. Rien à craindre

à ce point de vue avec Olga Poulain, si tel était bien son nom. Elle désirait ne lui apporter aucun souci, aucune entrave et elle avait pris grand soin de le lui faire entendre, ce qui avait été pour lui une autre source de stupéfaction.

Elle semblait satisfaite de passer de temps en temps quelques heures avec lui, sans jamais lui imposer sa présence. Jamais encore, elle ne lui avait demandé de la « sortir » ; jamais elle n'avait souhaité être présentée à ses amis, dont le nombre était d'ailleurs limité : trois ou quatre bohèmes comme lui, comme Herst, qui, la cinquantaine ou la quarantaine passée, continuaient de mener une vie d'étudiants vieilliss et dont les distractions favorites étaient le bridge, le billard et les échecs dans les cafés enfumés de la rive gauche.

« La femme idéale pour moi, en somme », murmura-t-il en déposant son matériel sur son lit.

C'était une constatation évidente, mais l'abondance des qualités qu'il reconnaissait en elle l'incitait encore à trouver étrange la coïncidence qui avait fait croiser leur chemin.

V

LA sonnerie du téléphone le surprit alors qu'il songeait encore à Olga, traînant en robe de chambre, après avoir pris une douche. C'était Herst, qui venait d'arriver.

« C'est toi ? Je suis en train de me changer. J'ai eu une journée fatigante. Je suis prêt dans dix minutes. Tu m'attends au bar ou tu viens ici ? »

Herst lui dit de ne pas se presser. Il ne faisait que passer pour lui serrer la main, n'étant pas libre ce soir pour dîner avec lui comme ils l'avaient projeté.

« Alors monte, et dis au barman de nous apporter à boire dans ma chambre. Tu as bien cinq minutes, tout de même ? »

Quand il poussa la porte, il lui sembla entendre un léger bruit dans la chambre voisine. Olga devait être là et l'entendait certainement accueillir son ami. Mais elle se tiendrait à l'écart, sans manifester sa présence, suivant son habitude. Il sourit ; il l'appréciait ainsi. Il eût agi de la même façon dans un cas semblable. Après tout, cette compréhension mutuelle devait pouvoir remplacer l'amour, qu'il était bien incapable de ressentir, lui, aujourd'hui et qu'il la soupçonnait encore de tenir à l'écart de ses préoccupations habituelles, malgré ses marques de tendresse.

« Comment va notre cher Malarche ? Pas encore assassiné ? »

C'était la plaisanterie traditionnelle par laquelle il saluait son ami. Ancien adjudant parachutiste, après avoir exercé différents métiers aventureux, y compris celui de boxeur et de judoka, Herst avait aujourd'hui une profession assez peu courante. Devant ses amis, il se définissait lui-même comme le gorille numéro un de la République. Il était en fait le chef des gardes du corps qui accompagnaient le président au cours de ses

déplacements et des cérémonies officielles. En certaines périodes, ce n'était pas une occupation de tout repos.

« Le président se porte à merveille.

— Je me doutais que tu ne serais pas libre ce soir. Tu dois être sur les dents avec ces troubles.

— Ce ne sont pas les manifestations tapageuses qui me donnent du trac. Au contraire, en ce moment, il se tient tranquille. Il ne sort pas. Je ne suis pas responsable de sa sécurité. C'est quand il règne un calme apparent et lorsqu'il met le nez dehors que je commence à trembler. La semaine prochaine, tu ne me verras pas souvent. Mais, dès ce soir, je dois assister à une conférence des huiles qui doivent préparer un plan d'ensemble et nous répartir le boulot pour la cérémonie.

— La cérémonie ? La semaine prochaine ?

— Tu ne sais peut-être pas que le président se marie samedi prochain, non ?

— Je l'avais oublié. »

Herst leva les yeux au ciel et émit quelques remarques sarcastiques au sujet de ces artistes qui vivent enfermés dans leur tour d'ivoire, sans jamais accorder la moindre pensée aux événements qui tourmentent le reste des humains. Puis, il jeta sa gabardine sur le lit et laissa tomber son corps d'athlète un peu alourdi sur le seul fauteuil de la chambre.

« Tu sais, moi, le mariage du président...

— Je sais. Tu t'en fous. »

Sans transition, comme cela lui arrivait parfois avec son ami, Herst donna libre cours au torrent des soucis qui alarmaient la fin de sa carrière.

« Si encore il se contentait d'un mariage simple, dans l'intimité, d'abord cela irriterait moins ses adversaires. On crierait moins fort au scandale et, surtout, la surveillance serait plus facile pour nous. Mais non ! Pas lui, tu ne le connais pas. C'est quand il y a de l'électricité dans l'air qu'il tient à se montrer, à braver ses opposants en public. Il a exigé une cérémonie avec le grand tralala. L'église, ce qui fait crier au sacrilège par les bigots, un cortège, et lui, au premier rang bien sûr. Et si nous le serrons de trop près quand il sera entouré par la foule, il nous écartera comme il le fait d'habitude.

— Mais crois-tu vraiment que sa vie est menacée ?

— Si je savais quelque chose de précis, cela irait mieux. Je sais seulement ce qui est de notoriété publique, c'est-à-dire que des milliers de Français le haïssent et donneraient cher pour avoir sa peau. Dans une atmosphère de ce genre, il y a des présidents qui vivent jusqu'à un âge avancé et qui meurent dans leur lit. Il y en a d'autres qui sont éliminés dès le début de leur carrière. Voilà. Les services spécialisés nous ont communiqué des rumeurs peu rassurantes, nous recommandant de redoubler de vigilance – seulement, c'est lui-même qui nous empêche d'appliquer des consignes strictes. Il tient au contact direct avec la foule, son meilleur atout d'après lui. C'est peut-être vrai, mais c'est parfois de la folie. Ainsi...

— Ainsi ? demanda Martial Gaur qui écoutait d'une oreille distraite.

— Garde ça pour toi, bien entendu. À la sortie de l'église, il y aura une photo, comme de juste, des tas de photos, même. Les photographes du monde entier seront là. Tu penses comme tes confrères vont rater une pareille occasion ! Lui-même, cela l'enchanté ; il aime poser. Et sa petite écervelée de fiancée y tient encore plus que lui. Il manquerait quelque chose à son bonheur et à sa gloire si son mariage se faisait sans acclamations populaires et sans photos. Tu peux être certain que la pose durera longtemps, plusieurs minutes sans doute. Eh bien, il exige que nous nous tenions à l'écart pendant tout ce temps-là. Il ne nous trouve pas photogéniques, probablement. Il ne faut pas qu'on nous voie sur ces clichés. Toujours, la gloriole – tu vois ça d'ici ? La place de l'église grouillant de monde et lui, plastronnant sur le parvis, dominant la foule... Une cible qu'un enfant de dix ans ne manquerait pas ! »

Martial avait repris un peu d'intérêt à la conversation en entendant parler de photographie.

« Je suppose tout de même, dit-il avec ironie, que les balcons de la place seront surveillés, et aussi qu'il y aura quelques inspecteurs en civil dans la foule ?

— Bien sûr, mais on ne pense jamais à tout, dit Herst avec une sorte d'accablement. Certes, les immeubles qui font face à l'église seront surveillés, mais on ne peut pas enquêter dans

toutes les maisons du quartier. Et puis, si tu savais comment cela se passe ! Il y a au moins trois services, outre le mien, qui s'occupent de la sécurité, sans compter certains très hauts personnages, qui n'entendent rien à ces questions, qui veulent à toute force placer leur mot et donner des conseils. Résultat : on compte sur les autres, sans savoir exactement les mesures qu'ils ont prises. C'est ce qu'ils appellent le partage des responsabilités, en fait, la pagaille la plus noire. Je ne dors plus. Je passe mes nuits à me mettre dans la peau d'un tueur pour essayer de deviner d'où peut venir le danger. »

Il s'interrompit un moment, pendant que le barman apportait une bouteille et des verres, puis continua d'exposer ses problèmes sur un ton douloureux. Brave Herst ! Martial Gaur avait une grande amitié pour lui et comprenait ses soucis, quoiqu'il fût incapable de les partager. Le gorille atteignait la fin de sa carrière. Il avait passé quarante-cinq ans et n'était maintenu à son poste que par la faveur de Pierre Malarche lui-même, qui l'avait connu autrefois et l'appréciait ; mais il était évident qu'il ne pourrait y rester encore bien longtemps. À la veille de sa retraite, un attentat réussi contre le président eût été considéré par lui comme le déshonneur.

Herst vida son verre par petites gorgées rapides, en regardant d'un air morne Martial enfiler maladroitement ses vêtements. Il refusa l'offre d'une autre consommation et se leva. Il tenait à garder l'esprit clair pour son entretien avec les autorités et s'en alla, après qu'ils furent convenus de dîner ensemble le lendemain.

« Je te raconterai les perles émises au cours de la conférence. De quoi se marrer, sans doute, pour un dilettante comme toi. »

Martial le raccompagna jusqu'à l'ascenseur, puis revint lentement et marqua encore une pause devant la porte d'Olga. Il était maintenant libre pour la soirée et eut la velléité de l'inviter. Mais il ne se décida pas ; il était dans un de ses jours où il avait besoin de solitude.

Il rentra sans bruit dans sa chambre, s'assit dans le fauteuil, les yeux fixés sur l'album qu'il avait montré quelques jours auparavant à Olga et qui traînait depuis sur une table. Là, était représentée en images la période la plus passionnante de sa

carrière : celle des guerres. Il le saisit machinalement et soupira en tournant un feuillet. Cela commençait en 1939 et se terminait à la guerre d'Algérie.

VI

EN 1939, la déclaration de guerre suscita chez Martial Gaur une poussée d'enthousiasme fébrile qui n'avait rien de commun avec le patriotisme. C'était simplement la manifestation d'un sens esthétique particulier : les événements allaient sans doute lui permettre de prendre des photos dignes de lui, dignes de cet art de la chasse aux images qu'il pratiquait depuis trois ans et dans lequel il estimait être passé maître.

La première année ne lui apporta guère que des déceptions. Il avait réussi à se faire enrôler comme photographe aux armées, mais ne trouvait rien d'intéressant à se mettre sous la dent. Les documents qu'on lui commandait lui soulevaient le cœur : généraux en tenue de campagne visitant des postes avancés et offrant des cigarettes aux soldats, aménagements allaient sans doute lui permettre de aux armées... L'écœurante banalité de ces clichés le désespérait et il considérait alors la drôle de guerre avec une indignation voisine de celle qui animait les plus belliqueux partisans de l'offensive.

Enfin vint la catastrophe, la ruée allemande de 1940, qui lui redonna du cœur à l'ouvrage ! La déroute française fit même passer dans ses veines ce frisson de fièvre, mélange capiteux d'espoir et de nervosité inquiète, qui précède chez l'artiste les grandes réalisations. Il appliquait sans se poser de questions les préceptes favoris du vieux Tournette : le photographe doit être impartial ; le photographe est un juste ; le juste n'a pas d'opinion préconçue. Un désastre chez l'ennemi aurait provoqué en lui à peu près les mêmes réactions, un peu tempérées pourtant par la difficulté plus grande d'en fixer certaines scènes sur la pellicule.

La débâcle française lui fournit donc des occupations inespérées, qu'il ne laissa certes pas échapper. Cette série de photos par exemple. Elles marquaient un de ses premiers

succès. Il les contemplait ce soir avec une émotion proche des larmes, en revivant la joie et l'orgueil qu'elles lui avaient procurés. Elles avaient été prises aux heures les plus sombres de la défaite. L'unité à laquelle il était attaché fut d'abord pilonnée par une escadrille de stukas et, du trou où il était niché, il put saisir quelques vues saisissantes du ravage, en particulier l'explosion d'un dépôt de munitions qui fit des centaines de victimes.

Ensuite, ce fut l'arrivée des chars ennemis. Là, il avait eu vraiment de la chance, il le reconnaissait avec objectivité. Il put saisir en gros plan la chenille d'un engin monstrueux, juste au moment où, pointant encore vers le ciel, elle était près de retomber sur un tas de blessés sanglants, qui levaient les bras au fond d'une tranchée. L'angle de prise de vue était presque parfait. L'expression désespérée des malheureux sortait de l'ordinaire.

Enfin, l'infanterie allemande suivit et la fortune continua de lui sourire. (C'était vraiment son heure de gloire. Il avait le sentiment de l'avoir bien mérité après s'être si longtemps morfondu.) Il avait réussi à fixer l'image du colonel commandant l'imité, au moment précis où celui-ci levait les bras en signe de reddition, affolé par la vague humaine qui se précipitait vers lui.

Son étoile continuant de briller tout au long de cette journée faste, il parvint à s'échapper et à ramener ces documents à l'arrière, où ils produisirent une certaine sensation. Beaucoup, hélas ne pouvaient être publiés à cette époque. Son amertume fut toutefois tempérée par l'envie qu'ils suscitèrent parmi les professionnels qui en prirent connaissance.

Quelques feuillets plus loin, c'était l'occupation. Il consentit à faire partie d'un groupe de résistance, à condition qu'on lui permît d'exercer son métier. La condition fut acceptée : la résistance avait besoin de photographes. Il prit d'abord, en risquant d'ailleurs sa vie, quelques clichés de centres ennemis, qui avaient une valeur certaine pour l'aviation alliée. Mais cela ne l'intéressait qu'à demi. Il eut, heureusement, des occasions plus piquantes, comme celle-ci, qui montrait un groupe de policiers allemands s'acharnant à coups de bottes sur une

femme marquée de l'étoile jaune. Celle-ci avait été largement utilisée par la propagande. Elle eut l'honneur d'être envoyée à Londres et publiée dans plusieurs journaux. Elle lui valut des félicitations et une décoration, car il avait encore couru les plus grands dangers pour la prendre.

... Ou encore comme celle-là, qui illustrait une scène de violence perpétrée cette fois par la résistance. Pour opérer, il avait dû alors se cacher de ses propres amis. Celle-là aussi était évidemment restée dans ses carnets secrets. Il ne l'avait montrée, plus tard, qu'à des amis sûrs, des spécialistes objectifs, des « justes » comme Tournette, qui savaient apprécier l'art pour l'art en matière de photographie.

Herst apparaissait sur un de ces clichés. C'était à cette époque qu'il l'avait connu et s'était lié avec lui. Herst était alors tout jeune (dix-sept ans à peine) mais son énergie, son amour de la bagarre et son entraînement sportif faisaient de lui un élément précieux pour l'action. Ils étaient devenus amis, malgré des différences profondes de caractère. Un point commun les faisait s'accorder, c'était leur recherche également passionnée des endroits « chauds », Martial Gaur, par nécessité professionnelle et désir toujours plus ardent d'images spectaculaires, Herst, par patriotisme, bravoure naturelle et esprit aventureux. Le photographe, à cause de sa maturité plus grande et de sa supériorité intellectuelle, exerça très vite un ascendant sur son compagnon qui n'avait guère fréquenté jusqu'alors que des salles de culture physique et des cercles de boxe. Souvent, informé à l'avance des coups durs auxquels il devait participer, ayant compris et admis une fois pour toutes ce que recherchait son ami, Herst lui signalait les points où il serait le mieux posté, persuadé que le rôle du photographe était encore plus utile que le sien pour la cause qu'ils servaient.

Cette recherche des situations périlleuses les fit se rencontrer encore par la suite, les guerres successives les attirant tous deux pour les mêmes raisons qu'autrefois. Martial Gaur n'en avait pas raté une, celle de Corée, puis celle d'Indochine, enfin celle d'Algérie, qui devait mettre un terme à sa carrière. Herst, après une brève incursion dans la vie civile, avait fait l'Indochine et l'Algérie dans un corps de parachutistes. Gaur, qui pratiquait

souvent cette spécialité, plus propre qu'une autre à le projeter un des premiers aux points les plus intéressants, retrouva ainsi son ami de la résistance en pleine bataille, alors qu'il avait fini par obtenir des galons d'adjudant, à force d'héroïsme. Alors, de nouveau, Herst parvint plusieurs fois à lui confier un bon tuyau, qui permettait au photographe de se diriger sans tâtonnements vers un poste clef pour prendre une scène de choix... Brave Herst ! Martial l'aimait vraiment comme un frère. Lui et Tournette étaient restés ses amis les plus fidèles. Mais Tournette était un vieillard aujourd'hui, un vieillard presque aveugle, qui continuait cependant à prendre des vues, sans jamais sortir de chez lui, essayant de créer lui-même par des combinaisons subtiles, les images rares qu'il ne pouvait plus rechercher ailleurs, un peu comme il était réduit à le faire lui-même Martial Gaur.

Il en était arrivé au dernier cliché, celui-là même qu'il avait évoqué cet après-midi devant la starlette, celui qu'il avait pris, perdant son sang, la jambe déchiquetée par les balles. Il n'eut pas le cœur de regarder et ferma l'album d'un geste brusque.

C'est ainsi que Martial Gaur avait traversé un monde en effervescence, jouant dans tous les conflits un rôle singulier, un rôle de témoin impartial, avec le même mépris également réparti à l'égard des croyances, des opinions, des partis, la même indifférence éthique pour les actes vils et les actes méritoires, pour les traits de bravoure et ceux de lâcheté, commençant seulement à être captivé, mais alors au point de se hausser au plus haut degré de l'enthousiasme, lorsque les passions humaines se manifestaient par des images rares, assez pittoresques, suffisamment insolites pour justifier une prise de vue.

Il jeta l'album sur le lit à côté de son appareil et resta longtemps immobile, fixant un point de la cloison qui le séparait de la chambre voisine. Il fut tiré de son rêve par la voix d'Olga, qui lui parvenait étouffée. Il tendit l'oreille, mais aucun mot n'était perceptible. Elle parlait au téléphone et il ne distinguait qu'un murmure confus. Il restait là, toujours indécis, hésitant encore à aller la trouver, quand une impression bizarre lui fit

tendre le cou d'un geste furtif, cligner des yeux, puis froncer le sourcil comme s'il apercevait un spectacle saugrenu.

VII

L'OBJET qui attirait son attention, sur lequel son regard s'était fixé depuis un moment au hasard de sa méditation mélancolique, était si trivial qu'il se reprocha tout d'abord de se laisser distraire par un détail sans aucun doute dépourvu de signification.

C'était un faisceau de fils électriques, émergeant d'un tube en caoutchouc qui traversait la cloison, pour courir le long d'une plinthe et se perdre derrière l'armoire à glace. Il fallait un œil exercé comme le sien, un œil de photographe, professionnellement entraîné à capter en un instant tous les détails d'un décor, pour discerner là un élément insolite. Il était pourtant certain de ne pas se tromper. Il avait trop souvent contemplé ces fils avec réprobation pour faire une erreur, déplorant l'habitude des vieux artisans, qui laissaient apparents ces accessoires peu décoratifs au lieu de les noyer dans la maçonnerie. Il y avait autrefois, trois fils seulement ; son œil avait enregistré l'épaisseur du faisceau. Aujourd'hui, celui-ci était un peu plus volumineux.

Il se leva et s'assit avec peine sur la moquette. Son œil ne l'avait pas trahi : le faisceau comprenait maintenant quatre fils au lieu de trois. Il reconnut facilement le nouveau venu, quoiqu'il fût à peu près de la même teinte que les autres ; mais il n'avait pas la même patine. Il fit le tour de l'armoire, repéra l'endroit où les fils réapparaissaient. En ce point, ils n'étaient plus que trois : les trois anciens.

Le froncement de son sourcil s'accrut. Il revint de l'autre côté du meuble et se mit à plat ventre pour suivre le faisceau de la main. Il ne fut pas long à découvrir l'explication du mystère. Le fil supplémentaire n'allait pas loin. Ses doigts s'immobilisèrent sur un objet de faible dimension qui semblait collé contre la cloison derrière l'armoire. Cela lui parut assez

insolite pour qu'il prît la peine de déplacer celle-ci, en se gardant de faire aucun bruit. L'objet qu'il découvrit alors lui était bien connu, il en avait vu de nombreux échantillons au cours de sa vie aventureuse : c'était un petit microphone, à peine plus gros qu'un dé à coudre.

Son expérience d'une existence mouvementée, peuplée d'aléas et d'événements hors du commun, préservèrent en cette circonstance Martial Gaur d'agir avec précipitation. Il conserva tout son calme et ne se livra à aucune manifestation bruyante devant cette découverte. C'est à peine s'il émit un très léger sifflement. Il se garda bien de toucher à l'appareil. Aussitôt qu'il eut reconnu sa nature, il l'avait dérangée, s'assit de nouveau dans son fauteuil et se mit à réfléchir, à peu près dans la même attitude qu'il avait auparavant, mais agitant des pensées bien différentes.

Le fil venait de la chambre d'Olga. Celle-ci occupait la pièce depuis un mois environ et Gaur était certain qu'il n'était pas là quelques jours plus tôt. On n'avait pas effectué de travaux à cet étage de l'hôtel depuis longtemps. La conclusion s'imposait : c'était elle, c'était Olga qui avait installé le micro, profitant d'un ou deux séjours qu'elle avait faits seule dans sa chambre depuis leur intimité. Elle l'espionnait. Voilà, sans aucun doute, pourquoi elle était si pressée de se jeter à son cou. Voilà l'explication du fameux coup de foudre.

Dans le même temps que son scepticisme naturel triomphait en découvrant un motif intéressé à un acte d'apparence spontanée, il ressentit une légère amertume et souffrit dans son amour-propre. Il avait été près de marcher ; on ne l'y reprendrait plus. Elle s'était donnée à lui pour pouvoir l'épier à son aise. Ce n'était que cela et rien de plus.

Mais son désenchantement fut très vite dissipé par la surexcitation de la nouvelle énigme qui s'imposait maintenant à son esprit et qui enveloppait la conduite de cette fille d'une brume encore plus épaisse qu'avant sa découverte. Pourquoi diable vouloir l'espionner, lui, Martial Gaur, un vieil ours solitaire, qui menait une existence claire comme le jour et qui se désintéressait de tous les problèmes d'actualité ? Cela paraissait encore plus Invraisemblable qu'un coup de foudre.

Le prenait-elle pour un autre ? Le fait maintenant évident qu'elle s'était documentée à son sujet avant de l'aborder infirmait cette hypothèse. L'imaginait-elle possesseur d'un secret important ? Il se jura de résoudre ce problème au plus tôt. En ayant enfin terminé avec ses hésitations, il décida d'aller lui rendre visite sur-le-champ, sans rien laisser percer de sa découverte, bien entendu.

Olga ne mit que quelques secondes à lui ouvrir, mais il remarqua qu'elle s'était enfermée à clef. Elle s'apprêtait certainement à sortir. Elle avait enfilé son manteau et son sac était sur le lit, à côté de ses gants.

Leur étreinte fut un échantillon rare de duplicité. Il éprouvait une sorte de plaisir subtil en mesurant à certains symptômes combien chacun des nerfs et des muscles de sa maîtresse était appliqué à feindre la tendresse. Quant à lui, tandis qu'il pressait son corps contre le sien, couvrant son visage de baisers, avec toutes les marques de la passion la plus ingénue, il l'avait obligée de se reculer un peu pour se rapprocher de la cloison. Puis, comme il l'embrassait dans le cou, son œil attentif cherchait l'issue des fils électriques par-derrière la nuque.

Il ne fut pas long à la découvrir, non loin d'une armoire analogue à celle de sa propre chambre. Il y avait là également quatre fils, il aurait pu le jurer, dont le faisceau disparaissait derrière le meuble. Il éprouva une nouvelle satisfaction en apercevant des traces sur la moquette. Cela lui suffisait ; le fil suspect s'arrêtait certainement derrière l'armoire. Quand elle se mettait à l'écoute, il l'imaginait sans effort sortant le bout libre du fil et le reliant à des écouteurs ou à un appareil d'enregistrement. Il eût donné cher pour fouiller une mallette, paraissant avoir une serrure solide et dont la clef avait été retirée, posée non loin de là sur une table basse. Les traces sur la moquette provenaient sans doute de ce meuble, qui avait été rapproché.

Ces traces étaient fraîches. Il lui vint à l'esprit, tandis qu'il s'emparait de ses lèvres, qu'elle avait sans doute écouté sa conversation avec Herst, mais il n'attacha pour l'instant aucune signification particulière à cette probabilité.

« Vous êtes là depuis longtemps ? Pourquoi ne pas avoir frappé à ma porte ? » demanda-t-il sur un ton de reproche amical.

Ceci était une remarque assez singulière de sa part, étant donné leur convention tacite de ne jamais s'imposer l'un à l'autre ; mais il avait décidé de se montrer particulièrement aimable.

« Il m'avait semblé entendre parler dans votre chambre. J'ai pensé que vous aviez une visite et je ne voulais pas vous déranger. »

Il s'était détaché d'elle et la regardait dans les yeux, les mains posées sur ses épaules, étudiant avec attention ses moindres réflexes ; tout en l'enveloppant de son sourire le plus tendre. Elle soutint son regard et son visage lui renvoya un sourire d'une quantité égale. Il ne put s'empêcher d'admirer son sang-froid : prétendre ne rien avoir entendu dans la chambre voisine aurait pu lui paraître suspect.

« Ce n'était que Herst, un de mes meilleurs amis. Il faudra que je vous le présente un jour... Il exerce une profession assez originale : gorille. Il est attaché à la personne du chef de l'État. »

Une intuition confuse l'avait incité à parler de Herst et de son métier, tout en guettant ses réactions. Elle ne sourcilla pas, mais il lui sembla apercevoir un très léger frémissement de son épaule. Il n'insista pas et changea de sujet.

« Vous sortiez ? Moi qui avais pensé que, peut-être, ce soir... »

Il avait depuis un moment l'impression que sa visite dérangeait les plans d'Olga, qu'elle sortait avec précipitation et, sans qu'il pût expliquer pourquoi, que ce départ était en relation avec la conversation téléphonique dont il avait entendu le murmure.

« J'avais pensé que nous pourrions dîner ensemble, ce soir..., à moins que vous ne soyez engagée ailleurs, bien entendu. »

Il faisait cette proposition avec la vague idée de l'embarrasser, tant s'affirmait sa conviction qu'elle se rendait à un rendez-vous urgent. Il lui sembla un instant qu'il avait réussi. Une ombre de contrariété passa sur le visage d'Olga et ses yeux se détournèrent.

« Si j'avais su... mais, écoutez... »

Elle s'était reprise aussitôt. Il ne s'était pas trompé en lui attribuant une maîtrise peu commune. « J'allais retrouver une camarade de ma boutique, qui vient justement de me téléphoner. » Ceci était un mensonge flagrant. Il éprouva une intense satisfaction à constater qu'elle n'était pas impeccable, malgré son habileté, à cause même de sa subtilité qui la poussait à mentionner la première cette conversation téléphonique, dont il pouvait avoir perçu l'écho. Mais elle avait parlé trop vite. Ce n'était pas de l'extérieur qu'on avait appelé. La sonnerie était parfaitement audible d'une chambre à l'autre et il était sûr de ne pas l'avoir entendue. C'était une bévue de sa part, qu'il était trop bon observateur pour laisser passer. Il marquait une touche dans cette sorte d'escrime qu'ils inauguraient ce soir. C'était elle qui avait appelé, croyant sans doute Martial sorti avec Herst. Ce mensonge le confirma dans l'idée que cette communication était louche.

« Je comprends fort bien, dit-il assez hypocritement. Si vous avez promis...

— Mais je ne tiens pas du tout à aller voir cette amie. Donnez-moi un instant et je me décommande... Si, si, je vous assure que j'ai très envie d'être avec vous ce soir.

— Dans ce cas... »

Elle l'embrassa de nouveau et se dirigea vers le téléphone, hésitant un peu comme il était encore sur le pas de la porte. Il fut tenté de rester là pour l'embarrasser, mais cette attitude risquait d'éveiller ses soupçons, ce qu'il désirait éviter par-dessus tout. De plus, cela ne servirait à rien. Il la devinait assez adroite pour trouver une échappatoire et éluder cette conversation en sa présence. « Je vous attends au bar. » Il s'éloigna dans le couloir. Une ombre apparut sur le mur, en face de la chambre restée ouverte : elle s'assurait qu'il prenait bien l'ascenseur. Il ne tenta pas de l'épier, mais, parvenu au rez-de-chaussée, se dirigea le plus rapidement possible vers le réduit où siégeait la standardiste, une vieille amie à lui, qu'il connaissait depuis plus de vingt ans, depuis l'époque où il avait commencé à séjourner dans cet hôtel entre deux voyages. Elle était alors femme de chambre. Depuis, percluse de

rhumatismes, ce poste de téléphoniste lui permettait de continuer à gagner sa vie.

Gaur lui avait rendu plusieurs services, lui prêtant de l'argent dans les moments difficiles et prenant gratuitement des photos avantageuses d'une de ses nièces qui voulait faire une carrière dans le cinéma. Il pouvait être capable de gestes charitables quand le métier n'était pas en cause. Elle ne pouvait rien lui refuser.

« Passe-moi le casque. Oui, la chambre 23. Je veux écouter ce qu'elle raconte.

— Qu'est-ce que ça peut te fiche ? Tu es jaloux ? Ce n'est pourtant pas ton genre. »

Sa liaison était connue de tout le personnel de l'hôtel. Devant son insistance, elle eut un geste réprobateur, puis haussa les épaules, lui montra le casque et détourna les yeux.

« Fais ce que tu voudras. Moi, je ne vois rien. »

Avant de saisir le sens des paroles, Gaur eut un sursaut d'étonnement. La voix de l'homme qui parlait à Olga lui était familière. Il était sûr de l'avoir entendue dans un passé très proche. Ce fut sa première impression mais il hésitait encore à assigner un nom au mystérieux correspondant, tant cela lui paraissait burlesque. La voix était impérieuse avec des accents grinçants désagréables.

« ... Donc, vous ne pouvez pas me rencontrer ce soir. Bien. Je vous laisse libre d'agir pour le mieux. »

Martial sursauta encore et la vieille standardiste lui lança un coup d'œil inquiet. Le nom du correspondant s'imposait à chaque nouvelle parole.

Olga parla à son tour, « Je n'ai pas cru devoir refuser son invitation. Il faut le *mettre* en confiance. Et puis, j'apprendrai peut-être d'autres détails, qui m'ont échappé ce soir. Je n'ai pas pu tout entendre. »

La voix masculine la coupa avec brusquerie...

« Inutile de reparler de cela maintenant. Vous m'avez dit l'essentiel tout à l'heure. Je vous répète que je ne fais pas d'objections. C'est à vous de prendre vos responsabilités. »

C'était Verveuil ! Il n'y avait plus de doute possible, Martial reconnaissait non seulement voix, mais le style ampoulé.

« Donc, à demain », continua Verveuil. « En attendant, je vais prendre quelques dispositions. Demain, une heure, sur un banc du Luxembourg, côté rue Guynemer, après le croquet.

— D'accord. »

L'entretien était terminé. Martial Gaur reposa le casque et gagna rapidement le bar, après avoir donné une tape amicale à la téléphoniste en guise de remerciement. Il s'assit sur un tabouret, l'air absent, sans même remarquer le salut du barman.

Que diable signifiait ceci ? Dans quelle aventure rocambolesque était-il donc engagé ? Cela avait toute l'allure d'une conspiration. Pour quelle entreprise ténébreuse Olga était-elle associée à Verveuil ? C'était celui-ci, sans aucun doute, qui avait lancé la jeune fille sur ses traces ; beaucoup de détails lui revenaient en mémoire qui confirmaient tous cette opinion : sa rencontre prétendue fortuite avec cet imbécile quelque deux mois auparavant, son insistance à savoir son adresse, à connaître son genre de vie et à renouer des relations. C'était un peu plus tard qu'Olga s'était installée à l'hôtel, probablement parce que Verveuil avait compris qu'il n'entrerait jamais dans le cercle de ses familiers, avec la mission évidente de pénétrer dans son intimité, de l'espionner, d'écouter ses conversations avec ses amis, avec... Avec Herst, surtout. Cela devenait de plus en plus clair. La conversation à laquelle elle faisait allusion au téléphone était certainement celle qu'il venait d'avoir avec le gorille.

C'était pour en rendre compte à son complice, à son chef plus probablement, qu'elle l'avait appelé aussitôt après, lui fixant un rendez-vous pour le soir même. Qu'avaient-ils donc dit de si important ? Herst n'avait cessé de s'étendre sur ses soucis professionnels, sur l'alarme que lui causaient les apparitions en public du chef de l'État, et surtout la cérémonie du mariage pour la semaine prochaine. Bon Dieu !...

Il en était là de ses réflexions et de ses déductions quand Olga apparut sur le seuil du bar. Il se leva pour l'accueillir et la regarda s'approcher de lui. Ses lèvres minces, à la courbure à peine perceptible, étaient adoucies par un sourire tendre, son

visage embelli par l'éclat inaccoutumé que prenaient parfois ses yeux sombres, dans lesquels il put lire seulement le plaisir qu'elle se promettait de passer une soirée avec son amant.

VIII

ASSISE sur un banc du Luxembourg, près d'une des pelouses réservées aux amateurs de calme le long de la rue Guynemer, Olga Poulain grignotait un sandwich, émiettant de temps en temps quelques bribes de pain pour les moineaux qui voletaient autour d'elle. Il n'y avait que peu de promeneurs à cette heure. Les bancs proches du sien étaient inoccupés. Les quelques habitués de ce havre conservaient entre eux des distances raisonnables, comme respectueux d'une convention tacite.

Cette atmosphère de paix n'empêcha pas Verveuil de lancer des regards soupçonneux autour de lui et de faire deux fois le tour de la pelouse, avec une nonchalance affectée, avant de venir s'asseoir à côté d'elle. Elle feignit de ne lui accorder aucune attention pendant son manège, s'appliquant à observer des consignes reçues de lui, même si la puérilité de celles-ci lui paraissait évidente. Olga n'éprouvait aucune considération pour Verveuil, qu'elle jugeait à sa juste valeur, mais le fanatisme de cet imbécile servait ses desseins. Ils n'avaient en fait qu'un sentiment en commun, une haine farouche envers le même personnage. La source de cette haine était très différente pour chacun d'eux, mais celle-ci suffisait à les associer pour une action commune.

Elle se força à ne pas tourner son regard vers Verveuil quand il s'assit et à conserver toute sa patience pour jouer la comédie qu'il lui imposait à chacun de ses rendez-vous. Il commença par cligner de l'œil trois ou quatre fois, puis risqua quelques remarques banales sur le temps, auxquelles elle ne répondit pas tout d'abord, ne le faisant que sur son insistance et avec une froide réserve, comme une femme abordée par un inconnu. Ce ne fut qu'après plusieurs minutes de ce manège quelle parut s'amadouer. Alors, il se rapprocha un peu d'elle et ils engagèrent

une conversation à mi-voix, sans qu'il cessât de surveiller les alentours.

« Donc, Herst est venu hier soir. Il a été question de la cérémonie et vous avez pu entendre une partie de leur conversation.

— J'ai presque tout entendu.

— Racontez. L'essentiel d'abord. »

Elle rapporta l'entretien entre les deux amis, insistant sur l'essentiel, comme il le désirait, qui était pour eux la cérémonie du mariage présidentiel, les mesures de sécurité et les confidences inquiètes du gorille.

« Ce ne peut être plus clair. Malarche veut se montrer à découvert. Il posera pour les photographes à la sortie de l'église, au premier rang du cortège. Cela durera plusieurs minutes et les gardes du corps devront se tenir éloignés pendant tout ce temps. Une cible immanquable, de l'aveu même de Herst. D'autre part, il y a beaucoup de flottement parmi les responsables de la sécurité, qui ne sont pas d'accord sur les mesures à prendre. Nous ne retrouverons jamais une occasion pareille. »

Verveuil écoutait, l'air important, le sourcil autoritaire.

« Cela semble se présenter assez favorablement, dit-il enfin. Mais Herst a-t-il tout de même donné quelques précisions sur ces mesures ?

— Oui. Seront étroitement surveillées toutes les maisons qui sont situées sur la place même de l'église et à l'entrée de l'avenue qui lui fait face. Pour les autres rues rayonnantes, ils ne s'occuperont que des façades offrant une vue sur le parvis. Aucune n'est dans ce cas dans la rue qui nous intéresse. Elle sera complètement négligée. On n'y peut voir l'église d'aucune fenêtre.

— Mais on la voit très bien de l'échafaudage, » murmura Verveuil en baissant encore la voix, et après s'être assuré une fois de plus que personne ne pouvait les entendre. « Je l'ai vérifié moi-même, hier encore.

— On la voit de l'échafaudage et c'est notre chance. Mais aucun policier n'est capable de songer à cela.

— C'est votre opinion.

— C'est mon opinion, et n'oubliez pas que j'ai connu des policiers dans ma vie, dit-elle d'une voix dure. Ils sont tous les mêmes : des brutes et des imbéciles, qui appliquent des consignes sans réfléchir... D'ailleurs, continua-t-elle en changeant de ton, le plan définitif a dû être mis au point hier soir, au cours d'une conférence. Je le connaîtrai, sinon par l'écoute, du moins par Gaur lui-même, pour qui Herst n'a pas de secret et qui devient de plus en plus familier avec moi. Il m'a répété hier soir tout ce qui avait été dit au cours de leur entretien et m'a même donné d'autres détails qui m'avaient échappé. C'est un sujet de conversation qui semble le divertir et il n'y a qu'à le laisser aller. »

« La garce ! » murmura Martial Gaur entre ses dents.

Assis sur un tabouret, dans une camionnette hermétiquement close à l'exception d'une très petite ouverture, garée dans la rue Guynemer le long du jardin, Gaur appliquait son œil depuis un quart d'heure à la lunette d'un étrange instrument, braquée par ses soins sur le banc occupé par les deux complices. La camionnette lui avait été prêtée par un ami, technicien de la télévision. Elle servait en général à tourner des scènes pour la « caméra invisible » et ce n'était pas la première fois que Gaur l'empruntait. Il l'avait utilisée pour prendre certaines photos, alors qu'il désirait passer inaperçu. Mais ce n'était pas une caméra que dissimulait aujourd'hui le véhicule, c'était un appareil aussi indiscret, mais beaucoup moins courant. Il se présentait sous la forme d'une botte parallélépipédique, de la dimension d'une machine à écrire ordinaire, portant à l'avant une sorte d'entonnoir, lui-même surmonté par la lunette de visée. L'entonnoir n'était autre que le pavillon d'un microphone extrêmement sensible, appelé par certains spécialistes « ultra-directionnel ». La boîte renfermait un amplificateur puissant. La lunette servait à placer avec précision le pavillon en direction de la bouche dont on désirait écouter les paroles.

Cet instrument n'était guère utilisé que dans les milieux de la police et des services secrets, mais le vieux Tournette en possédait un échantillon, acquis sans regarder à la dépense assez lourde, possédé par sa manie de collectionneur qui

devenait une véritable frénésie avec l'âge et qui s'étendait à tous les appareils comportant un système optique quelconque, même sans rapport avec la photographie. Il l'avait prêté ce matin à Martial, se contentant de la vague explication que celui-ci lui donnait distraitemment, à savoir le micro « ultra-directionnel » lui serait précieux pour obtenir des renseignements en vue d'un cliché sensationnel. Le vieillard ne pouvait résister à un argument de ce genre, Gaur le savait bien. Il lui avait confié sa pièce de musée, après lui en avoir expliqué le mode d'emploi, qui était simple, avec une foule de détails théoriques sur le fonctionnement, dont Martial n'avait que faire.

Ce qui l'intéressait, c'est qu'une bonne écoute était garantie jusqu'à deux cents mètres, en principe. Dans la pratique, il était plus sûr de ne pas dépasser la moitié de cette distance. C'était le cas ici, et il ne perdait pas une parole des conspirateurs, malgré leur soin de ne pas élever la voix.

« La garce, répéta-t-il ! Et naïve, avec cela. Elle me prend pour un idiot. »

La veille au soir, pendant le dîner, il avait en effet rapporté son entretien avec Herst, sans omettre aucun détail, mais ce n'était certes pas ingénuité de sa part. Tandis qu'il discourait ainsi avec complaisance, il s'attachait à épier les indices de son attention et de son désir d'en apprendre davantage, désir qu'elle dissimulait de son mieux sous une apparente indifférence, en évitant de poser des questions. Toutes les plaisanteries qu'il faisait sur le métier de son ami et sur sa présente inquiétude n'étaient que des ballons d'essai pour tenter de surprendre du coin de l'œil ses réactions à elle.

Elle était bonne comédienne, sans doute, mais encore une fois, trop parfaite. N'importe quelle femme aurait eu sa curiosité piquée par ces révélations et demandé à chaque instant d'autres détails. Une discrétion aussi exemplaire était à ses yeux une preuve d'un intérêt particulier.

« C'est décidé, dit brusquement Verveuil avec un grand geste. Ce sera pour samedi prochain, pendant la pose devant l'église. Dans huit jours, la France sera délivrée de ce misérable. » Gaur perçut une nuance d'inquiétude dans le regard et dans la voix d'Olga.

« Vous êtes sûr de ne pas le rater ? » Verveuil prit un de ses airs supérieurs et eut un petit rire de satisfaction. « Ma chère enfant, n'oubliez pas que j'ai été considéré pendant longtemps comme un tireur d'élite et sachez que je n'ai rien perdu de ma forme. Je m'entraîne chaque semaine. Avec une lunette de visée, je ne manquerais pas une orange à cent mètres et il y en a à peine quatre-vingts de notre échafaudage au parvis de l'église. »

« Les salauds ! » murmura Martial Gaur, les doigts crispés sur son instrument.

Le ton de cette remarque ne trahissait d'ailleurs que peu d'indignation. Il était, en effet, frappé de stupéfaction. L'étonnement de découvrir un complot aussi précis dont il n'avait eu qu'un vague soupçon jusqu'alors, l'emportait sur tout autre sentiment.

« Ce sera pour samedi, répéta Verveuil avec conviction, à moins que d'autres renseignements ne nous obligent à remettre l'opération... Vous êtes décidée à m'aider jusqu'au bout ?

— Jusqu'au bout.

— Les ouvriers qui font le ravalement de la façade ne travailleront pas ce jour-là, Malarche ayant exigé un jour de congé dans toutes les entreprises. Le propriétaire de la maison me l'a d'ailleurs confirmé. Ils quitteront la place, la veille, à six heures. C'est ce soir-là que vous devrez apporter vous-même le fusil. Une femme attire moins l'attention. Démonté, il ne tient pas beaucoup de place et j'ai prévu un emballage qui passe inaperçu, n'ayez pas peur.

— Je n'ai pas peur.

— Bien. J'ai étudié avec soin mon itinéraire de retraite. Après l'opération, vous m'attendrez avec la voiture, assez loin de l'église à l'endroit que je vous indiquerai.

— Vous serez seul ? Je veux dire, il n'y aura pas d'autre tireur ? »

Verveuil prit son air autoritaire de grand chef.

« Ma chère amie, je vous ai déjà dit de ne pas vous préoccuper de mon action personnelle. Suivez seulement mes instructions et tout ira bien... Oui, je serai seul, si vous tenez à le savoir, ajouta-t-il en se ravisant. Le comité m'a donné carte

blanche et, moins il y a de monde dans une opération de ce genre, mieux cela vaut. En fait, en ce qui concerne l'exécution elle-même, nous ne sommes que deux, vous et moi, à connaître tous les détails. Le propriétaire de la maison n'est que très vaguement au courant qu'il se prépare quelque chose et, d'ailleurs, le comité l'envoie à l'étranger. Il doit partir ce soir-même... S'il y a une fuite, elle ne pourra donc provenir que de vous, ou de moi, ajouta-t-il en la regardant avec sévérité.

— Vous savez bien que vous pouvez être sûr de moi, répondit-elle avec une nuance de mépris.

— Je le crois... Inutile de nous revoir trop souvent d'ici samedi. Téléphonez-moi au numéro habituel seulement si vous apprenez quelque chose de nouveau. De mon côté, je vous ferai connaître bientôt mes dernières instructions. »

L'entretien était terminé. Suivant la routine habituelle, Olga se leva avec un geste offusqué comme si elle désirait se débarrasser d'un importun, et s'éloigna d'un pas rapide. Verveuil attendit quelques instants, l'air penaud, puis partit à son tour dans une autre direction. Dans la camionnette, Martial Gaur rangea avec soin le précieux appareil dans son étui et passa à la place du conducteur, non sans avoir à effectuer une gymnastique pénible pour lui.

Il roulait lentement. Sa jambe le gênait pour conduire ce véhicule qui n'était pas spécialement agencé pour lui, mais il n'y prenait garde, tant il était absorbé par la pensée du complot qu'il venait de découvrir et auquel il se trouvait mêlé d'une manière imprévue.

« Les salauds ! » murmura-t-il encore.

Il répéta plusieurs fois cette injure à mi-voix et une certaine indignation perçait maintenant dans son accent, mais il ne savait pas très bien lui-même s'il en voulait aux conspirateurs à cause de leur tentative criminelle, ou bien parce qu'ils se servaient de lui comme d'un pantin pour obtenir des renseignements.

« Ce n'est pas tout ça, maugréa-t-il encore, il faut que je prévienne les autorités. »

Il marqua un assez long temps de réflexion, comme s'il envisageait tous les aspects de cette perspective, puis soliloqua de nouveau.

« Je vais tout raconter à Herst. C'est le plus simple. Il est mieux placé que quiconque pour agir. »

Il se trouvait alors non loin du domicile de Herst, qui habitait lui aussi dans le voisinage du Luxembourg. Il hésita un instant à s'arrêter et à alerter son ami sans plus tarder.

Il ne le fit pas cependant. Il éprouvait l'envie étrange de ruminer encore tout seul les éléments de cette affaire. Il continua de rouler, sans but apparent, plongé dans une profonde méditation.

Il ne s'aperçut qu'au bout d'un long moment que l'itinéraire suivi par lui le menait tout droit vers la place de l'église où devait être célébré le mariage présidentiel. Il ne modifia pas sa route quand il en prit conscience. Un instinct confus lui suggérait d'avoir une vision nette de ce lieu avant de se fixer une ligne de conduite.

IX

IL ne put garer son véhicule qu'assez loin de la place et gagna celle-ci à pied. Il y arriva en transpiration, traînant la jambe, et s'aperçut seulement alors qu'il avait marché beaucoup plus vite qu'il n'était raisonnable pour lui, sans qu'aucun motif apparent justifiât cette hâte.

Il s'assit à la terrasse d'un café juste en face de l'église, commanda une consommation qu'il ne toucha pas et resta un long moment comme en contemplation, le regard tantôt balayant l'étendue de la place, tantôt fixe sur un point précis du parvis. Il obéissait là à un réflexe professionnel.

C'est une vision d'ensemble que doit chercher tout d'abord à obtenir le photographe dans l'exercice de son métier. Mais ce point de vue général ne l'empêchait pas d'accorder d'instinct beaucoup d'attention à certains détails, dont l'importance ne peut être négligée par un opérateur consciencieux. Aussi ne manqua-t-il pas d'évaluer ici l'éclat de la lumière, de repérer la position du soleil et de spéculer sur celle qu'il occuperait à l'heure de la cérémonie.

Après avoir effectué presque à son insu ces opérations de routine, il eut un geste et une moue qui paraissaient signifier : à la rigueur cela serait acceptable.

Il laissa son verre plein, quitta le café et entreprit de faire à pas lents le tour de la place, cherchant des yeux la petite rue dont avaient parlé Verveuil et Olga. Il ne fut pas long à la découvrir ; elle débouchait non loin de la terrasse où il s'était assis. Il s'y engagea, s'arrêtant souvent pour se retourner et regarder derrière lui. Un côté de la rue était occupé par un mur uni, sans ouvertures. Quant à l'autre, en effet, à cause de l'obliquité de la voie, aucune fenêtre n'offrait de vue sur l'église... Aucune fenêtre, mais le cas était différent pour l'échafaudage de ravalement dont il avait été question et qu'il

aperçut bientôt. Celui-ci formait un relief assez prononcé par rapport à la ligne des façades. De là, on devait apercevoir le parvis.

Martial Gaur ressentit une vive satisfaction à constater par lui-même que les conspirateurs n'avaient pas menti, que le complot était une réalité et non pas un rêve, un tour de son imagination, comme il se le demandait encore avec inquiétude un moment auparavant.

Des ouvriers travaillaient sur l'échafaudage et l'ensemble était recouvert d'une bâche pour contenir la poussière. Une excellente cachette pour permettre à un tireur d'accomplir son forfait, songea-t-il. Était-il possible que la police ne prit pas garde à cette maison ? Après quelques instants de réflexion, Martial Gaur conclut que c'était bien possible en effet, sinon certain comme le prétendait Olga. Le plan de Verveuil semblait assez bon. Un réflexe bizarre l'incita à spéculer sur ses chances de réussite, le visage crispé par l'attention, comme si cet élément était pour lui d'un intérêt capital.

Il mesura de l'œil la distance qui séparait la maison du parvis et l'évalua à une centaine de mètres. Verveuil avait dit quatre-vingts. Possible ; sa propre estimation était tout de même un peu plus forte. Verveuil était bon tireur, c'est vrai, Gaur ne l'ignorait pas, mais peut-être pas aussi habile qu'il le prétendait. De toute façon, même un tireur d'élite ne pouvait être absolument sûr de son coup, à cette distance, compte tenu de l'émotion inévitable en la circonstance.

Il n'avait plus rien à voir dans cette rue et jugea inutile de traîner plus longtemps autour de l'échafaudage, dans les environs duquel il était fort possible que Verveuil vint rôder, pour mieux étudier le terrain. Il retourna songeur vers la place et l'examina d'un œil nouveau, avec une attention beaucoup plus aiguë que tout à l'heure, le sourcil froncé, l'esprit tendu dans son effort pour composer le tableau quelle présenterait quelques jours plus tard, au moment de la sortie du cortège. C'est encore un réflexe puissant de photographe que de chercher à créer dans sa tête une image aussi exacte que possible du sujet final.

Son visage se rembrunit justement dans la mesure où le tableau se précisait. La scène qui lui apparaissait maintenant avec toutes ses formes et toutes ses couleurs présentait un aspect très différent de celui qu'offrait aujourd'hui cette place relativement calme, un aspect assez rébarbatif à ses yeux pour crispier ses traits en une grimace douloureuse. Ce qu'il voyait, avec une intensité singulière c'était la foule, l'abominable cohue qui ne manquerait pas d'accourir pour assister à un événement aussi spectaculaire que ce mariage. Des milliers, des dizaines de milliers de Parisiens seraient là, agités de remous, s'écrasant les uns les autres, difficilement contenus par des cordons de police.

Il chercha, avec une angoisse visible, à se situer lui-même au sein de ce tumulte. Hélas ! Il savait bien que c'était une tentative insensée. Son infirmité lui interdisait ces fantaisies. Toutes ses expériences récentes de la foule lui revinrent en mémoire pour lui représenter la folie de sa présence parmi ces tourbillons. Son regard douloureux parcourut encore l'étendue de la place, à la recherche fébrile d'un coin où il pourrait trouver un abri, d'un point où il aurait une vue sur le parvis sans courir le risque d'être renversé et foulé aux pieds. Il n'en découvrit aucun.

Il serra les poings en apercevant alors les rangs serrés de ses confrères, massés en première ligne. Bousculés comme les autres assistants, mais habitués à ces remous, entraînés à leur céder sans que leur œil quittât l'objectif, alertes comme il l'était autrefois, ils parvenaient toujours à prendre une vue entre deux cahots. Les publications du monde entier auraient envoyé là leurs meilleurs spécialistes, tous experts à saisir au vol l'élément insolite. C'est sur cet élément, celui que personne n'attendait, que se concentra maintenant son esprit. Il connaissait trop bien les réflexes et le sens de l'à-propos des reporters photographes pour ignorer que des dizaines de caméras mitrailleraient le président comme un écho presque instantané du premier coup de feu, encore et encore, plusieurs fois en quelques secondes. L'attentat ne donnerait pas matière à un document exceptionnel, mais à des centaines de clichés, tous plus ou moins semblables parmi lesquels les magazines n'auraient qu'à faire leur choix. Quant à lui, Martial Gaur, il n'aurait même pas

la possibilité de prendre un des éléments de cette série, banale au demeurant par son abondance.

Il n'avait rien à faire ici. Il déplora un instant l'instinct qui l'avait poussé à venir explorer ce lieu. À la réflexion, tout de même, il ne regretta plus cette initiative, puisque, parvenu à une conclusion, il sentait se dissiper le trouble qui l'étreignait depuis sa découverte du complot.

Il secoua la tête avec énergie, comme pour chasser de dernières réticences et s'entendit murmurer à mi-voix :

« Je n'ai que trop tardé. Il est temps d'alerter la police. Il faut dénoncer sur-le-champ un dessein aussi abominable. »

X

IL allait s'éloigner de la place pour retrouver sa camionnette, quand il eut la surprise d'apercevoir la silhouette de Herst, immobile, près du parvis de l'église. À la réflexion, cette présence lui parut moins étonnante. Le garde du corps était sans doute venu inspecter le terrain, lui aussi, et repérer le point où il se placerait avec ses hommes, pour exercer une surveillance aussi efficace que possible, tout en respectant la volonté du chef de l'État.

Herst ne l'avait pas vu. Paradoxalement, le premier réflexe de Martial fut de tourner les talons. Cependant, frappé par l'absurdité de cette attitude alors qu'il était décidé, une minute auparavant, à se rendre chez son ami pour lui faire part de sa découverte, il resta sur place, sans pouvoir cependant se résoudre à l'aborder.

Il ne marcha enfin vers lui qu'après une longue minute de profonde réflexion, période pendant laquelle un plan de manœuvre s'échafauda de lui-même dans son esprit, un plan satisfaisant à la fois sa volonté d'empêcher cet attentat absurde et son désir de ne pas bouleverser par une action intempestive les voies du destin. C'était un désir confus, qui prenait sa source dans des régions obscures de son univers mental, rattaché simplement peut-être à son principe d'impartialité et auquel il eût été incapable, à ce stade de l'affaire, de trouver un motif rationnel.

Quoi qu'il en fût, un demi-sourire éclaira son visage quand les lignes du plan lui apparurent avec assez de netteté et c'est avec une parfaite maîtrise qu'il aborda son ami.

« Que diable fais-tu ici ? » demanda Herst.

D'une manière assez hypocrite, Martial Gaur dissimula sous son air le plus malheureux le contentement qu'il éprouvait en

cet instant à donner une impulsion personnelle aux événements.

« Oui, tu peux le dire. Que diable suis-je venu faire ici ? Ce travail n'est plus dans mes cordes. »

Herst le regarda, apitoyé.

« Je comprends. Tu étais venu voir s'il y avait une possibilité pour toi de prendre une photo de la cérémonie... un coin tranquille...

N'aie pas peur de le dire : un coin où je ne risque pas de me faire écraser et de perdre la jambe qui me reste. Mais j'y renonce. Je n'essaierai même pas.

— Tu pourrais peut-être te faire inviter à un de ces balcons. »

Gaur secoua la tête avec toute l'apparence d'une amère mélancolie.

« Tu sais bien qu'il y aura autant de bousculade sur les balcons que sur la place. Je te répète que je ne viendrai pas. Un invalide, voilà ce que je suis. Je me consolerais avec mes pin-up, comme d'habitude. »

Herst, qui était sensible, le plaignait en ce moment de toute son âme, mais, le connaissant, se gardait de manifester trop de pitié. Il resta coi, ne sachant qu'ajouter sans affliger davantage son ami. Martial Gaur profita de son silence et reprit, en le guettant du coin de l'œil, avec l'expression du pêcheur qui lance sa mouche sur une truite, « Pardonne-moi mon humeur morose, mais j'enrage parfois quand je constate combien je suis diminué... Figure-toi que j'avais tout de même déniché un coin, un peu éloigné certes, mais où j'aurais été à l'abri de la foule. Il est probable que personne n'y pensera. Seulement, voilà ! Il faudrait encore être valide pour atteindre ce perchoir, pouvoir escalader. Et cela aussi m'est interdit.

— Un perchoir isolé auquel personne ne songera ? fit Herst changeant aussitôt de visage. Où as-tu découvert ça ici ?

— Ça t'intéresse ?

— Si ça m'intéresse ! Tu plaisantes ?

— C'est vrai. J'oublie toujours tes soucis professionnels et je ne pensais certes pas à la sécurité. Remarque que c'est sans doute sans importance, mais si tu tiens à vérifier toi-même,

allons dans cette rue... Ou plutôt, c'est inutile. On doit très bien voir d'ici le coin en question. Regarde. »

Il entraîna son ami sur le parvis de l'église et le fit placer au centre, à l'endroit même où se trouverait le président.

« Là-bas.

— Bon Dieu ! s'écria Herst avec une sorte de rugissement. Mais tu as raison. »

Il avait aperçu le bord de l'échafaudage, recouvert d'une bâche, parfaitement visible de l'endroit où il était planté.

« Et cela n'a attiré l'attention de personne ! gémit-il. Les inspecteurs ont conclu qu'il n'y avait rien à redouter dans cette rue.

— Les choses les plus évidentes nous échappent parfois, murmura Martial. Je l'ai remarqué bien souvent. »

Et il ajouta sur un ton de complète indifférence, « Tu crois qu'il y a lieu de faire surveiller cette maison ?

— Je te fous mon billet qu'elle va être surveillée, hurla le gorille, sortant un carnet de sa poche et se mettant à prendre des notes d'une main fiévreuse... Mon vieux, je te dois une fière chandelle.

— Bien content si cela peut te rendre service, dit Gaur sur le même ton.

— Je te revaudrai ça... si, si, je te le promets. Une occasion de prendre un cliché hors de l'ordinaire de notre cher président, si c'est cela qui t'intéresse. Toi, tout seul, là !

— Vraiment, fit Martial, attentif.

— Et peut-être plus tôt que tu ne le crois. Je t'en reparlerai... Quand je pense que n'importe qui aurait pu grimper là-haut et se cacher sans que nous nous en avisions. Ce perchoir nous avait échappé à tous.

— C'est mon entraînement professionnel, dit Martial Gaur avec un petit rire modeste.

— Un photographe doit tout voir. J'ai encore l'œil assez bon, si la jambe est mauvaise. »

Il se détourna pour dissimuler sa satisfaction, tandis que l'autre continuait de prendre des notes. Il avait donné un début d'impulsion à un certain train d'événements, sans savoir encore d'une manière précise où cela le mènerait. Mais ceci n'était

qu'un premier pas. Il devait en accomplir un deuxième pour entretenir l'élan et il n'avait pas de temps à perdre. Une enquête allait être sans doute ordonnée et la maison serait soumise à une surveillance stricte dès le lendemain.

« À propos, dit-il à Herst, je te demande de m'excuser pour ce soir, mais à mon tour, je ne suis pas libre pour dîner. Un travail urgent. »

Il lui fallait, ce soir même, avoir un entretien avec Olga, pour retenir les événements dans les limites que son esprit subtil avait fixées à titre temporaire.

XI

ASSIS à côté d'Olga dans un restaurant peu fréquenté de Montparnasse, Gaur admirait plus que jamais le sang-froid de son amie. Elle accueillait des renseignements qui devaient déclencher une tempête dans son esprit, sans paraître y attacher plus d'importance qu'à un banal fait divers. Il était d'ailleurs aussi satisfait de sa propre maîtrise et du naturel avec lequel il l'avait aidée à aiguiller la conversation sur le sujet qui leur tenait à cœur à tous deux. Ils étaient aussi bons comédiens l'un que l'autre. Leur dialogue s'apparentait à une escrime subtile et touchait parfois au grand art. C'était lui, toutefois, qui dirigeait le jeu.

La comédie avait commencé vers sept heures lorsque, ayant frappé à sa porte, il lui demanda d'un air enjoué et presque timide si elle ne serait pas encore libre pour dîner avec lui ce soir-là.

« Tu commences à me faire perdre mes habitudes de vieux célibataire », lui dit-il avec une tendresse bourrue.

Il s'était mis à la tutoyer la veille, avec des hésitations, se reprenant parfois, jouant le rôle d'un ours qui s'apprivoise peu à peu à son insu et même contre son gré et qui se sent troublé de constater qu'il est plus épris qu'il ne le désirerait.

« Chéri, je crois que moi aussi... »

Bravo ! Elle avait d'excellentes répliques. L'élan qui la jeta dans ses bras était un modèle de spontanéité.

« Tu es libre ? »

— Pour toi, bien sûr. Même si je ne l'étal pas, je m'arrangerais. » Il la regarda avec ravissement.

« Chérie !... Mais tu ne m'en voudras pas si je suis obligé de te quitter assez tôt. J'ai une réunion de mon syndicat à dix heures, à laquelle je dois assister.

— Je me ferai une raison... Mais ne m'avais-tu pas dit hier que tu dînais avec ton ami Herst ? »

Elle avait bonne mémoire quand il s'agissait de Herst. Il ne manqua pas de saisir cette occasion pour lancer un avertissement préalable.

« Je l'ai rencontré cet après-midi et je me suis décommandé. J'avais trop envie de te revoir... Lui-même, d'ailleurs, est très occupé en ce moment. Il n'a plus une minute à lui. Figure-toi qu'il s'est brusquement aperçu que le plan de sécurité pour le mariage présentait d'affreuses lacunes. Le pauvre vieux ! Je suis sûr qu'il n'en dormira pas cette nuit. Je te raconterai tout cela : c'est tordant. »

L'ayant ainsi mise en appétit, il l'admira encore de ne réagir que par une légère palpitation des cils. Elle s'abstint de poser des questions et il n'insista pas pour l'instant.

« Tu me donnes une demi-heure pour me raser et me changer ?

— Une demi-heure. Pas une minute de plus et je viens te chercher. »

Rentré chez lui, il avait ouvert en grand les robinets de sa baignoire et poussé avec fracas la porte de sa salle de bain, demeurant à écouter en silence dans sa chambre. Il n'eut pas longtemps à attendre. Le murmure qu'il entendit bientôt ne le surprit pas. Elle téléphonait, elle alertait Verveuil. Sans distinguer ses paroles, il savait qu'elle lui fixait un rendez-vous pour le soir même. Ce n'était pas dans un autre dessein qu'il avait pris soin de la prévenir de l'obligation où il serait de la quitter après le dîner.

« Figure-toi que ce malheureux Herst... »

Après qu'il eut commandé le repas avec un soin inaccoutumé, ils n'avaient échangé que des banalités pendant un assez long moment. Il se demandait avec curiosité si elle parviendrait d'elle-même à amener la conversation sur le sujet brûlant, ou bien s'il serait obligé de le faire. Ce fut elle qui ouvrit le feu, avec une adresse qu'il apprécia encore.

Elle posa sa main sur la sienne, lui décocha un regard débordant de tendresse et lui dit d'un air pénétré :

« Il faut que je te l'avoue. Tu ne peux savoir le plaisir que tu m'as fait en préférant ce soir ma compagnie à celle de ton ami. Mais es-tu sûr au moins de ne pas l'avoir vexé ? Je ne veux à aucun prix être une cause de froissement entre vous. »

Ce n'était pas mal du tout. Il éprouva pour elle en cet instant un penchant presque sincère et décida de l'aider aussitôt.

« Chérie, je t'assure que je n'aurais pas hésité à le contrarier pour me rendre libre, mais je te répète que je n'ai pas eu à le faire. Il est surchargé de travail et n'a plus le temps de manger. Imagine-toi... »

Le biais était trouvé. Il n'avait plus qu'à se laisser aller le long de cette voie.

« J'ai eu envie de rire tant il était déconfit. Imagine-toi que le malheureux vit dans une transe depuis cet après-midi ; et cela, à cause d'un échafaudage... À cause d'un échafaudage ? » Sa voix avait eu tout de même un accent un peu rauque et il sentit frémir ses doigts. Il feignit de ne pas s'en apercevoir.

« Un échafaudage, parfaitement. Je n'ai pas très bien compris ses explications qui relèvent de la géométrie. En bref, il était allé jeter un coup d'œil sur l'église où doit avoir lieu le mariage présidentiel... Je t'ai parlé de ses craintes, tu te rappelles ? Eh bien, alors que divers agents chargés de la sécurité avaient déjà inspecté la place, Herst, qui a du coup d'œil, s'est aperçu qu'un certain échafaudage, dans une petite rue, je crois, avait complètement échappé aux enquêteurs et qu'il offre un poste idéal pour un tueur éventuel. À l'heure actuelle, Herst est en train d'alerter tous les services pour faire surveiller la maison, enquêter sur les occupants, etc. Drôle qu'on ne s'en soit pas méfié plus tôt, tu ne trouves pas. »

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle avait un peu détourné la tête. Elle le regarda de nouveau après un court instant et commenta sur un ton indifférent :

« Je suppose que cela ne doit pas être drôle pour ton ami. Mais a-t-il des raisons sérieuses de croire qu'on veut attenter à la vie du chef de l'État ? À notre époque, cela me paraît fantastique. »

La conversation prenait une orientation qui servait à merveille son plan de manœuvres. Il se garda de la laisser dévier et répondit sur un ton dubitatif :

« C'est une question que je me suis posée. Certes, il y aura toujours des enragés ou des insensés. Pourtant, je crois que Herst subit un peu une déformation professionnelle. Si tu veux mon avis, il faudrait être à la fois enragé et insensé pour se livrer à un attentat au cours d'une cérémonie comme celle de la semaine prochaine.

— Tu crois ?

— Réfléchis. Tous les services sont mobilisés et, même s'il leur arrive d'omettre un détail comme l'échafaudage, il est peu probable qu'un assassin puisse réussir son coup. En tout cas, même s'il y parvenait, il n'aurait aucune chance d'échapper à la police. Toutes les dispositions sont prises pour boucler le quartier en un clin d'œil.

— Vraiment ?

— C'est du moins ce que Herst m'a affirmé, dit-il sur un ton léger. Et il est certainement mieux renseigné que quiconque. »

Un long silence suivit. Un sujet de peu d'importance en somme paraissait épuisé et ni l'un ni l'autre ne semblaient vouloir ajouter d'autres commentaires. En fait, Martial Gaur se concentrait en vue de la prochaine remarque qu'il allait faire, une phrase banale qui paraissait devoir donner une conclusion définitive à un entretien futile, à laquelle il n'accordait pas en cet instant une portée excessive, mais dont il sentait intuitivement quelle était une pierre nécessaire à l'édifice qui commençait de s'échafauder dans son inconscient.

Aussi prit-il grand soin d'insérer cette remarque entre deux silences d'assez longue durée, comme un virtuose isole une série de notes brillantes pour les mettre en valeur. Ceci ne nuisît en rien, au contraire, au parfait naturel de son accent et à l'air de détachement total avec lequel il enchaîna.

« ... Alors qu'avec un président comme Pierre Malarche, qui est bien connu pour donner des entorses à la discipline sévère de l'Élysée et dont l'esprit d'indépendance fait souvent le désespoir de ses gardes du corps, il doit se présenter pour un

criminel des occasions bien plus faciles et beaucoup moins dangereuses... »

XII

LE mariage se déroula sans incident. Des milliers de photos furent prises du président sortant de l'église au bras de sa jeune femme, mais elles se ressemblaient toutes, et ne présentaient en aucune façon cette note insolite, seule capable d'allécher un esthète comme Gaur. Il ne s'était même pas dérangé et suivit tout simplement la cérémonie devant son poste de télévision. Il avait de bonnes raisons de penser qu'elle ne serait pas troublée, mais ressentit tout de même un profond soulagement quand elle s'acheva. Le président était sauf et ne se douterait sans doute jamais du risque couru par lui.

Un autre personnage fut délivré d'un grand poids quand Pierre Malarche eut quitté l'église et surtout quand il se retira dans ses appartements à la fin de la journée. Herst appela Martial au téléphone moins d'un quart d'heure après avoir terminé son service.

« Alors ?

— Alors, ouf !

— Vraiment ?

— Tu ne peux pas deviner combien je me sens léger. Tout s'est bien passé. Je vais avoir maintenant au moins une quinzaine de tranquillité, car il ne se produira pas en public pendant quelque temps. Je voudrais te voir. J'ai peut-être une proposition intéressante à te faire et, avant tout, des remerciements à t'adresser.

— Des remerciements ?

— Oui. Il semble bien qu'il y ait eu quelque chose de louche dans cette maison à l'échafaudage.

— Quoi !

— Je te raconterai. »

Ils se donnèrent rendez-vous dans un bar. Dès que Martial arriva, Herst, qui avait déjà vidé son verre, l'entraîna dans le coin tranquille où il avait choisi sa table.

« C'est moi qui arrose, aujourd'hui, dit-il. Je te dois bien ça. Sais-tu que ton œil de photographe nous a probablement rendu un immense service ? Cette maison que tu avais repérée est suspecte.

— Pas possible ! »

Ceci ne causait aucun plaisir à Martial Gaur, qui ressentit même une vive contrariété. Il ne souhaitait pas du tout l'arrestation des coupables et ce fut le cœur serré qu'il demanda des détails.

« Le propriétaire de ladite maison s'est dérobé à l'enquête. Il a disparu mystérieusement et tout porte à croire qu'il s'est enfui à l'étranger. Il semble prouvé, d'autre part, qu'il fait partie d'un groupement séditieux. Coïncidence bizarre, tu ne trouves pas ?

— Possible. Pas de piste plus précise ?

— La police continue l'enquête. Elle n'a pas encore abouti à ma connaissance. »

Gaur vida son verre d'un trait, resta un moment songeur et reprit :

« Quoi d'autre ? Tu m'as annoncé que tu avais une proposition à me faire – et qui t'intéressera sans doute. Tu te rappelles la promenade solitaire de Malarche dans la forêt ?

— Bien sûr. Et je te remercie encore de m'avoir passé le tuyau.

— Eh bien, j'espère pouvoir t'en refiler bientôt un autre du même genre.

— Aussi bon ?

— Meilleur. »

Le cœur de Martial se mit à battre avec violence.

« Meilleur ? Mon vieux, tu es vraiment un frère. Si tu fais ça pour moi...

— Tais-toi. Je te répète que tu l'as bien gagné. »

Le tuyau auquel Herst venait de faire allusion avait été une véritable aubaine pour le photographe. Il s'agissait d'une promenade à cheval en solitaire de Pierre Malarche, une escapade comme le président aimait à en effectuer de temps en

temps au désespoir de ses gardes du corps. Herst, qui était un peu son confident pour ces sortes d'affaires, en avait informé Gaur la veille, sachant bien que celui-ci tiendrait sa langue, trop heureux d'exploiter seul ce renseignement précieux. Dissimulé dans un fourré, Martial put prendre une photo assez remarquable, qui eut les honneurs d'une première page dans un hebdomadaire. Malarche avait cru au hasard d'une photo d'amateur et ne s'était pas formalisé. Il tenait à son auréole de sportif et à la réputation qu'il avait d'être un esprit indépendant. Il ne détestait pas que la preuve en eût été publiée, dès lors qu'il n'avait pas été importuné par le témoin.

Herst ne pouvait évidemment renouveler souvent ce geste de camaraderie, sous peine de rendre suspecte sa propre discrétion. Mais, de temps en temps, c'était possible.

« Je me rappelle, maintenant. Tu m'avais laissé entendre quelque chose de ce genre, le jour où nous nous sommes rencontrés devant l'église.

— Je pensais que c'était le meilleur moyen de chasser tes papillons noirs. Eh bien, ça se précise : tu sais que le président va bientôt effectuer une longue tournée, qui l'amènera dans le sud de la France, et en particulier sur la côte méditerranéenne, dont il est originaire ?

— J'en ai entendu parler.

— Une tournée officielle, mais en même temps une sorte de voyage de noces. Lui et sa douce moitié veulent en profiter pour prendre quelques vacances. Cela signifie pour lui respirer, marcher librement, se baigner sans doute – il adore cela et elle aussi – sans la présence constante d'une suite officielle et surtout sans la surveillance d'une bande d'enquiquineurs comme papa Herst et ses gorilles.

— Je le comprends assez bien.

— Moi aussi, dans le fond. Mais là n'est pas la question. Comme il est obligé d'avoir un complice pour se rendre libre, il m'a déjà prévenu que je devrais combiner pour lui quelques escapades de ce genre. Oui, je deviens l'organisateur des loisirs clandestins. Cela me donne assez de soucis !... Donc, si tu n'as rien de mieux à faire et si par hasard tu te trouves là quand il lui prendra fantaisie de faire l'école buissonnière, je suis à peu près

certain de pouvoir te refiler encore un tuyau intéressant à l'oreille... Est-ce que je ne suis pas un ami ?

— Un frère, je te le répète. »

Martial Gaur lui serra la main avec une émotion qui n'était pas feinte. Brave Herst ! Depuis qu'ils se connaissaient, depuis l'époque de la résistance, il n'avait jamais manqué de jouer ce rôle et de lui signaler chaque fois qu'il le pouvait les points dignes d'intérêt pour un photographe.

« Sois tranquille. Je suivrai la tournée et resterai en liaison avec toi. Tu ne peux savoir ce que signifie une occasion pareille pour moi. J'ai l'impression d'exister encore, de ne plus être un vieillard invalide. »

Herst haussa les épaules.

« Si je suis ton obligé pour l'histoire de l'échafaudage, Malarche l'est encore davantage. Je suis de plus en plus convaincu qu'il te doit une fière chandelle, peut-être la vie. Il est juste qu'il te témoigne de la reconnaissance d'une manière indirecte.

— C'est vrai, après tout », répondit Martial Gaur, songeur.

XIII

IL se réveilla avec un léger mal de tête, ayant quitté son ami assez tard la nuit précédente et bu avec lui plus qu'ils n'en étaient coutumiers. Tous deux se sentaient dans cet état euphorique qui réclame une excitation extérieure ; Herst, parce qu'il était débarrassé pour un temps de ses responsabilités et de ses soucis ; Gaur, parce qu'il lui semblait que les événements prenaient une orientation satisfaisante, après la légère impulsion qu'il leur avait donnée.

Il commanda du café, en but deux tasses tout en réfléchissant aux promesses de Herst et se sentit aussitôt l'esprit alerte et l'œil éveillé, si bien éveillé qu'il observa dès son lever un détail qui lui avait échappé la veille : le quatrième fil, celui du microphone, avait disparu. Il vérifia que l'instrument lui-même n'était plus là. Quelques légères écailles de la peinture témoignaient seulement de l'inquisition d'Olga.

Cette constatation lui procura d'abord quelque ennui, puis son visage s'éclaira. Olga avait jugé que leur intimité rendait maintenant inutiles ces accessoires de roman policier. Ils étaient même dangereux, car leur découverte fortuite pouvait compromettre une situation bien établie de part et d'autre. Elle était dans le vrai. Il l'approuva si bien qu'il décida d'aller, ce matin même, rendre à Tournette le micro « ultra-directionnel » qu'il lui avait emprunté depuis plusieurs jours déjà et qu'il dissimulait dans une valise.

Une autre raison l'incitait à rechercher le contact de cet ami, qu'il considérait encore un peu comme son maître. Il avait agi jusqu'ici par intuition et sous la pression des événements. Il ressentait aujourd'hui quelque incertitude sur sa conduite future, sur l'opportunité d'imprimer un peu plus profondément sa griffe sur la trame du destin et sur la direction dans laquelle ce nouveau pas éventuel devait être fait. Il n'était certes pas

question pour lui de solliciter un conseil de Tournette. Martial Gaur ne demandait jamais de conseil, pas même à son mentor, et il eût été d'ailleurs en peine de formuler d'une façon claire un problème qui se débattait encore dans son inconscient. Mais, dans la simple compagnie du vieux bonhomme et dans des conceptions que celui-ci ne se faisait pas faute de développer chaque fois qu'il trouvait un auditeur complaisant, il lui semblait possible de découvrir des éléments qui l'éclaireraient. Le besoin d'une communauté de sentiments se fait parfois sentir, même chez les plus fortes personnalités.

Tournette avait entrepris de photographier une fleur quand il arriva, une rose qu'il avait extraite d'un bouquet, qui n'eût pas retenu l'attention d'un profane, mais dans les pétales de laquelle il discernait un mouvement singulier. Gaur savait qu'il ne fallait pas le déranger quand il était absorbé dans un travail de cette sorte. Il s'assit silencieusement dans un coin de la pièce et observa son ami en souriant. C'était pour lui à la fois un plaisir et un repos intellectuel de le voir opérer. Tournette était peut-être le seul être qu'il admirait vraiment et devant lequel il se sentait comme un apprenti devant le maître.

À demi aveugle (il s'aidait dans son travail d'une douzaine de lunettes et jurait à chaque instant, déplorant de ne pas avoir encore la gamme nécessaire à une vision complète de l'ensemble et des détails) le vieillard ne quittait plus sa chambre, occupant son temps à remuer des souvenirs, à examiner ses collections et parfois, c'était le cas ce matin, à faire une prise de vue pour son propre plaisir. Autrefois fameux dans le monde des chasseurs d'images, puis ayant acquis une renommée nouvelle dans la photographie artistique, il était aujourd'hui à peu près oublié et vivait en ermite. Gaur était le seul à lui rendre visite à intervalles à peu près réguliers.

Tournette était absorbé pour l'instant par la préparation de son sujet. Il modifiait sans cesse la position de la rose. Il ajouta un peu d'eau dans le vase, puis, s'étant reculé et ayant changé de lunettes, il en enleva avec un geste d'énervement. Après être resté un moment en contemplation, il se précipita vers la fenêtre et corrigea plusieurs fois l'inclinaison du store. Ensuite, il déplaça un écran et consulta divers instruments d'optique que

Gaur, lui-même, ne connaissait pas tous. Il parut perplexe et une grimace crispa les rides de son visage. Saisissant alors un appareil, il se mit à chercher un point de visée convenable, un angle favorable, et ne parut pas les trouver. Il essaya, sans plus de succès semblait-il, de monter sur un tabouret, puis de se mettre à quatre pattes, obligé de s'arrêter plusieurs fois pour souffler, en profitant pour changer un filtre de couleur, pour regarder d'autres instruments de contrôle ou modifier encore l'éclairage qui, visiblement, ne le satisfaisait pas.

Tout en s'agitant ainsi, il ne restait pas silencieux, mais émettait en chevrotant des phrases brèves, qui étaient souvent des citations d'auteurs français ou étrangers, des classiques en matière de photographie, dont il possédait aussi une collection complète. Cette manie, qui lui était venue avec l'âge, impatientait parfois Gaur, mais il l'écoutait aujourd'hui avec une attention particulière.

« In a perfect photograph, there will be as many beauties lurking unobserved as there are flowers that blush unseen in forest and meadows.¹ »

— Qui a dit cela ?

— O.W. Holmes. 1859. Un des premiers à avoir entrevu les possibilités de la photographie. »

Il s'agita de nouveau, changea de lunettes puis fit une pause.

« Mais Holmes n'a pas tout vu. Il n'a même pas vu l'essentiel. L'art de laisser transparaître des détails, que l'œil humain ne remarque pas en général dans la nature... je veux bien. On a dit aussi : le photographe doit voir à l'avance l'ensemble du cliché... Mais voir et prévoir, cela ne suffit pas ; un bon amateur y parvient sans peine. L'essentiel, pour nous, Martial, c'est de créer. *Créer*, tu m'entends, c'est ce qu'on n'avait pas compris autrefois, ce que beaucoup ne comprennent pas encore. Il ne s'agit pas d'enregistrer servilement... Je n'aime pas ce nom de « photographie ». Il est péjoratif. Le photographe doit être un créateur au même titre qu'un peintre. Je sais. Tu m'objecteras...

1 Dans une photographie parfaite, il y aura autant de beautés dormant sans attirer d'attention particulière qu'il y a de fleurs s'épanouissant sans être vues dans les forêts et les prairies.

— J’objecterai bien sûr que c’est souvent impossible.

— Impossible ! » s’écria le vieux avec indignation.

Gaur connaissait ses arguments par cœur, mais s’amusait à l’aiguillonner pour exciter sa verve.

« C’est facile pour vous, aujourd’hui, et aussi pour moi dans une certaine mesure. C’est impossible pour le reporter photographe, qui doit saisir instantanément un événement la plupart du temps imprévisible. C’est déjà beau quand il réussit à l’enregistrer avec fidélité.

— C’est faux, rugit le vieux Tournette. On a toujours, tu m’entends, même pour les images impromptues, toujours la possibilité de transposer, de transcender la réalité. C’est ce qui distingue l’artiste du bon artisan. Ainsi, moi... »

Il interrompit son travail avec agacement, ferma la fenêtre et rangea ses appareils.

« Impossible aujourd’hui, murmura-t-il. La lumière n’est pas bonne. J’essaierai demain... Je disais que l’artiste digne de ce nom doit imprimer sa griffe personnelle, même sur l’image la plus furtive. Tu ne me crois pas ? Écoute. Tu connais ma photographie de Sandra ? »

Martial Gaur tressaillit. C’était une photographie célèbre autrefois et dont on parlait encore dans les cercles professionnels, même si son auteur était tombé dans l’oubli. Elle avait excité la jalousie de tous les chasseurs d’images de la génération de Tournette.

Sandra était une des plus illustres actrices du cinéma international, célèbre par sa beauté, son talent et ses amours. Au faîte de sa gloire, ayant même sans doute un peu dépassé le point culminant, elle avait été la proie, semblait-il, d’un accès de folie, était montée sur le toit d’un hôtel particulier qu’elle occupait pour un séjour à Paris et s’était suicidée en se jetant sur le pavé après quelques minutes d’hésitation, qui avaient permis aux badauds de s’assembler sur le trottoir.

Tournette, qui rôdait autour de l’hôtel, à l’affût d’une apparition de la vedette, s’était trouvé là au premier rang. C’est alors qu’il avait pris cette photo, document jugé exceptionnel par l’expression extraordinaire qui émanait du regard. Sandra devait expirer quelques instants plus tard.

« Ne t'es-tu jamais interrogé au sujet de cette expression que j'ai eu le bonheur de saisir ? Ne t'es-tu jamais demandé à quoi elle était due ?

— Vous avez eu tout de même beaucoup de chance. C'est le hasard qui vous a amené là, dans la rue, et permis de surprendre son dernier regard.

— Enfant !... La chance ? Le hasard ? Pour ma présence au bon moment dans la rue même, oui, sans doute ; quoique moi, j'appelle plutôt cela du flair. Mais cela ne suffit pas. D'autres ont de la chance. D'autres peuvent avoir du flair. D'autres auraient pu enregistrer le regard de la vedette mourante, mais ce n'aurait pas été le même regard tu m'entends. » Les yeux du vieillard brillaient d'un éclat inaccoutumé. Il était exalté par le souvenir de son succès et reprit, avec une véhémence un peu solennelle : « Cette expression, qui fait toute la valeur de l'œuvre, qui lui a valu d'être reproduite dans le monde entier... »

Il n'exagérait pas. Le regard de Sandra mourante émettait un rayonnement presque surnaturel, un mélange hallucinant d'angoisse, de souffrance et de désespoir, une de ces émanations mystérieuses qui exalte les foules, aussi bien les âmes naïves que les blasés, qui provoque un subit accès de fièvre chez les directeurs de publications, les faisant s'agiter de mouvements désordonnés, les poussant à décrocher le téléphone d'une main tremblante pour ordonner à un rédacteur en chef d'arrêter sur-le-champ la fabrication d'une édition presque terminée, de couper n'importe quoi, de bouleverser de fond en comble la mise en page si c'est nécessaire, pour pouvoir publier le document sublime à la une. Jamais Martial Gaur n'avait obtenu un pareil triomphe.

« C'est moi qui ai provoqué cette expression, continua Tournette sur le même ton. Sans moi, elle n'eût jamais existé. C'est moi qui l'ai créée. C'est grâce à moi, à moi, Armand Tournette, qu'un cliché simplement original est devenu unique, sensationnel. »

Il baissa encore un peu le ton, comme impressionné par ces souvenirs et continua d'une voix sourde, tandis que Martial ne le quittait pas des yeux.

« Quand je suis arrivé auprès du corps, je me suis trouvé en présence d'un visage inexpressif, raidi par le choc. Mon appareil était prêt. J'ai pris, bien sûr, une première vue, mais sans grande valeur, je ne l'ai jamais publiée. Je te dis que les traits étaient inertes. C'est en rechargeant mon appareil, sans cesser de l'examiner, que j'ai perçu chez elle un battement de cils, peut-être un réflexe provoqué par le déclic. Les badauds, terrifiés, n'osaient s'approcher. Moi, j'avais gardé l'esprit lucide. J'observais et je réfléchissais, tous mes sens en éveil, tu peux me croire. J'ai compris qu'elle n'était pas complètement insensible et j'ai vu briller un rayon d'espoir.

» Oui, il y avait en effet peut-être encore un peu d'espoir, répéta Martial, sans cesser de le regarder. Qu'avez-vous fait alors ?

» J'ai eu une inspiration, continua le vieux photographe, sans pouvoir dissimuler l'orgueil qu'il éprouvait à évoquer l'exploit de sa jeunesse, une intuition, un de ces éclairs qui illuminent une vie d'artiste et pour lequel j'ai bien souvent remercié la providence.

» Je connaissais comme tout le monde les aventures amoureuses de Sandra et, en particulier, la dernière, avec un fils de famille à peine sorti de l'adolescence qui, chuchotait-on, était sur le point de la quitter pour une star beaucoup plus jeune qu'elle. Celle-ci commençait seulement à briller au firmament des étoiles, alors que le rayonnement de Sandra était sur le point de pâlir... Une inspiration du Ciel, te dis-je ! Je n'en ai éprouvé de semblables que deux fois dans ma vie. Je me suis placé sous le meilleur angle. J'ai braqué mon appareil, le doigt sur la détente et j'ai prononcé à haute voix le nom de la rivale et celui de l'amant infidèle.

» C'est alors, Martial, qu'elle a ouvert les yeux. C'est alors que j'ai pu fixer pour l'éternité cette expression de désespoir. Pas une nuance n'en a été perdue. Aucun hasard là-dedans, aucune chance. Son regard était celui-là même que j'avais désiré.

» Après cela je me suis enfui. J'ai couru jusque chez moi. J'ai vécu dans l'angoisse jusqu'à ce que j'aie développé la pellicule.

Je craignais quelque accident. Mais mon inquiétude était sans objet. Le cliché était parfait. »

Le vieux Tournette s'était tu depuis un moment. Silencieux lui aussi, Martial ruminait maintenant ses propres souvenirs. Il songeait avec amertume que, s'il lui était arrivé de saisir le regard d'un mourant, jamais hélas, il n'avait eu une chance comparable à celle de son ami, chance ou bien génie, comme celui-ci semblait le croire. Pendant un très court instant, il fut effleuré par la pensée que leur conversation n'était pas celle d'êtres normaux et que si un individu quelconque l'entendait, il serait sans doute indigné. Comme s'il lisait dans ses pensées, le vieillard prononça une de ses sentences habituelles en matière de conclusion.

« Le photographe est un artiste. L'artiste doit savoir être inhumain. »

Martial Gaur resta encore un long moment sans prononcer une parole. Son vieux maître lui apparaissait comme un habitant d'une planète lointaine, envoyé sur la nôtre par des êtres supérieurs, avec mission de recueillir une documentation imagée sur les coutumes et les agissements des étranges animaux qui peuplent cette Terre.

Il fut tiré de sa rêverie par une question de Tournette qui lui demandait si le micro « ultra-directionnel » lui avait été de quelque utilité.

« Très utile, oui, répondit-il distraitement. Je vous remercie. Il a fonctionné d'une manière parfaite et je n'ai rien perdu de la conversation qui m'intéressait.

— Et tu penses qu'elle va te permettre de prendre une photo précieuse ? »

C'était le prétexte qu'il avait donné en empruntant l'instrument. Il commença à répondre sur le même ton distrait : « Ce n'est pas impossible. Je... » Il s'interrompit soudain comme si une lumière brutale venait de l'éblouir. Les éléments de pensées confus et embryonnaires qui tourbillonnaient depuis quelques jours dans son esprit lui parurent subitement s'organiser en un ensemble compact et cohérent. Il reprit d'une voix bizarrement véhémence, au son de laquelle le vieux Tournette releva la tête et l'observa avec surprise par-dessus ses

lunettes, discernant dans sa remarque un singulier accent, de jeunesse, comme un écho de l'enthousiasme d'autrefois. « Sait-on jamais ? »

XIV

« CHÉRIE, j'ai quelque chose à te demander. »

Après avoir assisté à une pièce d'avant-garde dans une salle du Quartier latin, Olga et Martial Gaur revenaient à pied vers leur hôtel, choisissant de petites rues désertes. Ils s'étaient montrés étrangement silencieux au cours de la soirée. Martial était songeur au point de ne pas se rendre compte que son amie était encore moins expansive que d'ordinaire. Ils n'avaient abordé que des banalités et, après le spectacle, c'est à peine s'ils avaient échangé quelques vagues impressions sur la pièce qu'ils venaient de voir et dont il eût été bien incapable de raconter le thème, tant il était absorbé dans ses pensées.

C'était ce soir même qu'il avait décidé de donner une autre impulsion au train d'événements que le destin lui avait fait aborder. Ce deuxième pas devait être effectué sans retard et il éprouvait avant de s'y résoudre, non pas un scrupule, mais le trouble que l'on ressent au moment de s'engager à fond dans une entreprise et de prendre soi-même en main des rênes abandonnées jusque-là flottantes au gré du hasard.

Ce sentiment confus se dissipa peu après la sortie du théâtre et il ne tarda pas davantage à donner le coup de pouce nécessaire à la réalisation de son projet, un plan qui s'était évadé tout d'un coup du domaine de l'inconscient, pour prendre dans son esprit des lignes de plus en plus nettes.

Il ne s'agissait, en vérité, que d'un très petit coup de pouce. Il le donna avec son adresse coutumière, après avoir composé son visage en comédien expert.

« Chérie, j'ai quelque chose à te demander.

— Et moi, j'ai une confidence à te faire. »

Il était si bien accaparé par son rôle qu'il n'accorda guère d'attention à la réponse d'Olga.

« Je t'en prie, laisse-moi parler d'abord. Voilà ; je vais bientôt entreprendre un voyage... Oh ! Pas très loin, dans le Midi. Une quinzaine de jours, sans doute, en fait une balade assez agréable, une combinaison de travail et de repos, qui m'amènera sans doute sur les plages de la Méditerranée.

— Tu vas me quitter ?

— C'est ce qui me tourmente. C'est pour cela que je n'osais t'en parler. Écoute, je ne veux te faire aucun mensonge, si petit soit-il. Tu sais à quel point j'adore ma liberté. Je dois donc te l'avouer : j'avais envisagé de partir seul.

— Tu n'as pas à t'excuser. Je comprends très bien cela. Je te l'ai dit mille fois.

— Oui, tu es parfaite. Seulement, aujourd'hui..., ce soir, enfin, depuis quelque temps, il arrive que je me sens très malheureux loin de toi. Je dois le confesser aussi : jamais je n'ai éprouvé un pareil sentiment. »

Que pouvait-elle répondre ? Elle pressa sa main et murmura à voix basse :

« Il m'arrive exactement le même accident. »

Un éclair de joie, admirablement bien élaboré, illumina le visage de Martial.

« Vrai ? Alors, j'ose. Je voulais te demander si tu ne pourrais pas venir avec moi. »

Il avait posé la main sur son épaule, en s'arrêtant pour faire cette requête qui avait l'allure d'une prière. L'épaule eut une légère contraction, seul indice de la contrariété que devait lui causer cette invitation. Il était évident qu'elle pensait à tout autre chose qu'à un voyage dans le Midi en compagnie de son amant de fortune.

« Chéri ! C'est bien vrai ? Tu as songé à m'emmener ? Je serais si heureuse !... Mais je suis obligée de penser à mon travail, reprit-elle sur un ton voisin du désespoir.

— C'est juste, murmura-t-il avec dépit. J'étais si enthousiasmé par la perspective de ce voyage que j'oubliais ton travail. Tu ne peux pas quitter ta boutique ?

— Quand dois-tu partir ?

— Dans une quinzaine, à peu près. Il faut te dire que cela ne dépend pas de moi. Je saurai bientôt la date exacte. »

Elle prit un air sérieux, hocha la tête et parut réfléchir profondément.

« Ne peux-tu reporter ce voyage un peu plus tard ? Le temps de prendre mes dispositions.

— Hélas ! Je te répète que la date ne dépend pas du tout de moi.

— Vraiment ? »

Il éclata de rire et prit un ton enjoué. « Juges-en. Mon voyage est lié d'une manière étroite aux déplacements du président de la République. »

Il éprouvait un plaisir délicat à jouer avec elle comme le chat avec la souris. Il n'était pas besoin de l'observer pour sentir l'émoi que ce nouvel aspect de la question suscitait en elle.

« C'est à la suite d'une promesse que m'a faite ce brave Herst, dont j'ai grand tort de me moquer parfois, car c'est le meilleur des amis. Il serait stupide de ma part de négliger une pareille occasion. »

Il lui rapporta tout ce que Herst lui avait appris au sujet des escapades projetées par Pierre Malarche et sa promesse de lui laisser prendre un cliché peu ordinaire du chef de l'État, seul, faisant l'école buissonnière.

« Tu comprends, conclut-il, dans mon état, une aubaine de cette sorte est inespérée. »

Et pour parachever son rôle, il joua la carte de la mélancolie, comme il l'avait fait avec Herst.

« Je me sens parfois tellement diminué ! Rayé de la liste d'une corporation dont j'occupais autrefois la tête. Tu ne peux pas savoir.

— Chéri ! » Elle l'étreignit avec une spontanéité bouleversante. Il fit mine de s'essuyer les yeux et l'écarta en secouant la tête avec énergie.

« Mais je comprends que tu ne puisses quitter ta boutique. Je ne suis pas un égoïste. Je te promets de penser à toi chaque jour. »

Elle se serra de nouveau contre lui et parut prendre une grande décision.

« Écoute. Je vais faire l'impossible. J'ai une amie qui me remplace en général pendant les vacances. Je vais lui téléphoner dès demain.

— Tu ferais cela !

Mais tu sais bien que j'en ai encore plus-envie que toi, s'écria-t-elle en se jetant à son cou et en l'embrassant avec passion ! Et puis, je crois aux pressentiments. Quelque chose me dit que je te porterai chance, qu'il faut que je sois près de toi, et que tu réussiras alors une photographie vraiment sensationnelle.

— J'en suis certain, moi aussi », dit-il en lui rendant son baiser.

Ils marchèrent la main dans la main jusqu'à leur hôtel. C'était maintenant le tour d'Olga d'être absorbée et silencieuse. Elle ouvrit la bouche comme pour parler à plusieurs reprises, puis y renonça, elle ne se décida qu'après de longues hésitations.

« Chéri, je t'ai dit tout à l'heure que j'avais une confidence à te faire. »

Il leva la tête, surpris. Ses propres manœuvres lui avaient fait oublier cette déclaration.

« Une confidence ?

— Une confidence grave. Et il faut que je te la fasse ce soir. Il le faut avant que nous entreprenions ce voyage, qui peut nous attacher encore un peu plus l'un à l'autre. Je n'ai pas le droit de continuer à te mentir, de prétendre être ce que je ne suis pas. C'est un aveu qui me coûte, mais c'est nécessaire... »

Un aveu ? Ceci ne faisait en aucune façon l'affaire de Martial Gaur. Quelle mouche la piquait ? Allait-elle tout gâcher ? Prise de scrupules subits et incompréhensibles, allait-elle démolir en une seconde la belle simplicité de son plan ?

« Voilà : Poulain n'est pas mon vrai nom et je ne suis pas la fille de provinciaux que tu imagines. »

Elle lui avait raconté un soir une histoire de parents morts dans la misère, à la suite de quoi elle serait venue à Paris pour gagner sa vie. Il ne l'avait écoutée que d'une oreille distraite. Il le savait bien, parbleu, que tout cela était pure invention. Il se doutait bien aussi quelle avait pris un nom d'emprunt. Il était

assez habile pour percer à jour son personnage sans quelle s'en mêlât. Allait-elle faire une confession complète, qui le mettrait devant une insupportable alternative : la dénoncer ou devenir son complice ? Cela bouleversait de fond en comble sa stratégie qui était simple, et il tenait la simplicité pour la plus belle des vertus. Il fallait empêcher cela à tout prix.

« Ton nom m'importe peu, chérie, ton passé, encore moins. Je ne te demande rien.

— Mais moi, je veux que tu saches exactement à quoi t'en tenir sur moi et sur mes origines. »

Elle y tenait ! Furieux de son insistance, il tenta encore de l'arrêter, mais elle continua avec l'autorité qu'elle savait prendre en certaines occasions.

« Je le veux. Mon vrai nom est Olga Jordan. Jordan, cela ne te dit rien ? Je vois que tu y es. » Il n'eut pas besoin d'un grand effort de mémoire pour se souvenir de ce nom, qui avait paru en première page de tous les quotidiens, l'année précédente.

« Jordan ? Tu veux dire Pierre Jordan, le...

— Le gangster. Pierre Jordan, surnommé Pierrot le Bourgeois, dit-elle d'une voix sourde. Je suis sa fille. Il fallait que je te l'avoue, même si cela doit te détacher de moi. »

Ils étaient arrivés tout près de leur hôtel. Il s'arrêta un peu avant l'entrée et la regarda en silence, détaillant les traits de son visage éclairé par les lumières du bar.

Pierre Jordan était un gangster de la vieille époque. Martial avait lu son histoire par curiosité. Il se rappelait maintenant qu'on avait mentionné l'existence d'une fille, dont un journal avait même publié une photographie ancienne. Voilà donc enfin expliquée cette impression familière que lui avait produite le visage d'Olga ! Au moment du procès, cette fille était apparue comme un des rares éléments en faveur de Jordan, que son avocat avait en vain tenté d'exploiter. Il l'avait toujours tenue à l'écart de sa vie criminelle et lui avait fait donner une bonne éducation.

L'histoire complète du gangster lui revenait maintenant en mémoire. Pierre Jordan, dit le Bourgeois, avait pendant très longtemps échappé à la police. Après avoir réussi plusieurs coups fructueux, il s'était tenu tranquille pendant quelques

années, menant une existence paisible de retraité, qui lui valut son surnom. Puis, poussé par la nostalgie ou le besoin d'argent, il voulut tenter une dernière aventure, qui lui fut fatale.

Il avait tiré et blessé mortellement un inspecteur de police au cours d'un hold-up. Son procès donna lieu à des débats oratoires assez tumultueux, Jordan soutenant qu'il avait tiré en l'air et que le meurtre était le fait d'un complice qui, lui, était en fuite. Il y avait quelque vraisemblance dans cette thèse, mais, venant après d'autres crimes du même genre où le coupable avait échappé à la justice, l'assassinat d'un policier ne pouvait rester impuni. Jordan fut condamné à mort.

Il avait été exécuté peu de mois auparavant, sa grâce ayant été refusée. « Bon Dieu ! » Martial Gaur eut un éblouissement. La grâce du gangster avait été refusée par le chef de l'État ! Le chef de l'État, c'était alors Pierre Malarche, qui venait d'accéder au pouvoir. Il découvrit tout d'un coup les mobiles qui commandaient la conduite de son amie : la haine et la soif de vengeance.

Il en ressentit une sorte de soulagement. C'étaient là des motifs qu'il pouvait comprendre et admettre. Depuis quelque temps, il éprouvait, à défaut d'amour, une véritable estime pour sa maîtresse. Il admirait son intelligence en connaisseur et il lui eût déplu qu'elle s'abaissât à se laisser guider par les misérables mobiles politiques d'un pantin comme Verveuil, ce qui l'aurait obligé à la mépriser.

Il n'eut même pas à se contraindre pour donner à la pression de sa main une nuance de compréhension amicale, à laquelle aucune femme ne peut rester insensible.

« Et c'est tout ? C'est cela seulement cette grave confidence ? »

C'était tout. Il respira plus librement qu'il ne l'avait fait depuis quelques minutes. C'était bien tout : jamais elle n'avait envisagé d'aller plus loin dans la voie des aveux. C'était bien ainsi.

« Je te le répète et tu dois me croire. Ce que tu m'as confié ne change absolument rien entre nous. Ton passé ne m'intéresse en aucune façon et celui de ton père, encore moins. »

Elle se jeta dans ses bras et colla contre le sien un visage mouillé de larmes.

« Il n'existe pas d'homme meilleur que toi !... Du passé, c'est bien vrai. Un passé qui me fait horreur et que je fais tout mon possible pour oublier. J'y suis presque arrivée depuis que je te connais. »

Elle excellait comme lui à entremêler la vérité et le mensonge, avec tant de subtilité que celui-ci apparaissait comme une évidence. Cette confiance quelle venait de lui faire, dont l'exactitude, facile à vérifier, ne pouvait être mise en doute, était une nouvelle preuve de sa suprême habileté. Il lui avait confié une fois qu'il croyait avoir vu son visage quelque part. Cela avait dû la faire réfléchir : s'il avait découvert de lui-même sa véritable identité, elle lui aurait été aussitôt suspecte. Elle écartait ce risque par un aveu ingénu.

« Nous n'en parlerons plus jamais », dit-il. Ils pénétrèrent dans l'hôtel. Il la pressa de passer la nuit entière dans sa propre chambre, ce qui était contraire à leurs habitudes. Elle accepta, avec d'autant plus de joie, dit-elle en se couchant à son côté, que le lendemain et les jours suivants elle ne pourrait probablement pas le voir aussi souvent qu'elle le désirait.

« Je vais être très prise pour faire tous les arrangements en vue de mon départ et mettre ma remplaçante au courant... car c'est décidé, mon chéri, je pars avec toi. Rien ne saurait m'en empêcher. Ce seront de merveilleuses vacances. »

Tandis qu'il l'étreignait avec la fougue d'un amant qui oublie le reste du monde et pour qui compte seule sa passion pour sa maîtresse dès qu'elle lui ouvre les bras, il songea qu'il avait eu bien raison de rendre à Tournette son appareil indiscret.

Plus n'était besoin entre eux d'écoute clandestine. Il lui était tout à fait inutile d'épier les entretiens qu'elle aurait avec Verveuil, le lendemain et les jours suivants. Car c'était certainement pour cela qu'elle désirait se rendre libre. Ils n'auraient pas trop d'une quinzaine pour mettre un nouveau plan au point.

Bien inutile, en effet. C'était lui-même à présent qui leur inspirait les mesures à prendre, et les propos qu'ils échangent seraient seulement l'écho des subtiles

confidences qu'il ferait à Olga. Cette pensée exaltante qu'il dirigeait maintenant les événements à sa guise donna, cette nuit-là, une saveur particulièrement piquante aux caresses et ce fut avec un sentiment orgueilleux de domination, étrangement mêlée à la satisfaction de ses sens, qu'après avoir prolongé les ébats amoureux d'une manière inhabituelle, il s'endormit, épuisé, dans les bras de sa maîtresse.

DEUXIÈME PARTIE

I

LE président Pierre Malarche poursuivait son voyage, accompagné de sa jeune femme, encadré par ses gardes du corps, entouré de sa suite officielle, sans se douter qu'il entraînait en outre dans son sillage une escorte clandestine d'individus qui ne s'intéressaient pas aux réceptions ni aux discours, mais qui étaient animés par des passions violentes et un farouche désir. Pour sa part, Martial Gaur vivait cette période d'une manière intense, passant par des alternances d'espoir et d'inquiétude qui lui rappelaient les plus beaux jours de sa jeunesse aventureuse. Il éprouvait un vertige à sentir assemblés dans sa seule main les liens d'un faisceau d'intrigues subtiles. Il se voyait alors lui-même comme une sorte de demiurge, ordonnant un chaos confus d'éléments et les orientant vers une création dont nul autre que lui ne pouvait prévoir l'avènement. Il était parti en voiture avec Olga, précédant ou suivant le cortège présidentiel de plusieurs heures pour éviter la cohue, mais prenant garde de ne pas perdre le contact trop longtemps, tant il craignait que quelque incident ne survint en son absence. Olga paraissait apprécier ce programme et il leur arrivait de se sourire mutuellement, sans raison apparente, en se regardant comme deux amoureux pour lesquels les aléas d'un voyage sont un perpétuel sujet d'enchantement et autant d'occasions de faire pétiller leur tendresse. À certaines heures, le plaisir que Martial ressentait en compagnie de sa maîtresse lui faisait considérer ce périple comme une heureuse combinaison de déplacement utilitaire et de croisière d'agrément, présentant quelque analogie avec la tournée présidentielle.

L'agrément ne lui faisait pourtant pas oublier le but essentiel de l'expédition, mais son heure n'était pas venue. Il lui arriva de prendre de loin quelques clichés d'une réception officielle,

simplement pour s'entretenir le coup d'œil. Ces images n'avaient aucune valeur. Les photographes locaux occupaient les premières places. Lui, ce n'est que dans le Midi qu'il trouverait l'occasion de s'employer à fond. Herst le lui avait laissé entendre, Herst de nouveau préoccupé et surmené et qui, certains soirs d'escale, venait parfois prendre un verre avec son ami pour se détendre et oublier ses soucis.

Martial, toutefois, avait pris soin de laisser ignorer au gorille son intimité avec Olga et même l'existence de celle-ci. Ils prenaient toujours deux chambres distinctes à l'hôtel.

« Tu comprends, les renseignements qu'il doit me passer sont tout à fait confidentiels, il ne me ferait pas confiance s'il savait qu'il y a une femme dans ma vie.

— Je comprends fort bien. Je m'en voudrais toute ma vie si tu ratais une occasion à cause de moi. »

Pour plus de sécurité, ils avaient décidé de dormir chacun dans sa chambre. Il lui demanda ce sacrifice commun avec un soupir.

« Herst me croit seul. Il peut passer me voir à n'importe quelle heure. »

Elle s'était inclinée avec un soupir encore plus déchirant que le sien, masquant le contentement que lui causait cette solution. Il y avait, bien entendu, une autre raison, au moins aussi importante que la première, pour laquelle il tenait à lui laisser une grande liberté. Ne fallait-il pas qu'elle eût les coudées franches pour communiquer avec Verveuil ? Verveuil devait être informé aussitôt que possible de tout renseignement que pourrait lui passer Herst. Cela s'était déjà produit une fois ainsi au début du voyage, quand le président avait manifesté l'envie de faire une promenade clandestine. En cette occasion, Gaur, après avoir mis Olga au courant, prétextait une migraine et se retira de bonne heure, ne s'endormant rassuré qu'après l'avoir entendue pousser furtivement la porte de sa chambre, pour se rendre à un rendez-vous nocturne. Mais le projet avait été annulé le lendemain et il prit le même soin de les en informer aussitôt.

L'esprit méticuleux du photographe ne négligeait aucun détail. Il ne manquait jamais d'indiquer à Olga l'hôtel où ils

descendraient et le numéro des chambres retenues par lui, de façon à faciliter encore les contacts entre les conspirateurs. Il fut content le jour où il constata que, comme il l'avait souhaité, les deux complices avaient trouvé des moyens de communiquer moins dangereux que le téléphone, qui lui causait maintenant quelques inquiétudes pour eux. Il ne fut pas long à s'apercevoir, en effet, que le volet gauche de la chambre d'Olga était rabattu quand il avait décidé de passer la soirée avec elle, alors que c'était au contraire le volet droit, quand il devait la quitter de bonne heure. La satisfaction un peu puérile qu'il retirait de ces découvertes l'aidait à tromper son impatience.

Car Verveuil faisait partie de la suite clandestine de Pierre Malarche, Martial Gaur le savait aussi bien que s'il l'avait vu de ses propres yeux, de même qu'il connaissait avec exactitude son état d'esprit. Verveuil, persuadé qu'il était un être supérieur envoyé par le Destin pour modifier le cours de l'histoire, Martial le voyait comme une sorte de pantin entre ses propres mains.

Qu'était Olga elle-même dans cette comédie ? Un autre pantin dont il tirait les ficelles ? Certes. Il la jugeait cependant très supérieure à son misérable acolyte, dont elle faisait mine d'accepter les ordres, mais dont elle se servait en fait, elle aussi, comme d'un robot insane. Elle le manœuvrait en somme, comme il le faisait lui-même, utilisant son fanatisme et sa stupidité à l'accomplissement de sa vengeance ; un but qu'il n'approuvait ni ne désapprouvait, mais qu'il jugeait d'une classe intellectuelle bien supérieure aux ridicules motifs politiques de Verveuil. Il éprouvait de plus en plus d'estime pour elle. Il lui arrivait même de sentir entre elle et lui une sorte de communauté spirituelle ; la fraternité des esprits supérieurs qui planent très haut au-dessus des mesquines préoccupations de la condition humaine.

Depuis qu'elle lui avait révélé son identité, il était heureux de n'avoir plus de questions à se poser au sujet de son rôle. Il lui restait cependant un doute léger quant au motif qui avait poussé la fille du gangster à faire cette confidence. Avait-elle agi ainsi par une habile prudence ou bien dans un instant de faiblesse ? C'est un problème qui le tracassait par moments. Était-elle toujours sur ses gardes ou bien, étendue à son côté, éprouvait-

elle parfois une tentation de sincérité ? Il concluait que cette dernière hypothèse était peu probable.

Il lui arrivait aussi de se demander si elle était complètement dupe de la comédie qu'il jouait lui-même ou si elle ne le considérait pas un peu comme un complice, ayant souscrit avec elle un accord tacite. Mais ce doute s'évanouissait toujours après quelques instants de réflexion et il décidait avec orgueil que ceci était absolument invraisemblable. Son jeu à lui ne pouvait être compris par aucun être sur la terre ou dans les cieux. Tournette peut-être, oui, à la rigueur, le vieux Tournette aurait été capable de le percer à jour, mais Tournette ne pouvait en aucune façon être considéré comme une créature de la Terre, encore moins comme un esprit céleste.

II

AU nombre des soucis de Martial, qui troublaient parfois la sérénité du voyage, figurait au premier rang la sécurité de Verveuil, un des éléments essentiels de son plan. Connaissant la fatuité du personnage, il était parfois tenaillé par la crainte de le voir commettre quelque bévue qui le signalerait à la police.

Herst raviva son inquiétude à ce sujet, un soir qu'il était venu le retrouver après son service dans un café de Valence, où le président s'était arrêté. Le garde du corps avait l'air sombre et préoccupé. Comme Gaur lui demandait s'il avait quelque ennui, il haussa les épaules d'un mouvement furieux.

« Toujours les mêmes, et qui dureront autant que ce voyage, où Malarche s'expose chaque jour. En ce moment, nous sommes tous sur les dents à cause de l'affaire de l'échafaudage, que tu connais bien ; les suites de cette affaire, plutôt.

— Quoi ! s'écria Martial, soudainement alerté. L'enquête aurait-elle abouti ?

— Elle n'a pas abouti à l'arrestation de coupables ou de suspects, mais, pour autant que je sache – car le service qui s'en occupe ne me communique pas tous les résultats – elle a mis en lumière des faits troublants. Le propriétaire n'a pas reparu et il est maintenant certain qu'il était à la solde d'une organisation subversive très dangereuse. Je crois savoir qu'on a la preuve d'un projet d'attentat pour le jour du mariage, projet qui fut abandonné quand la police a commencé d'enquêter sur la maison... Ce n'est peut-être que partie remise.

— Des noms sont-ils apparus ? demanda Gaur, sans paraître attacher de l'importance à sa question.

— Cela ne m'étonnerait pas. Tout ce que je sais, c'est qu'on nous a enjoins de redoubler de vigilance et que la police va effectuer dès demain des vérifications sévères dans tous les hôtels des villes où le président fait escale. Tous les voyageurs

dont la personnalité n'est pas claire comme de l'eau de roche ou dont la présence ne paraît pas justifiée seront l'objet d'une surveillance très sérieuse. Les mesures de sécurité iront jusqu'à la fouille inopinée des bagages pour les hommes seuls.

— Pour les hommes seuls ?

— Je te répète que je ne suis pas au courant des détails, mais il semble bien que le service responsable ait recueilli des indices comme quoi le danger viendrait d'un tueur isolé. »

Ceci fit passer un frisson dans les veines du photographe. Prétextant un malaise subit, il quitta Herst peu de temps après, alors qu'ils devaient passer la soirée ensemble et se mit fiévreusement en quête d'Olga. Il ne put la joindre que deux heures plus tard, car elle avait quitté l'hôtel profitant justement de sa liberté, deux heures qu'il passa à ronger son frein, torturé par l'angoisse, se demandant en outre comment il fallait s'y prendre pour la mettre en garde sans avoir l'air d'y toucher.

Son esprit fertile trouva un joint facile pour ce dernier point dès qu'elle apparut, Écortant les caresses habituelles, car la situation réclamait des mesures urgentes, il s'écria sur un ton plaisant :

« Sais-tu que tu as de la chance de ne pas être un homme ?

— Parce que ?

— Parce que la police secrète, qui voit des tueurs partout, va déclarer la guerre aux voyageurs mâles non accompagnés. »

Et il lui répéta tout de go les propos de Herst, en insistant sur les rouilles probables qui auraient lieu à partir du jour suivant. Un point à ce sujet le tracassait depuis son départ et les déclarations du gorille rendaient son alarme intolérable : les bagages de Verveuil contenaient sans aucun doute le fusil à lunette dont il comptait se servir le jour du mariage et qu'il devait conserver avec lui pour une meilleure occasion. Il pouvait espérer que cet imbécile s'était muni de papiers lui assurant une bonne couverture, mais le hasard d'une fouille pouvait faire apparaître l'arme.

Il considéra ce danger sous tous ses angles, envisageant même l'éventualité de se faire remettre le fusil à lui-même, bien emballé, comme s'il s'agissait d'un colis anodin (il était, lui, muni par les soins de Herst de papiers le rendant

insoupçonnable). Ce ne fut pas seulement la difficulté qu'il aurait eue à mener à bien cette opération en conservant l'intégrité de son personnage et sans rien révéler de ses desseins qui lui fit abandonner ce projet. Là encore, son esprit subtil eût peut-être encore trouvé un biais pour se faire confier par Olga un bagage trop encombrant pour elle. Non ; s'il y renonça, c'est parce qu'une telle collaboration de sa part était contraire, lui semblait-il, au principe de neutralité auquel il désirait rester attaché et que le vieux Tournette résumait dans une de ses sentences : le photographe doit être impartial.

Il se contenta donc de conclure, sur le même ton badin qu'il avait adopté depuis le début de leur conversation :

« Avis donc aux tueurs. S'ils veulent avoir une chance de mener à bien leur entreprise, ils ne doivent pas se loger dans la ville même où le président fait escale. »

Ce n'était pas génial. C'était même un peu voyant, un peu trop direct, malgré le ton de plaisanterie, mais une situation comme celle-ci interdisait les tergiversations.

Ayant ainsi parlé, il laissa cette fois à Olga le soin de trouver un prétexte plausible pour le quitter de bonne heure, ce qu'elle ne manqua pas de faire avec sa présence d'esprit habituelle. Quand il eut regagné sa chambre, il sourit en entendant le léger bruit quelle fit en rabattant un volet de la sienne. Beaucoup plus tard, après avoir éteint la lumière, mais guettant derrière ses persiennes, il entendit un nouveau bruit dans la chambre voisine et distingua un morceau de papier tombant dans la rue, sans aucun doute un billet écrit à la hâte, qu'un passant ramassa furtivement avant de disparaître dans l'ombre.

Gaur avait remarqué que l'individu portait la barbe, mais il reconnut sans peine la démarche de Verveuil. Il haussa les épaules avec agacement. C'était bien dans la manière de cet hurluberlu de se déguiser ainsi pour jouer les conspirateurs ! Le meilleur moyen, sans doute, d'attirer l'attention sur lui. Quelles excentricités pouvait-on attendre de lui ? Enfin, il était prévenu du danger, c'était l'essentiel. Restait à espérer qu'il saurait se tenir hors de portée de ses ennemis. Lui, Martial Gaur, avait conscience d'avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour le protéger.

III

LA sonnerie du téléphone troubla Martial et Olga, alors qu'ils reposaient côte à côte sur un lit en désordre. Ils étaient arrivés dans l'après-midi à Marseille, Malarche devant séjourner dans la ville, d'où il rayonnerait pour visiter les départements du Sud-Est.

« J'espère que c'est Herst, murmura-t-il. Il ne m'a pas donné signe de vie depuis trois jours et il est seul à savoir mon adresse ici. »

C'était Herst en effet. Ses nerfs paraissaient fort éprouvés et il demanda à Martial s'il pouvait le voir le soir même.

« Bien sûr. C'est important ? Je veux dire : important pour moi.

— Égoïste. Je pense que oui. Mais j'ai aussi un service à te demander.

— Viens quand tu voudras.

— Je passe dans une demi-heure. Puis-je monter dans ta chambre ? Ce que j'ai à te dire est confidentiel, bien entendu. »

Martial Gaur sentit son cœur battre et jeta un coup d'œil à Olga, qui ne paraissait pas écouter.

« Je t'attends. »

Il reposa l'appareil et se tourna vers elle « Je suis navré, chérie, mais il faut que tu me quittes. Herst sera ici bientôt. »

Elle bondit hors du lit et ramassa avec précipitation ses vêtements.

« Herst ? Il a peut-être des choses intéressantes à te communiquer.

— Je l'espère. Il veut me parler confidentiellement. »

Elle jeta ses affaires dans sa propre chambre, qui communiquait intérieurement avec celle de Martial, refit rapidement le lit, entrouvrit la fenêtre pour dissimuler son très léger parfum et vérifia qu'il ne subsistait aucune trace de son

passage. Elle était aussi anxieuse que lui de ne pas laisser soupçonner sa présence. Assurée que tout était en ordre, elle l'embrassa avec ferveur.

« Je me sauve. Si tu sors avec lui, tapes à ma porte quand tu rentreras, même si c'est très tard. Je serais si heureuse si c'était l'occasion que tu attends.

— Je te le promets. » Elle disparut et ils verrouillèrent chacun la porte de communication. Quand Herst arriva, Martial lui trouva le regard las et les yeux cernés.

« Alors ? »

Le gorille réclama à boire et ne consentit à ouvrir la bouche qu'après avoir vidé son verre.

« Alors, c'est bien simple. Si ce voyage dure encore quinze jours, je vais sombrer dans la dépression nerveuse.

— C'est si pénible ? Pourtant, lui, je ne l'ai vu que deux fois, de loin, et il paraissait détendu.

— Lui ! rugit Herst. Détendu ? Tu veux dire complètement inconscient. Il passe son temps au milieu de la foule. Il nous glisse entre les doigts comme une anguille. Ce n'est pas du courage, je le répète, c'est de l'inconscience ; voilà ce que c'est. Il ne se rend même pas compte des dangers qu'il court.

— Est-ce que tu ne prends pas ton métier trop à cœur ? N'exagères-tu pas ces dangers ? Tu n'as pas eu de nouveaux sujets d'alarme ? L'affaire de l'échafaudage ?

— Rien de neuf de ce côté-là. L'enquête semble piétiner.

— Bon ! En somme, il n'y avait là que de vagues soupçons. En fait, ce voyage semble devoir se dérouler sans accroc. Il a reçu partout un accueil enthousiaste, d'après ce que j'ai vu. Les quelques huées des mécontents ont été très vite étouffées sous les applaudissements. Je suis persuadé, pour ma part, que ses ennemis ont compris que la partie est perdue pour eux et qu'ils se terrent, découragés.

— Tu crois cela, malgré Herst. Je sais ; c'est l'opinion officielle, soigneusement entretenue d'ailleurs aussi bien par ses partisans que par ses adversaires... Eh bien, moi, je peux te confier ceci, si tu me jures de ne pas en parler, car il ne veut pas que cet incident s'ébruie. Il estime que cela porterait atteinte à

sa popularité grandissante. Voilà il y a déjà eu une tentative d'assassinat.

— Hein ? »

Martial Gaur s'était senti pâlir et ne put réprimer un mouvement de fureur.

« Parfaitement. Cela s'est passé à Avignon. Oh ! le coup était mal combiné... Une espèce de fanatique, un fou ou un demi-fou, qui n'avait guère de chances de réussir. Nous, les gorilles, nous n'avons même pas eu à intervenir... Il s'est fait repérer par un inspecteur, avec un revolver chargé mal dissimulé sous sa gabardine. L'incident est passé inaperçu. Tout de même, il était à moins de dix mètres de Malarche quand il a été arrêté, au moment où il dégageait son arme.

— On connaît son nom ?

— Un certain Aralidès ou quelque chose comme ça ; un Grec, en tout cas. Qu'est-ce que ça peut bien te fiche ?

— Moi ? Oh ! rien du tout, dit Martial, faisant un effort pour dissimuler l'émotion qu'il avait eue.

— Selon toute apparence, il s'agit d'un isolé, un peu déséquilibré. Cela te montre tout de même que j'ai raison de ne pas dormir sur mes deux oreilles.

— Mais, bon Dieu !... » Martial Gaur se sentait maintenant envahi par une rage difficile à contrôler et il dut agripper les bras de son fauteuil pour dissimuler le tremblement de ses mains. Il avait soudain l'impression qu'une ténébreuse légion d'imbéciles ou de fanatiques fomentaient une conspiration contre lui et s'ingéniaient à contrecarrer ses propres plans.

« Bon Dieu ! Que fichent donc tous vos services de sécurité ? On ne laisse pas les déséquilibrés dangereux courir dans les rues les jours de visite présidentielle ! »

Herst parut ressentir cette remarque et le ton sur lequel elle était faite comme une critique à son égard et éprouva le besoin de se justifier.

« Sois tranquille. Nous pensons à eux. Seulement, tous les demi-fous ne sont pas étiquetés. Après tout, nous ne sommes pas si maladroits, puisque celui-ci a été repéré à temps.

— À temps ? Tout juste ? Et cela vous suffit ? À dix mètres seulement du président, m'as-tu dit ! »

Gaur ne parvenait pas à se calmer malgré ses efforts et, dans son indignation aveugle, semblait de plus en plus accuser les gardes du corps d'amateurisme. La sécurité du président lui causait en ce moment plus de soucis qu'au malheureux Herst.

« Et c'est lui-même qui nous rend la tâche si difficile, protesta celui-ci sur un ton penaud. À chaque instant, il bouleverse les programmes les mieux établis, rendant nos précautions illusoires. Et son étourdie de femme est pire que lui... Ne l'a-t-elle pas entraîné dans la rue, l'autre jour, à neuf heures du matin, alors que la sortie n'était prévue que pour dix heures... Une fugue, parfaitement. Tous les deux seuls, sans un garde, bras dessus, bras dessous comme deux amoureux, avec simplement des lunettes noires... Puéril !

— Puéril ! C'est tout ce que vous trouvez ?

— Moi, j'appelle cela de la démence, hurla Martial Gaur, emporté de nouveau au faîte de l'indignation. Et toi, qui ne devrais pas le quitter d'une semelle, tu le laisses accomplir des folies pareilles ! Et aussi, tu m'avais juré que je serais prévenu s'il y avait une occasion...

— Je te dis que je l'ignorais moi-même. Il n'avait avisé personne. C'est une envie qui semble avoir subitement jailli dans sa cervelle d'oiseau à elle, et il s'est laissé entraîner comme un gamin... Ils sont restés un quart d'heure dehors, à se promener, à lécher les vitrines, jouant les touristes étrangers. Tu imagines ! Heureusement, personne ne les a reconnus. Les plus grandes folies réussissent parfois. C'est son valet de chambre qui m'a alerté... Ma foi, quand il est revenu, Pierre Malarche, président de la République, je lui ai demandé un entretien particulier dans des termes assez froids. Il me l'a accordé. Il avait l'air assez embêté. Et là, en dépit de l'étiquette, je me suis presque mis en colère...

— Il y avait de quoi, maugréa encore le photographe. À ta place, je l'aurais menacé de démissionner.

— C'est à peu près ce que j'ai fait. J'aurais voulu que tu voies la scène. Il se rendait compte qu'il avait passé les bornes. Je t'assure qu'il avait l'air d'un collégien pris en flagrant délit d'école buissonnière. Voilà. Seulement, je ne peux pas rester longtemps fâché avec lui. Je l'aime bien et je me mets à sa

place... Enfin, il m'a promis de ne plus recommencer, du moins sans me prévenir à l'avance...

— C'est bien le moins qu'il puisse faire, murmura Gaur sur un ton plus calme, mais encore assez sec.

— ... Car c'est son intention de recommencer et même très prochainement. C'est à ce sujet que je suis venu te parler, car je n'oublie pas mes promesses, quoi que tu en dises. Cette fois, il s'agit d'une escapade sérieuse, qui durera presque une journée entière. Alors, comme il ne peut pas s'en tirer tout seul, non seulement papa Herst est prévenu, mais c'est lui qui est chargé de tout organiser. Tu te rends compte du métier qu'il me fait faire ? Dans le fond, je ne suis pas sûr que je préfère cela. C'est pire pour moi s'il arrive quelque chose ; mais c'est ainsi. Donc, j'ai reçu la mission délicate de lui préparer une journée de vacances, au bord de la mer, dans un endroit tranquille, où ils puissent roucouler en paix, lui et sa donzelle..., et nous, les gorilles, assez loin pour qu'ils ne nous voient pas, ne nous entendent pas, ne nous sentent pas derrière leur dos. Tu vois ça d'ici !... Il paraît qu'elle nous a pris en horreur, elle.

— Merci de me prévenir, dit Martial, maintenant en possession de tout son sang-froid et en jetant un coup d'œil furtif à la porte de communication entre les deux chambres. C'est pour quand et où ?

— Quand ? Je peux te le dire tout de suite. Mercredi prochain. C'est le seul jour libre de son emploi du temps. Il est supposé se reposer ce jour-là dans un domaine de l'arrière-pays où, en fait, il n'arrivera que le soir...

— Bon, fit Martial Gaur avec soulagement Cela me laisse donc cinq jours pour me préparer.

— ...Où ? Je n'en sais rien encore et c'est à ce sujet justement que je veux te demander un service.

— Que puis-je faire, demanda le photographe avec un début d'émotion, car il commençait à deviner où voulait en venir son ami et apercevait pour lui des perspectives nouvelles gonflées de possibilités.

— Voilà. Le président est très gentil, mais je n'ai pas le temps de m'occuper de ça, moi. Je ne peux pas à la fois avoir un œil sur lui et courir les plages. Je ne peux pas non plus demander

d'aide aux autres policiers. Ils n'accepteraient sûrement pas et le secret serait vite éventé. Alors, j'ai pensé à toi...

— À moi, balbutia Martial dans une sorte d'extase, à moi ?

— Oui. Après tout, tu es intéressé dans l'histoire. Tu n'as rien d'autre à faire et je sais que je peux compter sur ta discrétion.

— Peux-tu me rendre le service de faire un peu de prospection au bord de la mer et de trouver un coin qui donne satisfaction à tout le monde, au jeune couple qui désire un site agréable, à moi qui recherche la sécurité et, par-dessus le marché, puisque je te mets dans le coup, à toi, pour que tu puisses prendre la photo de tes rêves. Plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu que ce travail est tout à fait dans tes cordes. Qu'en penses-tu ?

— J'accepte, dit Martial, en s'efforçant de dissimuler en partie son enthousiasme. J'accepte avec joie, car tu ne peux savoir combien il est précieux et rare pour un photographe de pouvoir choisir lui-même le décor d'une prise de vue. »

IV

C'EST ainsi que Martial Gaur partit le lendemain à la recherche d'une plage satisfaisant à de multiples exigences. Il avait, bien entendu, demandé à Olga de l'accompagner. L'avis d'Olga était précieux dans cette délicate mission.

Elle ne s'était pas fait prier et la gaieté qu'elle manifestait ce matin-là, à son côté n'était pas feinte. Elle ne pouvait que remercier la Providence de la proposition inespérée de Herst. Martial, pour sa part, n'étant pas loin de tenir l'idée du gorille comme inspirée par le ciel, ce fut dans une atmosphère d'exultation qu'ils prirent tous deux la route de la mer.

La veille, il n'avait pas attendu longtemps pour mettre son amie au courant des derniers développements. Quand il était rentré à l'hôtel, après avoir raccompagné Herst, elle était couchée, mais ne dormait pas.

« Tu te rends compte, je vais moi-même choisir le décor ! Ce sera une photo sensationnelle, Olga, Songes-y... tous les atouts. Le sujet : un chef d'État, seul avec sa bien-aimée sur la plage déserte, et le cadre... Il me faut un site merveilleux, s'écria-t-il dans un élan d'enthousiasme romantique... une crique ; c'est cela, je la vois d'ici ; une crique taillée dans les rochers avec un arrière-fond de falaises couvertes de pins ; et inondée de lumière ; de la lumière surtout, une lumière qui fasse éclater toutes les splendeurs de la Méditerranée et de la Provence.

— Tu as raison, murmura-t-elle d'une voix sourde, comme voilée par l'émotion que son amant venait de lui communiquer : un décor somptueux, digne de la scène. Je la vois, moi aussi, cette crique. Elle existe. Nous la découvrirons. »

Il s'était assis au bord de son lit et, dans l'excès de son émoi, se tenait penché en avant, les muscles tendus, pesant de ses poings serrés de part et d'autre du corps de sa maîtresse. Il éprouva un ravissement d'être aussi bien compris et de lire dans

ses yeux dilatés une exaltation égale à la sienne. En cet instant, il n'y avait aucune arrière-pensée trouble dans son esprit et ils communiquèrent pendant un long moment dans une sorte d'extase.

Il conduisait sa propre voiture, spécialement agencée pour sa jambe, se forçant à conserver une vitesse modérée, dans l'état d'esprit d'un limier de grande race suivant la piste d'un gibier noble. Ils avaient passé la plage de Marseille et celle des villages qui environnent la ville, sans même leur accorder un regard. Le sable y paraissait peu engageant et, malgré la saison peu avancée, il y avait déjà pas mai de baigneurs.

« Trop de monde et beaucoup trop conventionné. Un décor de carte postale, avait-il tranché. Pas du tout l'endroit qu'apprécierait Malarche en quête d'intimité et de pittoresque. »

Elle avait approuvé, sans l'ombre d'une hésitation.

« Et je ne vois aucun abri où tu puisses te dissimuler pour prendre une photo », ajoutât-elle avec une nuance d'inquiétude.

Il la regarda avec tendresse et, tout en conduisant, ne put s'empêcher de lui décocher un baiser furtif.

« Nous sommes tout à fait d'accord, toi et moi, chérie. Il n'en est pas question. »

Mais le paysage changea bientôt et la côte révéla ses merveilles quand ils abordèrent la nouvelle route des calanques, celle qui n'avait été terminée que quelques mois plus tôt, après d'interminables palabres et les coups de frein donnés par les propriétaires de cabanons, craignant qu'elle ne portât atteinte à leur tranquillité, en ouvrant aux touristes motorisés une voie autrefois pratiquée seulement par de valeureux excursionnistes. La route longeait la côte en d'innombrables méandres, se frayant un chemin difficile à travers des falaises de rochers blancs couvertes de pins, coupées en certains endroits par de petites criques.

Ils s'arrêtèrent plusieurs fois pour inspecter certains de ces havres, sans pouvoir en trouver un satisfaisant leur soif de perfection. Ils firent enfin halte au-dessus d'une assez grande calanque. Là, frappés tous deux par la beauté du site, après avoir échangé un long regard, ils s'engagèrent sur la route

transversale qui y menait et mirent pied à terre pour l'examiner de plus près, car certains de ses avantages naturels sautaient aux yeux. Quelques maisons de pêcheurs occupaient le fond de la baie, dominant une ébauche de port, où étaient ancrés deux ou trois barques et un canot de plaisance. Un chemin grossièrement taillé dans le granit s'éloignait du hameau où aucun habitant n'était visible, menant à une crique où l'eau transparente, léchant un hémicycle de sable blanc, ne pouvait manquer de séduire les amateurs de baignade. Ils s'assirent sur un rocher et commencèrent chacun de son côté une analyse minutieuse du décor.

« Ce ne serait pas si mal, dit enfin Olga, avec un coup d'œil interrogateur.

— Ce ne serait pas si mal », répéta-t-il à voix basse.

Il eût fallu sans doute être très difficile pour ne pas être ému par la beauté du paysage. Il lui avait cependant semblé déceler comme une restriction dans la remarque d'Olga, dont il appréciait beaucoup le jugement. Lui-même se sentait assez hésitant.

Il resta un très long moment silencieux à côté d'elle, tourmenté, en proie à un malaise dont l'origine était mystérieuse. Il croyait percevoir autour de lui et sentir au plus profond de son être une profusion d'éléments favorables à la naissance d'un chef-d'œuvre. Il brûlait de se mettre au travail, mais était torturé par la crainte d'être victime d'une illusion et redoutait de se lancer dans cette voie, alors qu'il pouvait en exister une meilleure, et de creuser ainsi une ornière fatale dont il lui serait impossible de s'évader. Il endura ainsi pendant d'interminables minutes toutes les souffrances, toutes les tortures de l'artiste créateur.

Certaines phrases que Tournette lui avait répétées mille fois au cours de son apprentissage bourdonnaient sans cesse dans sa mémoire. Le photographe doit être capable de créer à l'avance, dans son esprit, le panorama complet du cliché définitif... Ne pas oublier que chaque détail sera automatiquement reproduit, certains, que l'œil humain ne remarque pas dans la nature, pouvant apparaître monstrueux sur une photographie et la déflorer d'une manière irrémédiable.

Il lui fallait surtout imaginer le sujet essentiel pour le situer dans le cadre. Il s'attacha donc pendant un long moment à la seule considération de ce sujet, fidèle à sa règle personnelle qui était tout de même de lui accorder la préséance sur le détail. Il réussit, sans grand effort, à faire apparaître sur le sable le couple amoureux que formaient Malarche et sa jeune compagne, allongés côte à côte, détendus, avides d'air pur, et farouchement décidés à exprimer toute la jouissance possible de quelques heures d'évasion.

C'était à ce moment-là, profitant de leur immobilité, que Verveuil ajusterait son tir. Où donc se placerait le tueur ? Sans aucun doute, au-delà de cette lisière de pins, dans les rochers, où il pouvait trouver une cachette convenable ; mais pas plus près. Cela devait faire un peu moins de cent mètres et ce point le plongeait dans la même incertitude que lorsqu'il inspectait la maison de l'échafaudage. Verveuil se prétendait sûr de lui à cette distance, mais son insupportable fatuité ne permettait pas de lui faire entièrement confiance. Gaur avait l'intuition que cette question tracassait beaucoup Olga et elle devait connaître son complice et ses possibilités encore mieux que lui-même. Son regard croisa celui de son amie, et il y lut sans peine une inquiétude inavouée, le même trouble qu'il avait perçu dans son accent, quand elle déclarait : ce n'est pas si mal. Il ne pouvait tout de même pas lui demander son avis sans ambages, comme il l'eût souhaité. Cela était contraire à la règle du jeu.

Il répéta lui-même entre ses dents : oui, ce n'est pas si mal, comme s'il voulait s'en convaincre. Après tout, à moins de cent mètres, il y avait tout de même de grandes chances de succès. Il chassa cet élément du sujet de son esprit, pour aborder d'autres considérations. Il avait accordé assez d'attention aux problèmes des autres. On ne pouvait certes pas le taxer d'égoïsme. Il était temps de songer à sa propre place, le poste du photographe.

Il pouvait le choisir, lui, dans une certaine mesure. Il était convenu avec Herst de ne pas chercher à se dissimuler dans les rochers (cela lui était difficile de jouer les chamois avec sa mauvaise jambe). Il s'installerait à l'avance sous une tente, se donnant l'allure d'un campeur, comme on en rencontre sur cette côte même dans les endroits les plus isolés. Il feindrait de

dormir et pourrait opérer à l'aise de l'intérieur de son abri, sans être vu. Il examina le terrain avec soin. Il planterait sa tente au-dessus de la plage, dominant toute la scène. C'était un arrangement satisfaisant à première vue. Pourtant...

Il ressentit une vive contrariété et son sourcil se fronça. Après un examen plus attentif, il lui apparaissait que le seul point vraiment convenable pour obtenir une vue d'ensemble était celui où ils se trouvaient en ce moment. Mais, étant donné la forme de la crique et l'emplacement presque obligatoire du couple, il aurait une toile de fond déplorable : une barrière de rochers dénudés, d'un blanc éblouissant, qui brouillerait son cliché, même avec les meilleurs filtres de couleur. Pas de vue sur la mer, pas même un bout de vague. Sa photo semblerait avoir été prise devant un mur. C'était inconcevable.

Il soupira et fit un nouveau tour d'horizon, en quête d'un autre poste. L'orientation de la calanque ne s'y prêtait guère. Il pourrait peut-être se déplacer vers la gauche, en s'élevant un peu plus haut dans les rochers. Oui, de là, à la rigueur il saisirait le couple avec un coin de mer par-derrière et un petit triangle de falaise ; un fond passable, sans être parfait. Et puis... Et puis... Il eut une grimace de dépit et laissa échapper un juron rageur, tandis qu'Olga le regardait avec surprise. Avait-il perdu l'esprit pour ne pas songer au premier abord à ceci, qui sautait aux yeux ? Avec sa mauvaise jambe, il n'aurait jamais le temps, après avoir pris son cliché d'ensemble, de dégringoler de ce poste, dans les rochers, de courir vers la plage pour prendre une photo en gros plan, à bout portant, de la victime. Ce document, qui devait être le clou de la série et auquel aucune considération ne pouvait le faire renoncer, lui échapperait ici. Il lui faudrait plusieurs minutes pour franchir cette distance dans ce terrain accidenté. Herst et ses acolytes, qui ne seraient tout de même pas à des kilomètres, arriveraient avant lui.

« Allons voir ailleurs, dit-il brusquement à Olga. Je suis certain que nous devons trouver mieux. »

Il fut heureux de discerner une approbation dans le soupir de soulagement quelle poussa.

Il avait failli se laisser séduire et égarer par la beauté du cadre. Il l'avait échappé belle. Il s'en félicita en concluant que

l'on n'est jamais assez difficile envers soi-même et que l'artiste créateur, dans ses recherches, doit savoir modérer parfois son inspiration, pour céder la place à un critique pointilleux et inflexible.

V

SUR un geste d'Olga qui occupait le siège arrière, Verveuil arrêta la moto dans une courbe dominant la calanque, un peu après l'embranchement d'une route transversale pierreuse qui permettait d'y accéder. « C'est ici. »

Sans quitter sa machine, comme un touriste pressé, Verveuil fit un rapide tour d'horizon. Il était, lui, indifférent à la beauté du paysage et ne considérait le cadre que d'un point de vue utilitaire.

« Je crois que Gaur a été bien inspiré, reprit Olga. J'ai fait mon possible pour entraîner sa décision. Ici, nous avons tous les atouts en main. »

Verveuil fit une moue et ne répondit pas directement. Sentant d'instinct la supériorité de sa complice, sans se l'avouer, il avait confiance dans son jugement, mais ne voulait pas l'approuver trop vite. Il fit mine d'agiter en lui-même des objections qui ne pouvaient venir à l'esprit d'aucun subalterne.

« Nous allons voir cela de plus près, dit-il d'un air important. Mais êtes-vous sûre que Herst est d'accord sur ce choix ?

— Martial l'a amené ici ce matin même, pour lui montrer sa découverte et il s'en est déclaré satisfait. Il n'a fait aucune objection. C'est là que Pierre Malarche viendra après-demain. »

Après avoir exploré en effet un nombre considérable de sites et failli se décider, faute de mieux, pour l'un d'eux offrant quelques-uns des avantages requis, Gaur avait fini par dénicher ce merveilleux coin de côte, qui les présentait tous.

C'était une calanque d'une beauté exceptionnelle, creusée entre des falaises où l'érosion avait sculpté de fantastiques reliefs, dont le caractère étrange avait fait palpiter le cœur du photographe. Le manque d'eau douce l'avait préservée jusqu'alors des cabanons et des guinguettes. Le dimanche seulement, des Marseillais venaient parfois y faire un pique-

nique et quelques excursionnistes y campaient pendant les vacances. Très peu : les touristes préféraient des coins moins sauvages. On pouvait y accéder en voiture par la route pierreuse ou, à la rigueur, y descendre à pied par un ancien sentier, à demi obstrué aujourd'hui par des éboulements et par la végétation.

C'est la trace de ce chemin que cherchèrent les deux compagnons, soucieux de ne pas se faire repérer. Ils le découvrirent bientôt et s'y engagèrent. Verveuil étudiait le terrain avec minutie et prenait des repères. Il maugréa devant quelques passages difficiles où les ronces entravaient la marche et les débaya avec soin. Il était visible qu'il pensait à sa retraite.

Ils parvinrent enfin au dernier fourré, qui était aussi près de la crique qu'ils pouvaient le souhaiter. La plage de sable était à moins de cinquante mètres d'eux. Verveuil hocha la tête en signe d'approbation. Après quelques tâtonnements, il choisit un emplacement sous un pin qui croissait entre deux blocs de granit, où la broussaille le dissimulait complètement. Il saisit un bâton et fit mine de viser un point sur la plage.

« Où qu'il se place, l'angle de tir est bon, dit-il. Je commence à croire que vous avez raison. Nous n'avons jamais été aussi près du but... À condition qu'ils ne prennent pas d'autres mesures de sécurité que nous ne pouvons prévoir.

— Je vous répète qu'il n'y en aura pas d'autres. Herst a tout expliqué à Gaur, en déplorant cette imprudence. Mais les ordres de Malarche sont formels. Les trois gorilles habituels seront là, et c'est tout. Encore devront-ils se tenir hors de la vue du couple. Ils seront sur la petite route, à plus de trois cents mètres. Le président l'a exigé.

— Comment pouvez-vous en être certaine ?

— Herst a pris Martial comme confident dans cette affaire, et vous savez bien que celui-ci n'a plus aucun secret pour moi, dit-elle en haussant les épaules. Je suis au courant de tous les détails. Après bien des hésitations, Herst a même préféré ne pas faire garder les routes par la police locale. Du moment qu'il lui est impossible d'exercer une surveillance totale, il a jugé que la meilleure sécurité était le secret absolu.

— Sauf vis-à-vis de son ami Gaur, ricana Verveuil.

— Sauf vis-à-vis de Gaur, qui est au-dessus de tout soupçon et dont il ne peut mettre la discrétion en doute... Donc, Malarche abattu, puisque vous êtes sûr de vous, avant que les trois gardes du corps aient atteint la plage, porté secours à leur patron et se soient rendu compte d'où vient le coup, nous serons loin.

— Oui, répéta Verveuil. L'affaire semble bien se présenter. Dans deux jours, le pays sera débarrassé de cet imposteur et nous aurons enfin un gouvernement propre. »

Ce genre de déclamations laissait Olga complètement indifférente. Son regard s'était fixé sur un point de la plage. Elle resta ainsi un long moment, le visage tendu, les dents serrées, comme si elle avait oublié son compagnon. Elle s'arracha enfin à cette contemplation et parla, comme pour elle-même.

« Martial se doutera-t-il de l'aide qu'il nous a apportée et du rôle que j'ai joué auprès de lui ?

— Cela vous importe-t-il ? »

Elle ne daigna pas répondre et poursuivit sa propre pensée.

« Je pense que oui. Il le devinera en constatant ma disparition.

— Herst va le soupçonner d'avoir été bavard, puisque il est le seul dans le secret, murmura Verveuil, soudain alarmé. Et, de fil en aiguille...

— Ne craignez donc rien. Je disparaîtrai sans laisser de traces. Toutes les adresses que je lui ai données sont fausses.

— J'espère que vous ne lui avez pas révélé votre véritable identité.

— Je vous répète que vous pouvez être tranquille de ce côté », fit-elle avec dédain.

Ces détails ne présentaient aucune importance pour elle, une fois le but atteint. C'est avec une certaine condescendance qu'elle s'employa encore à rassurer son complice.

« D'ailleurs, Martial ne parlera pas de moi. J'en ai la certitude.

— Ce serait en effet avouer son indiscretion, approuva-t-il après un instant de réflexion.

— Pour ce motif ou pour un autre », fit-elle d'un air rêveur.

Il était évident qu'elle ne désirait pas en dire plus long sur ce chapitre. Verveuil haussa les épaules.

« Après tout, vous devez le connaître maintenant mieux que moi.

— Avec lui, je n'ai eu qu'une crainte », reprit-elle, toujours songeuse, comme si elle poursuivait un monologue.

Elle avait redouté que Gaur lui demandât de l'accompagner et d'être près de lui quand il prendrait la photo. Il lui aurait été impossible alors d'échapper à l'inquisition des policiers, après l'attentat. Mais non, il avait été parfait, comme toujours.

« C'est lui-même qui a soulevé ce point le premier, mais pour me rassurer. L'idée lui était venue que j'aurais aimé être présente. Il comprenait fort bien, m'a-t-il dit, à quel point un tel spectacle devait exciter ma curiosité.

Avec une grande délicatesse – il en a toujours montré beaucoup à mon égard – il m'a demandé si cela ne me décevait pas trop de ne pas être de la partie. Cela l'aurait gêné. Il aime opérer seul pour des prises de vue importantes et il considère un peu celle-là comme le couronnement de sa carrière. Ainsi, je suis libre. Il nous aura apporté son aide jusqu'au bout.

— Il ne sera pas déçu quant à la photographie, ricana Verveuil. En somme, nous prouverons notre reconnaissance à cet imbécile, à notre manière. »

Olga haussa les épaules et ne répondit pas. Ils n'avaient plus rien à voir. Ils reprirent le sentier et regagnèrent la route. Là, ils s'assurèrent qu'il ne manquait pas de bonnes cachettes pour dissimuler complètement la moto dans les broussailles, car c'est avec le même véhicule qu'ils se rendraient le surlendemain sur les lieux. Le fusil démonté tenait dans un étui de canne à pêche. Un couple, à motocyclette, avec un tel attirail, ne pouvait attirer l'attention sur la côte. Tous les détails de l'opération semblaient parfaitement au point.

Avant de partir, Verveuil eut encore une pensée pour Martial Gaur.

« Je suis tout à fait de votre avis, dit-il, avec un nouveau ricanement. Cet idiot de Gaur est parfait pour nous. Il a aplani toutes nos difficultés, résolu presque tous nos problèmes, sans en avoir conscience. Je crois même maintenant, moi, qu'il ne se

doutera jamais du rôle que nous lui avons fait jouer. Il est vraiment trop naïf. »

VI

LE mardi, la veille du grand jour, Martial Gaur vint s'installer dans la crique, l'esprit alerte, le cœur exalté en permanence par un rythme de pulsation étrange, que seuls connaissent les amoureux de l'aventure, avant de s'engager dans la dernière étape, pleine de risque, d'une entreprise audacieuse, au bout de laquelle leur œil enfiévré découvre le rayonnement magique du succès.

Depuis bien longtemps, il n'avait connu ces heures d'attente passionnée, les plus enivrantes de son existence, et la volupté inespérée de retrouver l'enthousiasme de sa jeunesse s'ajoutait à la surexcitation. C'était la raison principale de son installation dans la crique avant le lever du rideau. Il voulait passer cette veillée d'armes sur place, pour faire les derniers préparatifs matériels, certes, mais surtout pour se recueillir. Toute œuvre d'art exige au préalable l'intense concentration de la solitude.

Son autre motif de venir si tôt était de faciliter le plan des conjurés. Lui parti, Olga aurait toute latitude de faire ses bagages, quitter leur hôtel de Marseille et rejoindre son complice, qui devait avoir besoin d'elle. Peut-être laisserait-elle un message pour lui, donnant un prétexte à son départ précipité et lui faisant part de sa pénible décision de disparaître à jamais de sa vie ? Il se prenait par moments à imaginer en souriant le texte de ce message.

Il rangea sa voiture à quelque distance de la crique, sans chercher à la dissimuler. La présence d'une automobile était normale près de la tente de touriste qu'il allait habiter et ne pouvait causer d'ombrage au président. La calanque n'était pas complètement déserte, cet après-midi. Trois jeunes gens, venus sans doute d'une plage voisine, se baignaient autour d'une barque. Ils remarquèrent à peine Martial et leur présence ne le dérangerait en aucune façon.

Il déballa son matériel de campeur et commença à monter sa tente, au point choisi après de multiples considérations techniques, minutieusement passées au crible avec toutes les ressources de son expérience. Cela ne lui demanda que peu d'efforts, malgré le handicap de sa jambe. Il retrouvait les gestes précis et adroits du bon vieux temps. Il avait déjà utilisé ce matériel en plusieurs occasions, comme poste d'affût, et la manière dont il devait l'orienter pour pouvoir opérer dans les meilleures conditions était au point dans sa tête depuis plusieurs jours.

Quand il eut terminé, il sourit de contentement en contemplant son abri de toile. Puis, il retourna à sa voiture, déchargea les précieux instruments de son métier et les rangea avec méthode dans un coin de la tente. Les appareils, leur chargement, les filtres de couleur, différents analyseurs de lumière, tout avait déjà fait l'objet d'une sélection et d'une inspection méticuleuses. Il n'avait plus qu'à attendre.

Le soleil avait disparu derrière les hautes falaises qui encadraient la calanque. Les trois jeunes gens étaient montés dans leur barque et s'éloignaient. Il resta seul dans la crique encore imprégnée de tiédeur. Il déploya un fauteuil pliant et plaça un verre à portée de sa main.

Tout paraissait au point. Il ne lui restait plus qu'à recueillir les fruits de ses préparatifs subtils. Le décor était parfait ; il était inutile d'en passer une nouvelle inspection ce soir ; il aurait bien le temps demain matin et l'éclairage serait meilleur. Restait à savoir si tous les acteurs connaissaient bien leur rôle.

Il avait l'impression qu'il en était ainsi, mais nourrissait encore quelques inquiétudes à ce sujet. Aussi, quand il s'installa face à la mer qui s'assombrissait pour passer en revue une dernière fois les rouages les plus délicats de la machine, il pensa tout de suite à Verveuil, ainsi qu'à sa complice, essayant d'imaginer leur attitude et de suivre leurs mouvements au cours de cette soirée.

C'était un jeu qu'il pratiquait depuis longtemps. Il savait que Verveuil s'était logé, non pas à Marseille (il avait pris assez de peine pour le mettre en garde contre une telle imprudence) mais dans les environs. L'endroit où il attirerait le moins

l'attention à cette époque de l'année et où il serait à pied d'œuvre était une station balnéaire, peut-être Cassis, ou La Ciotat ? Il les vit tous deux, ce soir, assis comme lui devant la mer, sans doute sur la terrasse d'un hôtel, Verveuil peut-être encore affublé de sa fausse barbe, assez nerveux dans le fond, faisant des efforts pour conserver le calme des héros, tentant plus que jamais de se persuader qu'il était l'homme du destin.

En ce mois de juin, la terrasse était déserte ou presque. Ils s'étaient placés dans un coin où nul ne pouvait les entendre. De temps en temps, l'un d'eux faisait une remarque ou posait une question à voix basse. Olga, nerveuse elle aussi, s'inquiétait de savoir si son acolyte avait pensé à tout.

« Vous êtes sûr que nous ne sommes pas à la merci d'un incident stupide, une panne par exemple ? »

Verveuil répliquait qu'il n'était pas un enfant et qu'il n'avait rien laissé au hasard. Ses pneus étaient neufs et son moteur avait été vérifié quelques jours auparavant.

« Et le fusil ? Il est bien caché ? Il ne peut pas y avoir de raté, n'est-ce pas ? Vous êtes sûr de votre coup ? »

— Ma chère amie, répondait Verveuil sur un ton protecteur, le fusil est démonté au fond d'une cantine cadenassée et je l'ai essayé la semaine dernière encore. Les munitions sont de qualité supérieure. Quant à l'opération elle-même, je vous prie de me laisser le soin de m'en occuper. »

Ainsi Martial Gaur cherchait-il à apaiser sa propre inquiétude en imaginant des réponses rassurantes. L'arme du crime, en particulier, continuait à lui donner du souci. Il eût désiré avoir la certitude qu'elle était parfaitement adaptée à l'opération et se sentait troublé, lui qui remuait tous les fils de l'intrigue, d'être dans une ignorance à peu près totale à son sujet, condamné à des suppositions stériles.

À propos d'Olga, il se posa de nouveau une question qui le tracassait depuis quelque temps. Olga accompagnerait-elle le tueur ? Serait-elle à son côté au moment de l'attentat ? Ou resterait-elle sur la route, près du véhicule ? Ou bien, son rôle terminé, avait-elle déjà quitté la région ? Cela n'avait pas une très grande importance, mais il se sentait vexé et presque coupable d'ignorer encore certains détails du scénario. Il hésita

un long moment, comme devant un irritant problème, fit entrer dans une analyse minutieuse toutes les données qu'il possédait, et finit par se persuader qu'elle serait là, près de son complice. Elle voudrait savourer le spectacle de sa vengeance. Peut-être aussi n'avait-elle pas une confiance illimitée dans l'esprit de décision de Verveuil, en cas d'aléa. Cette conclusion raisonnée qu'Olga serait présente lui procura une sorte de soulagement, sans qu'il pût s'expliquer pourquoi.

Restait son propre rôle. Il le connaissait sur le bout du doigt. Il aurait tout le temps de le répéter une dernière fois en esprit, le lendemain matin, à la lumière du soleil, en même temps qu'il passerait un ultime examen du décor.

Il passa une nuit assez agitée dans son sac de couchage, mais réussit cependant à prendre quelques heures de repos. Il fut éveillé au petit jour par un bruit de moteur et écouta avec attention. C'était une motocyclette. Le fracas répercuté par les falaises de la calanque dans le silence matinal s'éteignit tout à coup. Martial Gaur éprouva une intense satisfaction intellectuelle, qui s'épanouit en un sourire. Il passait décidément par une période de perspicacité peu commune. S'ingéniant la veille à se mettre dans la peau des conjurés, il avait songé qu'une moto était l'engin le plus facile à dissimuler pour une circonstance de ce genre et le plus pratique pour prendre la fuite.

Il se leva et s'assit près de la fenêtre de sa tente, l'oreille aux aguets. Il n'y avait pas un souffle d'air et la crique était à peine agitée par quelques ondulations silencieuses. Au bout d'un quart d'heure environ, il crut percevoir des craquements dans les fourrés qui le séparaient de la route nationale. Il ne s'était pas trompé. Quelqu'un marchait dans le sous-bois. Verveuil, sans aucun doute, Verveuil et Olga. Olga devait être là, il en avait maintenant la conviction. Ils empruntaient le sentier, comme il l'avait prévu encore, C'était l'itinéraire le plus sûr pour eux.

Ils se postaient bien en avance. C'était plus prudent. Délivré d'un premier souci, il ne put s'empêcher de critiquer sévèrement leur approche peu discrète : il pouvait suivre leur progression à l'oreille. Non seulement à l'oreille, mais... oui, il

avait bien vu : un buisson, là-bas, avait tressailli, puis un autre, un peu plus près. N'importe quel campeur se trouvant-là par hasard aurait remarqué cette arrivée. Martial Gaur, qui rendait tout naturellement Verveuil responsable de cette imprudence, eut un haussement d'épaules rageur, en murmurant :

« Va-t-il continuer à signaler ainsi sa présence ? Encore heureux qu'il soit arrivé très tôt ! »

Un autre buisson fut agité comme par un coup de vent, un des derniers couverts avant la plage.

« J'espère tout de même qu'il va s'arrêter. S'il avance encore, il va se trouver en pleine vue.

Mais le même buisson frémit à plusieurs reprises, puis le bois reprit son immobilité silencieuse. Gaur se calma et esquissa même un nouveau sourire de satisfaction : le tueur se plaçait exactement au point déterminé par lui-même.

Verveuil, qui avait poussé sa motocyclette dans un épais fourré, à peu de distance de la route, effaça avec soin toutes les traces. Puis, il prit un étui qui paraissait peser assez lourd, le mit à son épaule et, suivi d'Olga, s'enfonça dans les pins, suivant le sentier. Elle portait un short et un chemisier, lui, un costume kaki comme s'en affublaient certains pêcheurs du dimanche. Rien ne les distinguait de deux citadins prêts à passer une journée de vacances au bord de l'eau. Elle s'était même munie d'un panier à provisions, d'où émergeait le col d'une bouteille rassurante.

Il jura à voix basse en arrivant près de la crique. Malgré leurs précautions, malgré les sandales qu'ils portaient, ils ne pouvaient empêcher les craquements de la broussaille sèche.

« Il risque de nous entendre. Pourvu qu'il ne lui prenne pas fantaisie de venir se promener par ici. »

La rencontre de Gaur était évidemment celle qu'il redoutait le plus. Il était le seul à qui ils ne pourraient donner une explication sur leur présence.

« Cela m'étonnerait. En ce moment, s'il est réveillé, il ne pense qu'à sa photo. De plus, il marche avec difficulté sur un terrain comme celui-ci. »

Ils parvinrent au poste choisi. Verveuil déposa son fardeau sur le sol, saisit le bâton qu'il avait laissé dans la fourche du pin et fit une ultime vérification.

« Parfait, dit-il à voix basse.

— Je peux voir ? »

Il se poussa un peu pour qu'elle pût prendre sa place entre les deux rochers. Elle fit comme lui le simulacre de viser, le bâton coincé contre son épaule et serré entre ses doigts. Elle balaya d'un geste lent toute la plage, marquant une longue pause en un certain point, où son œil percevait déjà un corps allongé sur le sable. Ce corps lui parut une cible immanquable, même pour elle, qui n'était pas entraînée au maniement des armes à feu.

« Nous le tenons, murmura-t-elle. Vous montez le fusil ? »

Il fut d'un avis contraire. Ils avaient plusieurs heures à attendre et, si bien cachés qu'ils fussent, un excursionniste pouvait les découvrir. Il leur était alors facile de prétendre être un couple d'amoureux dissimulé dans le bois.

« Je le monterai un peu avant l'arrivée de Malarche. Vous avez dit : vers onze heures ?

— Il quittera la ville à onze heures précises, cela j'en suis sûre. Herst a été obligé de prévoir un horaire précis pour qu'il puisse quitter sa résidence sans être aperçu. Il peut être ici vingt minutes plus tard.

— Je monterai le fusil à onze heures. Gaur, alors, ne sortira plus de sa tente, même s'il entend un léger bruit. »

De leur côté aussi, tout était au point. Ils se préparèrent à une longue attente, se relayant pour observer la route pierreuse qui débouchait sur la calanque.

VII

LE photographe, lui, n'avait aucune raison de se cacher. Les conjurés étaient au courant de sa présence. Il ouvrit sa tente et apparut debout, face au site qu'il avait eu tant de mal à découvrir et qu'il n'était pas loin de considérer aujourd'hui comme sa propre création. Devant lui, la mer, les rochers et les pins composaient le décor idéal, celui-là même dont il avait rêvé pour son exploit, un cadre qui prenait enfin toute sa signification dans la lumière matinale.

Le soleil commençait à pointer au-dessus de la falaise. Les blocs de granit prirent une forme plus nette. L'eau de la crique tourna au vert. Le gravier se mit à miroiter et le sable gris se colora de blanc et d'ocre. Le photographe saisit son appareil, approcha son œil du viseur avec un geste de chasseur à l'affût et balaya la plage d'un geste lent.

Il était dix heures. Il mesura une fois encore l'intensité de la lumière et analysa sa qualité à l'aide de différents instruments. Il avait effectué cette opération plus de dix fois depuis le lever du soleil. Tout allait bien.

L'éclairage serait parfait dans une ou deux heures. Il reposa son appareil dans son repaire, à côté d'un autre, un peu différent, réservé au gros plan. Ensuite, il s'assit à l'entrée de sa tente pour se pénétrer une dernière fois de tous les éléments du décor et procéder en esprit à une répétition générale.

Il tourna d'abord son regard vers le ciel et se sentit pénétré de reconnaissance envers les dieux de Provence, qui gratifiaient cette Terre d'un firmament aussi serein. Pas un nuage. La toile de fond d'un bleu uni ne présentait aucune déchirure. Ayant passé les jours précédents à éplucher les prévisions météorologiques, torturé à la pensée qu'une tempête vînt ternir l'atmosphère, il prononça intérieurement une action de grâces passionnée. Aucun accident de ce genre n'était à craindre.

Son regard s'abaissa vers l'horizon, sans que son œil pût trouver le moindre sujet de critique. Le ciel et la mer formaient un ensemble d'une harmonie parfaite, si bien assorti qu'on ne pouvait discerner lequel engendrait la magie de l'autre. L'exaltation artistique du photographe fut si intense devant ce miracle lumineux que des larmes lui montèrent aux yeux.

Il s'efforça de reprendre son sang-froid et, lentement, avec le souci constant de ne négliger aucun détail, abaissa encore son regard jusqu'à la calanque ; s'attardant sur les falaises qui encadraient l'entrée majestueuse de la mer dans la montagne. Alors, malgré son application à conserver sa lucidité et à n'observer aujourd'hui ce paysage qu'avec l'œil sévère d'un critique, il ne put se défendre de nouveau contre, une émotion romantique voisine de l'extase. Ces falaises de rochers blancs, taillées en longues aiguilles, dont le relief tourmenté semblait placé là par un art suprême pour rompre au point voulu l'uniformité de la toile de fond, elles lui apparaissaient comme des colonnes marquant le seuil d'un temple prodigieux, sculpté par la nature pour l'accomplissement de mystères sacrés.

De là, depuis le granit dénudé, éblouissant des cimes, suivant les premiers pins rares et roussis, puis la forêt plus épaisse, jusqu'aux galets luisants du rivage, il découvrit une gamme de teintes exceptionnelles, une symphonie dont la place qu'il occupait lui permettait de saisir à la fois l'ensemble et les détails... Oui, le cadre était parfait, sans une faute de goût, digne en tout point de la scène qui allait se jouer dans une heure ou deux, cette scène que le moment était venu d'évoquer une dernière fois.

La transition du décor au sujet essentiel lui fut fournie par l'examen du maquis qui bordait la plage sur sa gauche. Son regard s'immobilisa sur un pin particulier, entre deux blocs rocheux. De là partirait le coup de feu, une sorte de signal pour sa propre entrée en scène. Il n'était pas chimérique de supposer, il était même probable que le tireur, au dernier moment, serait amené à se pencher en avant, passant le canon de son arme à travers les branches, démasquant même une partie de son visage. Très peu de temps, sans doute ; c'était là un de ces détails que l'œil humain, sollicité par une profusion d'images,

ne peut saisir, mais que la caméra fidèle ne manque pas d'enregistrer. Son poste avait été si bien choisi que ce détail serait capté presque à coup sûr par l'objectif braqué sur le tableau principal, quoiqu'il soit à la limite du champ de vision.

... Cela, à une condition : il fallait que Pierre Malarche se plaçât exactement à l'endroit souhaité. S'il ne le faisait pas, le visage et l'arme du tueur lui échapperaient. Après tout, ce n'était pas essentiels... Peut-être ; mais une autre considération donnait à la place du président une telle importance pour le photographe qu'il déplora amèrement le fait que le rôle de cet acteur échappât à peu près complètement à son contrôle, au point même qu'il avait omis de l'inclure dans la révision mentale de la distribution effectuée la veille. En fait, la place que le président choisirait pour s'étendre avait une importance considérable. Le regard de Martial Gaur se fixa maintenant sur une zone précise, à laquelle étaient attachées les conditions d'un succès total. Cette étroite bande de terrain matérialisait pour lui un espoir farouche, un désir dépassant en violence toutes les passions qui l'avaient harcelé au cours de ces dernières semaines. Si Malarche posait là, sa photographie serait un chef-d'œuvre. Il manquerait quelque chose à celle-ci, s'il prenait fantaisie au chef de l'État de s'allonger quelques mètres plus loin. Elle n'aurait pas épuisé toutes les ressources, toutes les merveilles de ce décor miraculeux que le ciel, la mer et la terre avaient élaboré au cours des siècles pour son utilisation en une fraction de seconde par un artiste.

L'esprit scrupuleux à l'extrême de Martial Gaur en jugeait du moins ainsi. Pourquoi ? Parce que, à ce point précis, un détail particulier, un détail certes, mais un détail étrange, un de ceux qui transfigurent une œuvre, ajouterait à son cliché cette dernière nuance de fantaisie que les vrais artistes pourchassent pendant toute leur existence, que les photographes en chambre s'ingénient à susciter artificiellement par un rapprochement parfois baroque d'objets insolites, mais que la nature n'accorde presque jamais au chasseur d'instantanés : tout juste à l'aplomb de ce point précis, mais beaucoup plus loin, sur la rive gauche de la calanque, un groupe de trois rochers nus, d'une teinte plus sombre que les autres, se détachait sur la toile de fond, et la

forme évoquée par ces rochers était celle d'un énorme oiseau de proie, les ailes étendues, mais la tête et le col renversés comme s'il était frappé à mort. Sur la photo d'ensemble, prise de sa tente, l'aigle paraîtrait dominer le personnage principal et l'œil du photographe avait mesuré du premier coup l'impression saisissante que ne manquerait pas de produire un élément de cette sorte sur les foules toujours friandes d'images symboliques romanesques. Il ne doit pas être interdit à l'artiste le plus pur de se préoccuper de son public. Tournette, lui-même, convenait qu'un cliché parfait devait captiver en même temps les esthètes, les directeurs de magazines et les midinettes.

L'image de l'aigle s'était imposée à l'esprit de Martial Gaur avec une force irrésistible, dès sa première visite à la calanque, en compagnie d'Olga. Pour inciter le président à venir s'étendre là et pas ailleurs, la veille au soir, il avait interrompu un moment sa méditation et était venu rôder autour de cette zone étroite. Il l'avait soigneusement débarrassée de toutes les brindilles, de toutes les souillures qui auraient pu rebuter un amateur de repos. Il aurait trié le sable de ses doigts pour le rendre plus fin s'il en avait eu le temps. Elle lui paraissait ce matin attirer l'œil du baigneur d'une manière irrésistible. Malarche ne devait pas, ne pouvait pas la négliger. S'il le faisait pourtant (Gaur devait être préparé à toutes les éventualités), s'il s'installait avec sa compagne un peu plus loin, le premier cliché ne serait pas parfait. L'oiseau frappé à mort ne dominerait pas exactement le personnage principal ; il serait décalé sur la droite ou sur la gauche. Peut-être alors pourrait-il se rattraper sur le gros plan qu'il avait l'intention de prendre.

Ce gros plan, dont l'émanation d'horreur le faisait parfois frémir lui-même durant ses plus belles heures d'espoir, qui devait créer une sensation plus intense encore que les précédents, le ramena à la considération de son propre rôle et de sa partie la plus délicate. Il avait commencé à en répéter les gestes dès sa découverte de la calanque. Son premier instantané et le coup de feu seraient simultanés. Il en prendrait aussitôt un deuxième, de la même place ; il était entraîné à faire une opération de ce genre en moins d'une seconde. Alors, il saisirait l'autre appareil et se dirigerait le plus rapidement possible vers

le corps gisant sur le sable, pour le mitrailler à bout portant et saisir peut-être ses dernières convulsions. Il en aurait certainement le temps, avant l'arrivée de Herst et de ses hommes, malgré le handicap de sa jambe. Ici, la distance à parcourir n'était pas grande et le terrain, pas trop accidenté. La veille, il avait fait une dernière répétition de ce trajet, repérant soigneusement les obstacles qui risquaient de le faire trébucher. Il devait atteindre la victime en quelques secondes. Alors, à plat ventre, il pourrait sans doute se placer dans l'alignement des trois rochers. Là était sa deuxième chance.

Mais la réussite de ce document unique dépendait encore de beaucoup de circonstances qu'il lui était difficile de prévoir avec exactitude. Et d'abord, la position de la victime ? Cela aussi était indépendant de sa volonté. Aurait-elle la face tournée vers le ciel, ce qui faciliterait l'opération ? Serait-elle couchée sur le côté ? Vers la mer ou vers la terre ? L'esprit le plus perspicace ne pouvait déterminer ces facteurs à l'avance. Ils dépendaient, non seulement du comportement de Pierre Malarche, mais du hasard, d'impondérables et aussi...

Bon Dieu ! Il n'avait vraiment pas matière à se rengorger la veille, à se féliciter d'avoir réglé avec minutie le jeu de ses personnages. À une heure de l'entrée en scène voilà qu'il s'apercevait qu'il y avait d'effroyables lacunes dans sa distribution. Il n'avait pas accordé la moindre pensée à l'un d'eux, qui aurait certainement un rôle à jouer, et un rôle pouvant se révéler important : la femme du président. Il l'avait implicitement considérée jusqu'alors comme une figurante sans intérêt. Il s'efforça de réparer cet oubli ; mais, là encore, c'était très difficile.

Qui pouvait prévoir les réflexes d'une jeune femme probablement écervelée ? Martial Gaur l'avait aperçue deux ou trois fois de loin. Il avait examiné des photos d'elle par curiosité professionnelle. Il gardait le souvenir d'une silhouette très mince, d'un visage attachant, presque enfantin, aux traits assez réguliers, rien en somme qui la distinguât des filles qui formaient sa clientèle habituelle et dont il ne connaissait que trop la légèreté. Qui pouvait imaginer ses réactions, probablement saugrenues, quand elle verrait l'être cher abattu

sanglant presque dans ses bras ? Allait-elle s'enfuir, prise de panique, en appelant au secours ? Allait-elle au contraire se précipiter sur le corps de son mari et se coller à lui ? Après tout, peut-être ceci donnerait-il un piquant supplémentaire à la scène, que certains apprécieraient. Pour sa part, Martial Gaur en doutait. L'artiste ne doit pas rechercher une accumulation d'effets, mais viser au contraire à une unité dans l'émotion. Cette unité lui semblait exiger ici que l'attention fût centrée sur le personnage principal. Pourvu, en tout cas, que par des démonstrations intempestives, elle n'allât pas masquer complètement cette vedette, à laquelle il fallait bien toujours en revenir.

Il haussa les épaules, jugeant superflu de continuer à se torturer l'esprit en de vaines spéculations. Il agirait selon les circonstances. Il devait faire confiance à son coup d'œil et à ses réflexes. Après avoir établi ses plans avec la plus grande minutie, l'artiste doit savoir les modifier sur-le-champ, si un aléa l'exige, parfois les bouleverser de fond en comble. Ceci était encore un axiome du vieux Tournette, aux leçons et aux exemples duquel il avait souvent pensé ces jours derniers. Tout ce qui pouvait se prévoir et se préparer était au point. Le reste était une question d'inspiration.

Il consulta sa montre avec impatience, tandis que surgissait une nouvelle inquiétude : la pensée qu'un incident de dernière heure put taire annuler l'excursion du chef de l'État. Il fut vite rassuré. Quelques minutes seulement s'écoulèrent et un ronflement de moteur le fit tressaillir.

La voiture, après avoir ralenti, s'engageait dans la route pierreuse descendant à la calanque. Elle s'arrêta assez loin de la crique. Le corps de Martial Gaur tut agité par un spasme presque voluptueux quand, un assez long moment plus tard, il vit apparaître au dernier virage le couple présidentiel, marchant à petits pas vers la mer.

VIII

ACCOUDÉ à la voiture, une automobile de marque courante louée pour l'occasion, Herst regardait le couple s'éloigner, d'un air morne. Il éprouva un malaise en constatant qu'ils allaient bientôt disparaître à un tournant de la route.

Le président avait encore répété ses ordres avant de le quitter. Herst et ses hommes ne devaient pas s'avancer plus loin. Malarche précisant en outre sur un ton assez désagréable qu'il ne voulait apercevoir sous aucun prétexte une tête dépassant des broussailles et les épiant, lui et sa compagne, comme cela s'était parfois produit en des circonstances analogues. Ces consignes étant imposées par la volonté de Madame la présidente, Herst savait que, non seulement il risquerait sa place en désobéissant, mais qu'il serait la cause d'une pénible scène de ménage et s'attirerait la rancune d'un patron pour lequel il éprouvait un attachement sans bornes.

Les deux silhouettes avaient atteint le virage. Pierre Malarche se retourna, sans doute pour préciser une dernière fois du regard sa volonté absolue de ne pas être suivi, puis il corrigea son attitude sévère par un sourire, prit sa compagne par la main avec un geste d'émancipation et disparut. Herst sentit son trouble s'accroître et son cœur se serra. Il se reprocha en cet instant d'avoir prêté son concours à ce qu'il considérerait malgré tout comme une grave imprudence. Il aurait dû protester plus énergiquement, présenter d'autres objections, opposer la menace de sa démission. C'était trop tard.

Il haussa les épaules. Après tout, il avait conscience d'avoir agi pour le mieux, dans les limites des consignes et même un peu au-delà. Il fit quelques brèves recommandations à l'un des deux hommes qui l'accompagnaient, celui qui était resté près de la voiture. L'autre, en effet, avait déjà disparu dans la forêt, empruntant un sentier qui grimpait en pente raide, en

s'éloignant de la calanque. Herst s'engagea dans le même chemin qui, après de nombreux détours, débouchait sur un piton élevé, couvert de ronces, dominant la crique de très haut. C'était une escalade pénible, mais il parvint au sommet sans être trop essoufflé. Sa forme physique était toujours excellente. Son agent était là, installé en guetteur, une carabine à la main. « Alors ?

— Ils ne sont pas encore arrivés à la plage. Je ne vois que le débouché de la route, qu'ils n'ont pas encore atteint.

— Sans doute en train de batifoler en chemin, comme des écoliers faisant l'école buissonnière, maugréa Herst, de mauvaise humeur.

— Mais j'ai une bonne vue sur la plage.

— Tant mieux. Et on ne peut pas te voir ?

— Impossible.

— Tant mieux encore, bougonna Herst. Tant mieux pour moi et pour toi. Tu vois ce que je veux dire. »

Même devant la menace d'une sanction impitoyable, même devant la crainte d'offenser son patron, le brave Herst n'avait pu se résoudre à obéir strictement à ses ordres. Sa conscience professionnelle l'avait emporté sur ses scrupules. Il garderait malgré tout un œil sur son président, un œil et une arme prête à intervenir. L'homme choisi pour ce poste était un tireur d'élite, meilleur encore que lui-même, Herst, qui pourtant n'était pas mauvais. Certes, il était trop loin de la plage pour pouvoir intervenir avec une efficacité certaine, mais sa simple présence le rassurait un peu. Quant à lui, Herst, il allait redescendre sur la route, près de son autre assistant, mais il n'avait pu se retenir de venir lui-même jeter un coup d'œil sur le poste d'observation.

Il inspecta la plage, à genoux aux côtés de son compagnon.

« Déserte, murmura l'autre. Pas un seul baigneur. Une seule tente de campeur entre les pins.

— Celui-là, je sais qui c'est, murmura Herst. Il n'est pas à craindre.

— Je crois vraiment qu'il n'y a aucun danger. »

Herst répliqua qu'il l'espérait, sur un ton maussade dissimulant mal l'angoisse qui l'étreignait depuis la disparition de Pierre Malarche au tournant de la route.

« Les voilà ! Ils arrivent sur la plage. »

Herst éprouva un soulagement. Le simple fait de voir le couple de ses yeux lui paraissait une sorte de sécurité. C'est pour cela qu'il n'avait pu se retenir de grimper à l'observatoire.

Le président et sa compagne arrivaient au bord de la crique. Ils firent une pause, qui n'était pas la première depuis leur départ et, après un vague coup d'œil à la tente de campeur où tout semblait dormir, échangèrent un long baiser sur la bouche. Cette manifestation eut le don d'exaspérer subitement Herst, qui observait la scène avec des jumelles de poche. Il ne put retenir un ricanement rageur, lança son instrument sur le sol et éprouva lui-même le besoin de se jeter à plat ventre dans les ronces, comme en proie à une crise de folie, pour donner libre cours à sa fureur. Son accès dura une bonne minute, pendant laquelle il bourra le rocher de coups de poing, prenant la Terre entière à témoin du métier imbécile qu'il était obligé de faire.

« Qu'est-ce qu'ils foutent, maintenant ? demanda-t-il quand il eut repris un peu de sang-froid.

— Ils se déshabillent dit l'autre sans sourciller. Ils sont en costume de bain et...

— Encore heureux, ricana Herst.

— Je pense qu'ils vont se baigner. »

Ils échangeaient ces propos à mi-voix, le couple étant beaucoup trop loin pour les entendre. Ils ne percevaient eux-mêmes aucun des mots tendres qu'échangeaient en ce moment même les deux époux. Ils virent seulement la jeune femme lever les bras vers le ciel dans un geste de délivrance, bomber le torse, aspirer avec volupté l'air de la mer, mais ne purent que deviner le sens des paroles qu'elle prononçait alors :

« Chéri, il y a si longtemps que j'attendais un moment pareil ! Enfin, tous deux seuls, sans témoin gênant ! Enfin libres ! »

IX

GAUR n'avait pas quitté le couple des yeux depuis l'instant où il le vit apparaître au bord de la crique, encore assez loin de la plage sablonneuse à laquelle tant d'espoir était attaché. Il fut témoin du long baiser qu'ils échangèrent au bord de l'eau. Il vit, lui aussi, la jeune femme se séparer de son mari, se débarrasser en un clin d'œil de ses vêtements et courir vers la mer. Pierre Malarche ne fut pas long à l'imiter et les divers personnages clandestins de cette scène eurent le privilège d'assister au spectacle d'un chef d'État en slip de bain, se précipitant par jeu à la poursuite de sa compagne qui nageait déjà vers le large, tous deux poussant de joyeuses exclamations puériles.

Dans la crique seulement animée par leurs ébats, les deux amants s'amusaient comme des écoliers en vacances. Pierre Malarche ne s'était pas senti le cœur aussi léger depuis bien longtemps et les gamineries de sa compagne lui arrachaient à chaque instant des éclats de rire. Cette journée lui était d'autant plus précieuse qu'elle avait été obtenue par fraude et qu'il avait eu une peine infinie à se la ménager, parmi la multitude des ennuyeuses corvées officielles. Il était bien résolu à la prolonger le plus longtemps possible. Rien ne le pressait aujourd'hui. La France entière le croyait dans un château, à quelques kilomètres de là. Il ne s'y rendrait, en fait, qu'un peu avant la nuit. Aussi poursuivirent-ils leurs ébats pendant une durée insolite, nageant, plongeant des rochers à pic dans une eau claire à peine troublée par quelques ondulations. Ils ne se résignèrent à regagner la terre qu'après avoir épuisé tous les plaisirs de la mer, hors d'haleine, aspirant maintenant à la chaleur du soleil.

Ils prirent pied en titubant un peu, inspectèrent du regard l'étendue déserte de la plage et hésitèrent à peine quelques secondes. Avec un simple coup d'œil d'entente évidente, ils se dirigèrent d'un commun accord vers un banc de sable

particulièrement engageant, que nulle brindille ne salissait et complètement dégagé à cette heure de l'ombre des pins. Ils y étendirent leurs serviettes de bain et s'allongèrent côte à côte, sans parler, le visage tourné vers le ciel. À quelques dizaines de mètres derrière eux, Olga étreignit l'épaule de son compagnon.

Martial Gaur connut que son heure avait sonné. Il avait vécu jusqu'alors de longues minutes éprouvantes, partagé entre l'impatience, la crainte et une sorte de regret, l'impatience tenait à la durée imprévisible de ce bain, pendant lequel le soleil se déplaçait dans le ciel, modifiant le jeu des ombres. Sa crainte était que Verveuil se lassât d'attendre et tentât un coup de loin, dans l'eau, coup hasardeux et qui ne pouvait donner lieu à aucune prise de vue spectaculaire, même s'il réussissait.

Son regret était aussi d'ordre professionnel. Il s'en voulait de laisser perdre des occasions rares. Un instinct puissant le poussait à chaque instant à braquer son appareil sur le couple et à capter quelques-unes de ces images tout de même insolites et précieuses qui défilaient sous ses yeux. C'était une série de tentations auxquelles il était difficile de résister et il avait d'ailleurs cédé à la première : le chef de l'État et sa jeune épouse pâmes dans un baiser dans une calanque déserte ! C'était déjà un cliché qui ferait le tour du monde. Il avait visé et appuyé sur la détente d'un geste impulsif.

Pour se retenir de recommencer cette imprudence, il fut obligé de se raisonner, de se réprimander avec sévérité, de considérer la somme de patience et d'ingéniosité qu'il avait déployée pour préparer la naissance d'une œuvre sans rivale. C'est en songeant à cette œuvre d'art avec toute sa volonté, en concentrant toute la force de sa vision sur l'éclat incomparable de ce diamant noir, unique, éclipsant toutes les autres pierres précieuses, qu'il était parvenu à échapper à la tentation et à rester tapi, immobile dans son repaire. Même s'il n'avait que peu de chances d'être découvert en enregistrant quelques images du bain, une sorte de devoir, un devoir pénible mais sacré, imposé par la suprématie d'un art souverain, lui interdisait de prendre le moindre risque.

Son cœur se mit à battre à un rythme frénétique quand il vit les baigneurs sortir de l'eau et se diriger vers l'emplacement

qu'il avait choisi pour eux. Dieu soit loué ! Il n'était pas trop tard. Le jeu de la lumière et des ombres était à peine modifié. Les trois rochers en forme d'aigle flamboyaient même d'un éclat plus intense encore qu'il ne l'avait espéré.

Il tenait son appareil braqué collé contre son visage. Qu'attendait donc Verveuil ?

Pierre Malarche était maintenant immobile depuis plus d'une minute. Une légère sueur perla au front du photographe.

Il se calma aussitôt qu'il aperçut le canon du fusil émerger de la broussaille, entre les deux blocs de granit, s'abaisser un peu, tâtonner un court instant, puis s'immobiliser. Ce fut de nouveau en possession de tout son sang-froid qu'il appliqua son œil au viseur, le doigt sur la détente.

Peut-être son geste un peu précipité fit-il tressaillir la tente et les aiguilles de pin qui l'entouraient ? Peut-être un rayon de soleil se refléta-t-il sur son appareil, tandis qu'il se penchait un peu au-dehors ? Le fait est que l'attention de Malarche fut attirée et qu'il se redressa soudain, appuyé sur un coude, tourné vers la tente, le regard irrité, agité par le soupçon que ses ordres n'étaient pas suivis.

Ce geste furtif lui évita d'avoir le crâne fracassé. La balle destinée à sa nuque l'atteignit seulement à l'épaule. Martial Gaur avait pris un premier cliché au moment même du tir. Tandis qu'il opérait pour la seconde fois, son œil impeccable reconnut tout de suite que le président n'était pas frappé à mort. Pierre Malarche restait prostré sur le sol, serrant son épaule blessée de sa main valide. Sa face n'exprimait d'autre sentiment qu'un étonnement intense. Rien n'y apparaissait du rayonnement pathétique qu'avait rêvé le photographe.

Un vent de panique glaça l'âme de Martial : le souffle fétide de l'échec. Mais il ne pouvait s'attarder à maudire ce coup du sort. Herst et ses hommes devaient déjà bondir vers la plage. Il se précipita lui-même vers la victime, pour la saisir à bout portant suivant le plan établi, même si ses manifestations n'étaient pas conformes à son espérance.

Pendant qu'il accomplissait le plus vite possible le trajet étudié avec tant de soin, obligé tout de même de garder un œil sur le sol pour éviter les obstacles, il eut l'impression, plutôt que

la perception précise, que plusieurs événements simultanés importants se déroulaient dans la calanque.

Ce fut d'abord un deuxième coup de feu, au moment, même où il sortait de sa tente. C'est-à-dire comme l'écho du premier. Ceci ne le surprit pas tout d'abord : il attendait, il espérait de toute son âme une autre tentative de Verveuil, réparant sa précédente maladresse. Mais l'impression d'écho lointain le remplit de trouble. Une troisième détonation confirma son soupçon que le tir venait d'un autre point. Son oreille enregistra aussitôt après des craquements de branches et un bruit de broussaille foulée, comme par quelqu'un qui prendrait précipitamment la fuite. Ensuite, sur la plage même, une ombre croisa son chemin, qui courait le long de la mer vers la route, tandis qu'il avait le regard fixé sur le sol. Enfin, comme il arrivait près du corps étendu sur le sable, il aperçut, distinctement cette fois, un autre personnage, qui sortait du bois et se précipitait vers le blessé.

Son esprit travaillait à une vitesse prodigieuse, plus rapidement encore et en même temps que ses doigts agiles qui manœuvraient les boutons de son appareil, tandis que son œil enregistrerait le nouveau tableau. Il ne lui fallut qu'un très court instant pour comprendre le nouveau développement du drame, la seconde pendant laquelle il préparait le prochain cliché.

Les deux derniers coups de feu avaient été tirés par les gardes du corps, qui surveillaient sans doute la plage de quelque poste éloigné. Peut-être avaient-ils aperçu le canon du fusil ? Plus probablement, ils avaient tiré dans le bois, au jugé. Et cela avait suffi pour terroriser Verveuil. Ce tueur de carnaval avait lâchement pris la fuite. C'était sa course qu'il entendait encore dans les buissons. Le salaud ! pensa Gaur, j'aurais dû m'en douter.

L'ombre croisée sur la plage, c'était la femme du président. Elle fuyait, elle aussi, en appelant au secours. Il pensa de nouveau, avec mépris : il n'y a rien d'autre à attendre de ce genre de garces. Les sensations, les réflexions et même les jugements de valeur se classaient dans son cerveau dans le temps d'un éclair, cependant que, le cœur serré, il s'apprêtait à braquer son appareil sur un tableau affreusement incomplet,

comme une caricature grotesque de l'image lumineuse patiemment élaborée pendant des semaines.

Mais sa désillusion fut de courte durée et il n'eut même pas le temps de maudire ce coup du sort : il était sans doute décidé quelque part, dans le ciel, sur la terre ou dans les enfers que Martial Gaur endurerait aujourd'hui des épreuves peu communes, qu'il passerait par des alternances d'angoisse et d'espoir propres à briser les nerfs les mieux trempés.

Au moment même où tout semblait perdu, à l'instant précis où la providence semblait l'abandonner, voici que le drame se chargeait subitement de possibilités nouvelles, de promesses plus éclatantes encore que celles de ses rêves les plus fous.

X

C'ÉTAIT Olga le nouveau personnage qui entra en scène, Olga qui n'avait pas eu, elle, la lâcheté de s'enfuir et qui se ruait comme une furie sur le président, Olga animée par une passion comparable à la sienne qui, comme pour lui-même, rendait dérisoire le danger des balles. Sans cesser de viser le président, sur qui l'objectif était maintenant au point, Martial Gaur suivit sa course du coin de l'œil, le cœur de nouveau palpitant d'espérance, car Olga tenait un long poignard à la main.

Un caractère, songea-t-il. Je l'avais toujours bien jugée. Jamais il ne s'était senti aussi près d'elle. Il accompagnait son assaut de son immense désir, de toute sa reconnaissance. Elle lui apparut dans cet instant comme un ange détaché du ciel pour réparer les méfaits d'un misérable. Il eut encore le temps de faire une prière éperdue. Pourvu, pourvu qu'elle sache se servir de son arme ! Pourvu que sa main ne tremble pas ! Mais la pensée quelle était la fille d'un gangster se présenta tout naturellement à son esprit pour le rassurer. La fille de pierrot le Bourgeois devait posséder certains réflexes par atavisme et son visage exprimait une détermination si farouche que ses dernières craintes se dissipèrent.

Elle avait atteint sa proie en quelques enjambées. Le photographe pressa la détente au moment même où elle brandissait son poignard et manœuvra aussitôt une manette pour recharger son appareil.

Un geste instinctif du président, qui avait tourné la tête vers la nouvelle attaque, fit encore rater le coup. Un revers de son bras valide fit dévier celui d'Olga. Elle trébucha, perdit l'équilibre et se retrouva sur le sol à côté du blessé, tandis que le poignard lui échappait et glissait sur le sable. Elle tendit aussitôt la main pour le rattraper, mais Malarche avait réussi à lui agripper l'autre bras et à le coincer entre le sien et son propre

corps, le maintenant serré comme dans un étau, mettant ses dernières forces dans ce réflexe de défense.

Olga, paralysée, tendait une main impuissante, à un mètre environ de l'arme. Martial Gaur laissa échapper un juron obscène. Jamais elle ne pourrait l'atteindre. Les muscles contractés dans un demi-évanouissement, Malarche ne desserrerait pas son étreinte avant l'arrivée des secours. Martial jeta un rapide coup d'œil derrière lui et aperçut Herst suivi d'un de ses hommes, à cinquante mètres à peine.

Il reporta son regard sur le groupe étendu à ses pieds et resta un instant en contemplation, comme hypnotisé par le tableau pathétique composé par cette main implorante tendue vers le poignard. Ce fut une extase de très courte durée, mais pendant laquelle il fut la proie d'une succession tumultueuse de sensations intenses, sans rapport avec le temps réel, comme dans ces rêves qui s'éteignent au bout d'une fraction de seconde, mais qui suscitent assez de pensées et de sentiments confus pour meubler d'interminables heures.

Il avait l'impression d'être parvenu, après un long et laborieux cheminement, au débouché d'un col d'où il pouvait contempler et presque toucher du doigt le sommet éblouissant du triomphe, mais la dernière pente à gravir pour sa conquête exigeait de sa part un effort beaucoup plus important que le sentier facile où il s'était laissé guider jusqu'alors. Le dénouement du drame n'était pas celui du plan initial. Il fallait le réécrire, le recréer, et cela dans l'instant même, car sur l'arête mince où il vacillait, il suffisait d'un souffle, d'un simple temps d'hésitation pour qu'il fût précipité dans un abîme ouvert sous ses pieds : le gouffre sinistre de l'échec. Et l'ultime ascension, la victoire remise en jeu ne dépendaient plus ici de pantins dont il tirait de loin les ficelles. Il ne s'agissait pas de subtilités ni d'influences occultes. L'avenir de l'œuvre d'art exigeait un acte personnel. Le destin ne fournissait qu'un instrument inerte, qu'il fallait animer. Il était là, à ses pieds, à quelques centimètres à peine de sa jambe, cette maudite jambe.

Ce fut sur le poignard que se fixa son regard pendant le temps infinitésimal de son hypnose – une durée suffisante pour concevoir la naissance et la mort d'un univers.

L'acier sur le sable reflétait toute l'ardeur du soleil de Provence, la renvoyant en une cascade ondoyante de fantastiques images biscornues, dont l'absurdité trouvait une résonance dans le cerveau embrasé de Martial Gaur, suscitant une succession d'analogies baroques. Le tranchant de l'arme devenait pour lui l'arête effilée sur laquelle il avait l'impression de se tenir en équilibre fragile entre un sommet glorieux et un gouffre d'abjection, ou encore le couteau de la balance hypersensible qui, en cet instant même, déterminait les chances de l'apothéose finale.

C'était la pointe surtout qui le fascinait. La pointe du poignard émettait des effluves invisibles mille fois plus intenses que le rayonnement lumineux. L'intersection des deux arêtes matérialisait dans son délire le sommet étincelant du triomphe, le pôle radieux de toutes ses ambitions, entrevu depuis des années dans un rêve quotidien sans jamais se laisser conquérir, une sorte de point oméga mystique marquant l'assouvissement total de ses désirs, au sein d'un paradis réservé à une élite d'audacieux. L'arme tout entière prenait la valeur sacrée d'un symbole, devenait le signe flamboyant d'une religion d'initiés, que le dieu du petit nombre, dieu arrogant mais occasionnellement curieux de certaines réactions humaines, avait abattu à ses pieds pour peser sa détermination et éprouver sa vertu. Une fraction de seconde seulement, un atome de temps dilaté par un prodigieux tourbillon spirituel, exalté par un cyclone de passions assez violentes pour donner de la valeur à une existence ! Ce paroxysme ne pouvait être prolongé sans péril plus longtemps et la durée était trop précieuse pour qu'il se permît une plus longue hésitation. C'était une de ces circonstances exceptionnelles où l'artiste doit prendre une résolution rapide, instantanée, instantanée comme le déclic d'une caméra, comme un battement de cils, le battement de cils d'Olga, dont il sentait sur lui le regard brûlant.

Un étrange calme s'abattit sur lui. Sa décision était prise. Certains gestes, chargés d'une signification immense, sont presque triviaux. Celui-ci était de ceux-là. Il était à peine perceptible. Il ne portait qu'une atteinte légère au dogme

d'impartialité auquel le photographe avait toujours été fidèle. Martial n'avait même pas besoin de se baisser.

Un petit coup de pied sec, exécuté d'une façon tout à fait naturelle du bout de sa jambe artificielle, comme il aurait projeté sans y penser un galet importun, envoya le poignard tout juste un mètre en avant, sur la main d'Olga.

C'était fait. Il n'avait plus qu'à se reculer un peu, à se jeter à plat ventre, avant de porter l'appareil à son œil et de saisir le document sensationnel pourchassé pendant toute une vie, qui comblait enfin ses espoirs les plus ambitieux.

Il pressa une première fois la détente au moment où la pointe du poignard perçait la poitrine du président. L'expression de haine gravée en cet instant dans les yeux d'Olga aurait justifié à elle seule la valeur de cette image.

Il eut encore le temps de prendre un second cliché, tout juste avant que Herst ne sautât sur la furie, une vue à bout portant du malheureux président, cette fois frappé à mort, une photographie qui fixait pour l'éternité toute l'horreur de l'agonie, rehaussée par une profusion de détails qu'aucun chasseur d'images n'avait jamais rassemblés sur une pellicule, un document unique par la personnalité du sujet principal, par la somptuosité du décor et auquel l'aigle blessé étendant ses ailes au-dessus du corps sanglant ajoutait la note romantique, la dernière touche nécessaire pour soulever la passion frénétique du grand public en même temps que l'approbation des connaisseurs et des artistes – la marque éclatante du succès.

Fin